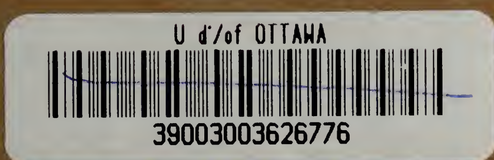


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A. Desenne del. J. R. West sc.

PEVERIL DU PIC.

LE RENDEZ-VOUS D'ALICE ET DE JULIEN.

T. III. Ch. XVII.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME LII.

PEVERIL DU PIC



PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & C°
MDCCCXXVI.

PEVERIL

DU PIC.

« Si mes lecteurs venaient à remarquer que par
» moment je suis ennuyeux, ils peuvent être
» persuadés que ce n'est pas sans quelque secret
» motif. »

LES MORALISTES ANGLAIS.

TOME SECOND.

(Peveril of the Peak.)

PEVERIL
DU PIC.

(Peveril of the Peak.)

CHAPITRE XI.

« Aux matelots Mona long-temps inaccessible... »

COLLINS.

L'ILE de Man (1), au milieu du dix-septième siècle, était, comme lieu de résidence, quelque chose de tout différent de ce qu'elle est aujourd'hui. On n'en avait pas encore découvert le mérite comme abri contre les

(1) Voyez la vignette du titre de ce volume. — ÉD.

tempêtes de la vie; et la société n'y offrait aucune variété. On n'y voyait ni élégans dissipateurs que la fortune avait renversés de leurs barouches (1), ni dupes, ni fripons, ni spéculateurs trompés dans leurs calculs, ni entrepreneurs des mines ruinés; en un mot, il ne s'y trouvait personne qui méritât qu'on en parlât. La société se bornait aux naturels de l'île, et à quelques marchands faisant la contrebande. Les amusemens y étaient rares et monotones, et le jeune comte fut bientôt ennuyé de ses domaines.

Julien était assis dans l'embrasure d'une fenêtre du vieux château, ayant les bras croisés, et les yeux fixés, avec un air de contemplation profonde, sur le vaste océan qui roulait successivement ses vagues jusqu'au pied du rocher sur lequel s'élevait cet antique édifice. Le comte, souffrant tous les maux de l'ennui, tantôt sifflait, tantôt ouvrait un volume d'Homère, quelquefois se balançait sur sa chaise, et ensuite se promenait dans l'appartement. Enfin son attention se fixa sur son compagnon, dont il admirait la tranquillité.

— Roi des hommes! s'écria-t-il en répétant l'épithète favorite que donne Homère à Agamemnon. J'espère, pour l'amour de l'ancien prince grec, qu'il avait une place plus gaie que celle du roi de Man. Eh bien! grand philosophe Julien, rien ne peut-il t'émouvoir, pas même une mauvaise pointe sur ma dignité royale (2)?

— Je voudrais que vous fussiez un peu plus roi dans

(1) Voiture à la mode anglaise en 1820. — Éd.

(2) Le jeu de mots dont il s'agit ici, et qu'il est impossible de faire passer en français, consiste dans l'opposition qui se trouve entre *King of* MEN, roi des hommes, et *King of* MAN, roi de l'île de Man. — Éd.

l'île de Man, dit Julien sortant de sa rêverie, et alors vous trouveriez plus d'amusemens dans votre souveraineté.

— Quoi! détrôner la reine Sémiramis ma mère! s'écria le jeune lord, elle qui a autant de plaisir à jouer le rôle de reine que si elle l'était véritablement! Je suis surpris que vous me donniez un tel conseil.

— Votre mère, mon cher Derby, serait enchantée si elle vous voyait prendre quelque intérêt aux affaires de l'île, et vous ne l'ignorez pas.

— Oui, sans doute, elle me permettrait d'être roi, mais elle voudrait être vice-reine, et régner sur moi. Ainsi, elle ne gagnerait qu'un sujet de plus, si je consacrais le loisir qui m'est si précieux aux soins de la royauté. Non, non, Julien, elle regarde comme un acte d'autorité de présider à toutes les affaires des pauvres insulaires de Man, et c'est pour cela même qu'elle y trouve du plaisir. Je n'interviendrai pas, à moins qu'il ne lui prenne envie de tenir encore une haute-cour de justice; car je n'ai pas le moyen de payer une seconde amende à mon frère le roi Charles. Mais j'oublie que c'est un pénible souvenir pour vous.

— Ou du moins pour la comtesse, et je suis surpris que vous en parliez.

— Quoi! je n'ai pas plus de rancune que vous contre le pauvre homme, quoique je n'aie pas les mêmes raisons que vous de respecter sa mémoire, pour laquelle je ne suis pourtant pas sans une sorte de vénération. Je me rappelle l'instant où on le mena à la mort. Ce fut le premier jour de congé que j'eus de ma vie, et je voudrais de tout mon cœur l'avoir obtenu pour toute autre raison.

— Et moi, milord, je voudrais vous entendre parler de toute autre chose.

— Sans doute, et c'est ce qui arrive toutes les fois que je vous parle de quelque sujet qui vous échauffe le sang, que vous avez aussi froid qu'un habitant de la mer (1), pour me servir d'une comparaison de cette île fortunée. Ainsi donc vous voulez changer d'entretien ? Eh bien, de quoi parlerons - nous ? O Julien ! si vous n'aviez pas été vous enterrer dans les châteeux et les cavernes du comté de Derby, nous ne manquerions pas de sujets délicieux de conversation.... les spectacles, le palais du roi, celui du duc. — Le palais de Louis n'est rien en comparaison. Et la promenade du parc, qui laisse bien loin derrière elle celle du *Corso* de Naples; et les belles de Londres, qui l'emportent sur celles de tout l'univers.

— J'écouterai volontiers, milord, tout ce que vous voudrez me dire sur ces divers sujets. Je ne connais Londres que bien peu, et c'est une raison pour que votre récit m'intéresse davantage.

— Eh bien, Julien...; mais par où commencer? par l'esprit de Buckingham, de Sedley, d'Etherege (2); par les graces d'Henriette Jermyn; par la courtoisie du duc de Monmouth; ou par l'amabilité de la belle Hamilton, de la duchesse de Richmond, de lady.....; par la beauté de Roxelane, ou la vivacité de mistress Nelly..... (3)?

(1) A *merman ;* par opposition à *mermaid* (syrène) : le mot masculin nous manque en français, et nous n'osons dire *syrène mâle :* dans une semblable disette de mots les Anglais appellent un accoucheur *a midwife-man :* un *homme sage-femme.* — Éd.

(2) Courtisans beaux-esprits. — Éd.

(3) On voit encore à Windsor la galerie des portraits de ces beautés de la cour de Charles II. — Éd.

— Que ne commencez-vous par les charmes enchanteurs de lady Cynthia ?

— Sur ma parole, Julien, je voulais les garder pour moi-même, afin de suivre l'exemple de votre prudence. Mais puisque vous m'en parlez, je conviens franchement que je ne sais que vous en dire, si ce n'est que j'y pense vingt fois plus souvent qu'à toutes les beautés dont je viens de vous parler. Et cependant elle n'est pas à beaucoup près aussi belle que la moins belle de toutes celles que je viens de vous citer ; aussi spirituelle que la moins piquante d'entre elles; aussi à la mode, et c'est un grand point, que la plus obscure : je ne puis vous dire ce qui fait que j'en raffole, si ce n'est qu'elle a plus de caprices que tout le reste de son sexe.

—Ce serait pour moi une bien petite recommandation.

— Bien petite, dites-vous? Et vous nommerez-vous après cela un confrère de l'hameçon ? Eh bien, qu'aimeriez-vous mieux? employer toutes vos forces pour tirer un pesant filet qui ne vous rapporterait qu'un goujon mort, de même que nos pêcheurs suent sang et eau pour engraver leur barque sur le rivage ; ou prendre un saumon vivant qui fait plier le bois de votre ligne, et en fait siffler la corde; qui vous joue dix mille tours malicieux, qui vous fatigue de craintes et d'espérances, et qui ne tombe palpitant sur le rivage qu'après avoir déployé de mille manières son adresse, sa patience et sa ruse? mais je vois que vous avez envie de continuer à pêcher à votre manière. A bas l'habit galonné, et prenez la casaque brune; des couleurs trop vives effarouchent le poisson dans les eaux tranquilles de l'île de Man. Sur ma foi vous n'en pêcheriez guère à Londres,

à moins que l'amorce ne brillât un peu. Eh bien, vous partez? Allons, je vous souhaite une heureuse pêche : moi, je vais prendre la barge; la mer et les vents sont moins inconstans que l'eau sur laquelle vous vous êtes embarqué.

— C'est à Londres, milord, que vous avez appris à dire toutes ces belles choses (1); mais vous en ferez pénitence si lady Cynthia pense comme moi. Adieu; bien du plaisir jusqu'à ce que nous nous revoyions.

Les deux jeunes gens se séparèrent; le comte s'embarqua pour sa partie de plaisir, et Julien, comme son ami l'avait prédit, prit les vêtemens d'un homme qui veut s'amuser à pêcher. Le chapeau à plumes fut changé pour un bonnet de drap gris; l'habit galonné, pour une jaquette de même couleur et des pantalons semblables; et enfin, une ligne à la main, un panier sur le dos, et montant un joli petit cheval de l'île de Man, le jeune Peveril arriva au grand trot près d'une de ces belles rivières qui descendent des montagnes de Kirk-Merlagh pour se jeter à la mer.

Arrivé à l'endroit où il avait dessein de commencer l'amusement de sa journée, Julien laissa en liberté son fidèle coursier, qui, y étant accoutumé, le suivait comme un chien, tout en paissant dans la petite vallée que parcourait la rivière, après quoi il venait se placer près de son maître, et, comme s'il eût été grand amateur de la pêche, il regardait les truites que Julien avait prises et qui se débattaient sur le rivage. Mais le maître de Fairy ne montra guère, ce jour-là, la patience d'un

(1) Cette modification de l'*Euphuisme* est une imitation du style des comédies du temps. Voyez les OEuvres dramatiques de Dryden et de ses contemporains. — Éd.

véritable pêcheur à la ligne, et il ne suivit pas le conseil que donne le vieux Isaac Walton (1), qui recommande de pêcher dans les rivières *pouce par pouce.* Il est vrai qu'il choisissait, avec l'œil d'un connaisseur, les endroits qui lui promettaient plus de succès, ceux où l'eau, passant en écumant sur quelque grosse pierre, offrait à la truite l'abri qui lui plaît, et ceux où, sortant en bouillonnant d'un courant rapide pour venir mourir sur le rivage, elle coulait lentement sous une rive minée par le temps, ou s'élançait en frémissant par-dessus une cascade peu élevée. En choisissant ainsi judicieusement les lieux où il établissait le théâtre de ses exploits, son panier fut bientôt assez lourd pour prouver que le plaisir de la pêche n'était pas pour lui un vain prétexte; et dès qu'il eut l'esprit tranquille à cet égard, il remonta le vallon, se contentant de jeter de temps en temps sa ligne à l'eau, pour tromper l'œil des curieux qui pourraient l'observer des hauteurs voisines.

La petite vallée que cette rivière arrosait était rocailleuse, quoique couverte de verdure, et très-solitaire, quoique traversée par un sentier mal tracé, qui prouvait qu'elle n'était pas tout-à-fait sans habitans. A mesure que Peveril avançait, la vallée s'élargissait sur la droite, laissant entre la colline et la rivière une prairie qui venait joindre le bord de l'eau, et qui offrait le plus riche pâturage, fertilité qu'elle devait peut-être à des débordemens accidentels. Sur la partie la plus élevée

(1) Célèbre auteur d'un traité sur la pêche. Horace Smith fait figurer ce personnage dans son roman intitulé : *Brambletye-House.* Éd.

du vallon, on voyait une vieille maison de construction singulière, ayant par-devant un jardin en terrasse, et par-derrière quelques champs cultivés. Les Danois ou les Norwégiens avaient autrefois construit en cet endroit une forteresse qu'ils avaient nommée Blackfort (1), d'après la couleur d'un énorme rocher formant de ce côté les limites de la vallée. Il y avait bien long-temps que cet édifice avait été démoli, et les matériaux avaient probablement servi pour la nouvelle maison, ouvrage de quelque ecclésiastique du seizième siècle, comme cela était évident d'après la manière dont étaient enchâssées dans la pierre les vitres des croisées, laissant à peine une issue aux rayons du jour, et d'après deux ou trois arcs-boutans massifs appuyés sur la façade de la maison, où étaient pratiquées de petites niches dans lesquelles on trouvait autrefois des statues; mais ces statues avaient été enlevées, et remplacées par des pots de fleurs autour desquels croissaient diverses plantes grimpantes, taillées et dirigées par une main habile. Le jardin était bien tenu, et quoique ce lieu fût extrêmement solitaire, on y remarquait tout ce qui pouvait être nécessaire ou agréable, et même un air d'élégance nullement commun à cette époque dans les habitations de cette île.

Julien s'approcha avec beaucoup de circonspection du petit porche gothique qui mettait l'entrée de la maison à l'abri des ouragans auxquels sa situation l'exposait, et qui, de même que les arcs-boutans, était couvert de lierre et d'autres plantes grimpantes. Un gros

(1) L fort noir. — Éd.

anneau de fer, arrangé de manière que lorsqu'on le soulevait il frappait en retombant contre la barre à laquelle il était attaché, tenait lieu de marteau. Julien y eut recours, mais avec la plus grande précaution, de peur de faire trop de bruit.

Il se passa quelque temps sans qu'il reçût de réponse, et l'on aurait pu croire que la maison était inhabitée. Enfin son impatience l'emportant, il essaya d'ouvrir la porte, et comme elle n'était fermée qu'au loquet, il y réussit aisément. Il traversa un petit vestibule bas et cintré, au fond duquel était un escalier, et ouvrit à main gauche la porte du salon d'été, boisé en chêne noir, et dont des tables et des chaises couvertes en cuir formaient tout l'ameublement. Cette pièce était fort sombre, le jour n'y pénétrant qu'imparfaitement par une croisée de l'espèce de celles dont nous avons déjà donné la description.

Au-dessus du manteau de la cheminée, en chêne noir comme la boiserie, était suspendu le seul ornement de cette chambre : c'était le portrait d'un officier revêtu de l'uniforme des guerres civiles. L'espèce de fraise qui tombait sur sa cuirasse, son écharpe de couleur orange, et surtout ses cheveux coupés très-courts autour de sa tête, montraient évidemment auquel des deux partis il avait appartenu. Sa main droite était appuyée sur la poignée de son épée; de la gauche il tenait une petite Bible sur laquelle on lisait ces mots : *In hoc signo.* Ses yeux étaient noirs, son teint olivâtre, et la forme de son visage ovale. C'était une de ces physionomies auxquelles, sans les trouver désagréables, on attache une idée de mélancolie et d'infortune. Elle était sans doute bien connue de Peveril, car, après y avoir fixé ses re-

gards pendant assez long-temps, il ne put s'empêcher de s'écrier : — Que ne donnerais-je pas pour que cet homme n'eût jamais vécu, ou pour qu'il vécût encore !

— Comment ! que veut dire ceci ? s'écria une femme qui entrait à l'instant où il faisait cette exclamation ; vous ici, M. Peveril, en dépit de tous les avertissemens que vous avez reçus ? vous ici ! en possesion de la maison des autres pendant leur absence, et vous parlant à vous-même !

— Oui, mistress Debora, répondit Julien, je suis ici encore une fois, comme vous le voyez, en dépit de toutes les défenses qui m'ont été faites, et au risque de tous les dangers. Où est Alice ?

— Où vous ne la verrez jamais, M. Peveril, vous pouvez en être bien sûr, répondit Debora Debbitch, car c'était cette respectable gouvernante, qui se laissant tomber en même temps sur une chaise, commença à s'éventer avec son mouchoir, et à se plaindre de la chaleur en dame du bon ton.

Dans le fait, mistress Debbitch, quoique son extérieur annonçât que sa situation était considérablement améliorée, et que ses traits prouvassent que les vingt années qui avaient passé sur sa tête avaient produit sur elle un effet moins favorable, était, quant au fonds et quant à la forme, à peu près la même que quand elle résistait aux volontés de mistress Ellesmere au château de Martindale, c'est-à-dire aussi volontaire, aussi opiniâtre, aussi coquette que jamais; du reste, assez bonne personne. Son costume était celui d'une femme d'un rang plus élevé; cependant, d'après la coupe modeste de ses vêtemens et l'uniformité de leur couleur, il était clair qu'elle appartenait à quelque secte qui condamnait

la superfluité du luxe dans les habillemens; mais aucunes règles, pas même celles d'un couvent ou d'une société de quakers, ne peuvent empêcher un peu de coquetterie à cet égard, quand une femme désire faire croire qu'elle a encore quelque titre à obtenir des attentions personnelles. Toute la parure de Debora était arrangée de manière à faire valoir le mieux possible une femme de bonne mine dont l'extérieur annonçait l'aisance, qui se donnait trente-cinq ans, et qui aurait eu le droit, si elle l'avait voulu, de s'en donner douze ou quinze de plus.

Julien fut obligé d'endurer l'ennui de tous ses airs d'importance, et d'attendre avec patience qu'elle eût ajusté sa collerette, attaché quelques épingles, tiré en avant et repoussé en arrière son capuchon, respiré une petite fiole d'essence, fermé les yeux comme une poule mourante, enfin, qu'elle eût épuisé toutes ses minauderies et qu'elle daignât ouvrir la conversation.

— Ces promenades seront ma mort, M. Peveril, et tout cela à cause de vous; car si mistress Christian savait que vous faites des visites à sa nièce, je vous réponds que miss Alice et moi nous serions bientôt obligées de chercher un autre logement.

— Allons, mistress Debora, allons, de la bonne humeur, dit Julien; réfléchissez-y; notre intimité n'est-elle pas entièrement votre ouvrage? N'est-ce pas vous qui vous êtes fait connaître à moi, la première fois que je suis venu dans ce vallon, ma ligne à la main? Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez veillé sur mes premières années, et qu'Alice avait été la cmopagne de mon enfance? N'était-il pas bien naturel que je revinsse voir le plus souvent possible deux personnes si aimables?

— Sans doute, mais je ne vous ai pas dit de devenir amoureux de l'une de nous, et de faire des propositions de mariage, soit à Alice, soit à moi-même.

— C'est la vérité, mistress Debora; je dois vous rendre justice à cet égard. Mais qu'en résulte-t-il? De telles choses arrivent avant qu'on n'y pense; je suis sûr que vous avez reçu cinquante propositions semblables quand vous vous y attendiez le moins.

— Fi! M. Peveril, fi! je vous prie de croire que je me suis toujours conduite de manière à ce que les gens les plus hupés y auraient pensé deux fois, et auraient bien réfléchi à ce qu'ils allaient me dire, autant qu'à la manière dont ils me feraient de pareilles propositions.

— Sans doute, mistress Debora, sans doute; mais tout le monde n'a pas votre discrétion. D'ailleurs Alice Bridgenorth est une enfant, une véritable enfant, et chacun ne demande-t-il pas à une enfant qu'elle veuille bien être sa petite femme? Allons je sais que vous me pardonnerez, car vous êtes la meilleure personne du monde.

— Oh non! M. Julien; non, non, s'écria Debora: il est possible, à la vérité, que je vous aie dit que vos domaines se convenaient à merveille, et certainement rien n'était plus naturel à une femme qui sort d'une ancienne souche d'honnêtes vassaux de Peveril du Pic, que de souhaiter que ces beaux biens se trouvassent réunis sous le même maître, ce qui ne pourrait manquer d'arriver si vous épousiez Alice Bridgenorth. Mais il y a le chevalier votre père, milady votre mère, et puis le père d'Alice, à qui la religion a tourné à moitié la tête, et sa tante qui porte éternellement du gourgouran noir,

à cause de ce malencontreux colonel Christian, et enfin la comtesse de Derby : que n'aurions-nous pas à redouter, si nous pensions à quelque chose qui pût leur déplaire ? Indépendamment de tout cela, vous avez manqué de parole à miss Alice, et tout est fini entre vous; je suis d'opinion qu'il vaut mieux que tout soit fini. Peut-être même, M. Peveril, aurais-je dû le penser beaucoup plus tôt, et avant qu'une enfant comme Alice m'y fît songer; mais c'est que j'ai le cœur si bon!

Il n'existe pas de flatteur comme un amant qui désire réussir dans un projet.

— Vous êtes la meilleure et la plus serviable dame du monde, Debora, répondit Julien. Mais vous n'avez pas encore vu la bague que je vous ai rapportée de Paris. Je veux vous la mettre au doigt moi-même. Quoi! ne suis-je donc plus l'enfant que vous aimiez tant, dont vous avez pris tant de soins?

Il réussit, sans trop de peine, à passer au gros doigt de mistress Debora Debbitch un très-joli anneau d'or. Debora appartenait essentiellement à cette classe d'êtres qu'on trouve souvent dans les rangs inférieurs du peuple, et quelquefois même dans les rangs plus élevés, qui, sans avoir précisément l'ame vénale, et sans se laisser ouvertement corrompre, sont pourtant fort attachés aux profits qu'ils peuvent tirer de leurs places, et se laissent détourner, peut-être sans s'en apercevoir, du sentier de leurs devoirs, par l'amour qu'ils ont pour de petits égards, de petits complimens et de petits présens. Debora tourna et retourna la bague sur son doigt, et dit enfin à demi-voix : — En vérité, M. Peveril, on ne peut rien refuser à un jeune homme comme vous, car les jeunes gens sont toujours si opiniâtres! Ainsi

donc, autant vaut vous dire que miss Alice est revenue avec moi de Kirk-Truagh, et qu'elle vient de monter à la maison en même temps que moi.

— Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? s'écria Julien. Où est-elle?

— Vous feriez mieux de me demander pourquoi je vous le dis à présent, M. Peveril; car j'agis contre ses ordres, je vous le promets, et je ne vous l'aurais pas dit si votre air ne m'eût inspiré de la compassion. Mais, quant à vous voir, elle n'en fera rien. Elle est dans sa chambre à coucher, fermée par une porte en chêne bien verrouillée; c'est une bonne garantie. Ainsi vous voyez que, quand je voudrais me rendre coupable de trahison, car c'est le nom qu'y donnerait la petite mijaurée, c'est une chose impossible.

— Ne me parlez pas ainsi, Debora! Allez seulement..., essayez..., priez-la de m'entendre : dites-lui que j'ai cent excuses à alléguer pour désobéir à ses ordres. Dites-lui que je ne doute pas que je ne surmonte tous les obstacles au château de Martindale.

— Je vous dis que tout cela est inutile. Quand j'ai vu votre bonnet et votre ligne dans le vestibule, je n'ai fait que dire : Le voilà encore! elle a monté les escaliers avec la vitesse d'un jeune faon, et je l'ai entendue fermer le double tour et tirer le verrou avant de pouvoir dire un seul mot pour l'arrêter. Je suis surprise que vous n'en ayez rien entendu.

— C'est parce que je suis ce que j'ai toujours été, un oison, un fou qui se laisse aller à ses rêves, et qui ne sait pas profiter de ces occasions précieuses que ma funeste étoile me présente si rarement. Eh bien! allez lui dire que je pars..., que je pars pour toujours..., que je

vais dans un lieu d'où elle n'entendra plus parler de moi, d'où personne n'en entendra parler.

— Dieu tout-puissant! écoutez-le! Que deviendront sir Geoffrey, votre mère et la comtesse, si vous allez aussi loin que vous le dites? Que deviendrai-je moi-même? et que deviendra aussi la pauvre Alice? Car je suis sûre qu'elle vous aime plus qu'elle ne veut en convenir. Ne la vois-je pas tous les jours s'asseoir près de la fenêtre, les yeux fixés sur le chemin par lequel vous venez pour pêcher dans la rivière, et ne me demande-t-elle pas de temps en temps si la saison est favorable pour la pêche? Et pendant que vous étiez sur le continent, comme on appelle ce pays, je ne crois pas qu'elle ait souri deux fois, si ce n'est quand elle a reçu ces deux belles longues lettres venant de pays étrangers.

— C'est de l'amitié, Debora, ce n'est que de l'amitié; c'est un souvenir sans conséquence qu'on garde d'un homme qui, grace à votre obligeante permission, est venu de temps en temps troubler votre solitude, et vous donner des nouvelles de ce qui se passe dans le monde. Il est bien vrai que j'ai cru une fois...! mais tout est dit. Adieu!

A ces mots, il se couvrit le visage d'une main, et tendit l'autre à Debora pour prendre congé d'elle. Mais le bon cœur de la gouvernante ne put résister à la vue de son affliction.

— Pourquoi tant vous presser? s'écria-t-elle : je vais monter chez miss Alice; je lui répéterai tout ce que vous venez de me dire, et je la déterminerai à descendre, s'il est au pouvoir d'une femme de le faire.

Et, en parlant ainsi, elle sortit de l'appartement pour monter chez sa jeune maîtresse.

Cependant Julien, fort agité, se promenait dans le salon, en attendant le succès de l'ambassade de Debora, dont l'absence fut assez longue pour nous donner le temps de faire connaître, en remontant en arrière, les circonstances qui l'avaient amené dans la situation où nous le laissons.

CHAPITRE XII.

« Hélas ! tout ce que j'ai pu lire ,
» Tous les contes que l'on m'a fait
» Prouvent que le bonheur parfait
» Fut rarement le prix d'un amoureux délire. »

SHAKSPEARE. *Le Songe d'une nuit d'été.*

Le passage célèbre que nous avons mis en tête de ce chapitre est fondé sur l'expérience, comme beaucoup d'autres observations du même auteur. L'époque à laquelle l'amour se fait sentir avec le plus de force est rarement celle où l'on a le plus d'espoir de le voir amener un dénouement heureux. L'état artificiel de la société oppose un grand nombre d'obstacles à ce qu'on puisse se marier dans la première jeunesse, et la plupart de ces obstacles deviennent souvent insurmontables. Bien peu de personnes peuvent reporter leurs pensées sur les premiers événemens de leur vie, sans retrouver

quelques instans où un amour véritable a été repoussé ou trahi, ou rendu inutile par des circonstances contraires. Ces petits passages de notre histoire secrète laissent dans nos cœurs une teinte de romanesque qui nous permet à peine, à un âge plus avancé, et au milieu de l'embarras des affaires, d'écouter avec une indifférence complète le récit d'un amour véritable.

Julien Peveril avait donné son cœur de manière à s'assurer sa part complète des obstacles que rencontre si souvent un attachement contracté de bonne heure. Sa conduite avait pourtant été toute naturelle. Dans le commencement de son séjour dans l'île de Man, mistress Debbitch avait rencontré par hasard le fils de son ancienne maîtresse, dont elle avait elle-même soigné l'enfance. Julien pêchait dans la petite rivière dont nous avons déjà parlé, et qui traversait la vallée dans laquelle Debora demeurait avec Alice Bridgenorth. La curiosité de la gouvernante découvrit bientôt qui était ce jeune homme, et outre l'intérêt que les femmes de cette classe prennent ordinairement aux jeunes gens qu'elles ont élevés, elle était charmée de trouver une occasion pour parler de l'ancien temps, du château de Martindale, de sir Geoffrey et de son épouse, des connaissances qu'elle avait dans ces environs, sans oublier Lance-Outram, le garde forestier.

Le plaisir de répondre à ses questions aurait à peine suffi pour engager Julien à faire de nouvelles visites dans cette vallée solitaire; mais Debora avait une compagne, une jeune fille charmante, élevée dans la solitude, et ayant les goûts simples et tranquilles qu'elle donne. Cette jeune fille ne manquait ni d'esprit ni de vivacité; elle avait aussi des questions à faire, et elle

écoutait, avec le sourire sur les lèvres et le plaisir dans les yeux, tout ce que Julien racontait du château et de la ville.

Mistress Debora avait montré assez de bon sens pour ne pas permettre à Julien de faire de trop fréquentes visites à Blackfort, ce qui lui avait peut-être été inspiré par la crainte de perdre sa place si quelque découverte avait lieu. Il est vrai qu'elle avait beaucoup de confiance dans la croyance fortement enracinée et presque superstitieuse du major Bridgenorth, que la santé de sa fille exigeait absolument qu'elle continuât à être confiée aux soins d'une femme qui avait appris de lady Peveril la manière dont il convient de traiter la maladie qu'il avait redoutée pour Alice. Debora avait eu assez d'art pour tirer tout le parti possible de cette croyance, parlant toujours d'un ton d'oracle de la santé de la jeune fille dont elle était chargée, et faisant entendre avec un air de mystère qu'il y avait certaines règles indispensables à suivre pour la maintenir dans un état favorable.

C'était par cet artifice qu'elle s'était procuré un établissement séparé pour elle et pour Alice à Blackfort; car l'intention du major Bridgenorth avait d'abord été que sa fille et sa gouvernante habitassent sous le même toit que la belle-sœur de sa défunte femme, la veuve de l'infortuné colonel Christian. Mais une vieillesse prématurée, amenée par le chagrin, s'était appesantie sur cette dame, et dans une courte visite que lui fit le major il se laissa persuader assez facilement que Kirk-Truagh était un séjour fort triste pour sa fille; car mistress Debora, qui brûlait du désir de se rendre indépendante, n'avait pas manqué de jeter l'alarme dans

son esprit relativement à la santé d'Alice. — La maison de Kirk-Truagh, lui dit-elle, était trop exposée aux vents d'Écosse, qui ne pouvaient être que très-froids, puisqu'ils venaient d'un pays où il y avait de la neige et de la glace en plein été. En un mot, elle l'emporta, et fut mise en pleine possession de Blackfort, maison qui, de même que celle de Kirk-Truagh, appartenait autrefois à Christian, et maintenant à sa veuve.

Il fut pourtant enjoint à la gouvernante de conduire de temps en temps Alice à Kirk-Truagh, et de se regarder toujours comme sous les ordres et la surveillance de mistress Christian; reste d'assujettisement qui semblait à mistress Debora un joug assez pesant, mais qu'elle s'efforça d'alléger en prenant toutes les libertés qu'elle osait se permettre, conservant sans doute le même amour pour l'indépendance qui l'avait portée, dans le château de Martindale, à résister à l'autorité de mistress Ellesmere.

Ce fut cette disposition généreuse à se révolter contre tout ce qui la contrariait, qui fit qu'elle procura secrètement à Alice quelques talens que le génie sévère du puritanisme aurait proscrits. Elle se hasarda à lui faire apprendre la musique, et même la danse; et le portrait du grave colonel Christian tremblait sur la boiserie à laquelle il était suspendu, tandis qu'Alice, légère comme une sylphide, et la lourde Debora, exécutaient des chassés et des pas de bourrée, au son d'un petit violon dont raclait M. de Pigal, à demi-contrebandier, à demi-maître à danser. Le bruit de cette abomination parvint aux oreilles de la veuve du colonel, qui s'empressa d'en instruire Bridgenorth; et l'arrivée soudaine du major dans l'île de Man prouva l'importance qu'il at-

tachait à cette nouvelle. Si mistress Debora se fût abandonnée elle-même, ce jour eût été le dernier de son autorité; mais elle se renferma dans sa forteresse ordinaire.

— La danse, lui dit-elle, est un exercice réglé et mesuré par la musique, et la raison dit que c'est celui qui est le plus utile à la santé d'une jeune personne, puisqu'on peut le prendre à la maison quand le temps ne permet pas de sortir.

Le major fronçait les sourcils en entendant cette apologie de la danse, et son front était chargé d'un épais nuage; mais mistress Debora, qui jouait passablement de la viole, voulant donner un exemple à l'appui de sa doctrine, se mit à jouer une ronde de Sellenger, et dit à Alice de danser et de bien marquer la mesure. La jeune fille, qui n'avait alors qu'environ quatorze ans, moitié d'un air timide, moitié en souriant, commença à se mouvoir avec grace, tandis que l'œil de son père suivait malgré lui tous ses mouvemens, et voyait avec joie les couleurs qui venaient orner ses joues. Lorsque la danse fut terminée, il la serra tendrement dans ses bras; sa main sépara ses cheveux qui tombaient un peu en désordre sur son front, il lui donna un baiser paternel, et partit sans dire un seul mot pour interdire un exercice si salutaire. Il ne communiqua pas lui-même à mistress Christian le résultat de sa visite à Blackfort, mais elle ne tarda pas à l'apprendre. Le triomphe de Debora était trop grand pour qu'elle pût le cacher.

— C'est fort bien, lui dit la vieille dame d'un ton sévère la première fois qu'elle vint ensuite à Kirk-Truagh; mon frère vous a permis de faire une Hérodias de sa fille, en lui faisant apprendre à danser. Il ne vous

reste qu'à lui choisir un mari : pour moi, je ne veux plus me mêler en rien de ce qui vous concerne.

Dans le fait, le triomphe de dame Debora, ou pour mieux dire de dame Nature, en cette occasion, eut des suites plus importantes qu'on n'aurait pu le prévoir; car mistress Christian, quoiqu'elle reçût avec tout le décorum possible les visites que la gouvernante et son élève lui rendaient, semblait conserver tant de rancune du peu d'effet qu'avait produit sa remontrance sur l'énorme péché que commettait sa nièce en dansant au son d'un petit violon de poche, qu'elle avait bien résolu de ne plus se mêler, comme elle l'avait fait jusqu'alors, de tout ce qui avait rapport à son éducation; et elle laissa mistress Debbitch seule maîtresse de la diriger à son gré, de même que les affaires du ménage, ce qui ne fut pas pour Debora un petit sujet de joie.

Elles vivaient dans cet état d'indépendance quand Julien fit sa première visite à Blackfort, et mistress Debbitch l'encouragea d'autant plus volontiers à en faire d'autres, qu'elle croyait qu'il était le dernier homme du monde avec qui mistress Christian aurait voulu que sa nièce eût quelques relations, l'heureux esprit de contradiction de Debora l'empêchant en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, d'examiner de bien près ce qui était le plus convenable. Elle n'agit pourtant pas tout-à-fait sans précautions : elle savait qu'elle avait à se garder non-seulement contre une fantaisie qui pourrait prendre à mistress Christian de reporter sur elle un œil de surveillance, mais encore contre l'arrivée soudaine du major Bridgenorth, qui ne manquait jamais d'arriver à Blackfort une fois par an, à l'instant où on l'attendait le moins, et d'y passer quelques jours.

Mistress Debbitch exigea donc de Julien qu'il n'y fît que des visites peu fréquentes, et à quelque distance les unes des autres; qu'il voulût bien passer pour un de ses parens aux yeux de deux servantes ignorantes et d'un jeune laquais qui composaient toute leur maison, et qu'il y vînt toujours en habit de pêcheur, vêtu de simple *loughtan,* c'est-à-dire d'une étoffe faite avec les laines de l'île, et à laquelle on laisse la couleur de buffle qui lui est naturelle. Au moyen de ces précautions, elle crut que ses visites à Blackfort n'attireraient aucune attention, ou qu'on n'y attacherait aucune importance, tandis qu'elles procureraient beaucoup d'agrément tant à son élève qu'à elle-même.

Ce fut en effet ce qui arriva d'abord, tandis que Julien n'était presque encore qu'un enfant, et Alice une petite fille plus jeune de deux ou trois ans. Mais l'enfant devint un jeune homme, la petite fille une femme faite; et mistress Debora elle-même eut assez de jugement pour voir que la continuation de leur intimité ne serait pas sans danger. Elle saisit une occasion pour apprendre exactement à Julien qui était miss Bridgenorth, et lui fit connaître les circonstances qui avaient semé la discorde entre leurs pères. Julien entendit l'histoire de leurs querelles avec intérêt et surprise, car il n'avait résidé que par intervalle au château de Martindale, et jamais on n'en avait parlé en sa présence. Son imagination s'enflamma à ce récit, et bien loin de se soumettre aux prudentes remontrances de mistress Debbitch, et de rendre moins fréquentes peu à peu ses visites à Blackfort et à celle qui y demeurait, il lui déclara franchement que, ne devant qu'au hasard le commencement de son intimité avec Alice, il regardait cette circonstance

comme annonçant la volonté du ciel; que la Providence les destinait l'un à l'autre, et qu'ils seraient unis en dépit des obstacles que pourraient susciter l'animosité et les préventions. Ils avaient été compagnons d'enfance, et il ne lui avait fallu qu'un léger effort de mémoire pour lui rappeler tout le chagrin qu'il avait éprouvé lors de la disparition subite et inattendue de sa petite compagne, qu'il lui était réservé de retrouver un jour brillante de tout l'éclat de l'adolescence.

Debora fut confondue en entendant cette déclaration, et frémit en songeant aux conséquences qui pouvaient en résulter. Ce qu'elle venait de dire n'avait fait que donner de nouveaux alimens à une passion qu'elle se flattait de pouvoir prévenir ou éteindre. Elle n'avait pas une tête à résister aux remontrances mâles et énergiques d'un attachement passionné, soit qu'elles s'adressassent à elle-même, soit qu'elles eussent une autre pour objet. Elle se lamenta, parla de son étonnement, et sa faible opposition se termina par des pleurs, par de la compassion, et par le consentement qu'elle donna à ce que Julien continuât ses visites à Blackfort, pourvu qu'il ne parlât jamais à Alice que comme ami, car, pour le monde entier, elle ne permettrait rien de plus. Elle n'était pourtant pas assez simple pour n'avoir pas elle-même des pressentimens sur les desseins de la Providence en faveur de ce jeune couple; car bien certainement ces deux jeunes gens paraissaient faits pour être unis, aussi-bien que les beaux domaines de Martindale et de Moultrassie.

Vint alors une longue série de réflexions: il ne fallait que quelques réparations au château de Martindale pour le mettre presque en aussi bon état que celui de

Chalsworth. On pourrait laisser tomber en ruines Moultrassie-Hall, ou, ce qui vaudrait mieux, quand l'heure de sir Geoffrey serait arrivée (car le bon chevalier avait vu du service et devait être maintenant bien cassé), cette maison pourrait servir pour l'habitation de la douairière, lady Peveril, qui s'y retirerait avec mistress Ellesmere, tandis qu'elle, mistress Debora Debbitch, impératrice de la cave, et souveraine du garde-manger, règnerait au château en qualité de femme de charge, et partagerait peut-être la couronne avec Lance-Outram, pourvu qu'il ne fût ni trop vieux, ni trop gros, ni trop ami de l'ale.

Telles étaient les rêveries consolantes grace auxquelles mistress Debora voyait avec une sorte de connivence un attachement qui procurait des rêves non moins agréables à son élève et à son jeune amant, quoique d'une autre nature.

Les visites du jeune pêcheur devinrent plus fréquentes de jour en jour; et Debora, fort embarrassée, parce qu'elle prévoyait tous les dangers qui suivraient une découverte, et le risque d'une explication probable entre Alice et Julien, se sentait entièrement subjuguée par l'enthousiasme du jeune amant, et se voyait forcée d'attendre paisiblement le cours des événemens.

Le départ de Julien pour le continent interrompit ses visites à Blackfort, et tandis que son absence délivrait la plus âgée des deux personnes qui y demeuraient d'une grande partie de ses craintes secrètes, elle jetait un air de langueur et d'abattement sur les traits de la plus jeune, ce qui renouvela toutes les terreurs de Bridgenorth relativement à la santé de sa fille, la première fois qu'il vint ensuite dans l'île de Man.

Debora lui promit que sa fille aurait meilleur visage le lendemain matin, et elle tint parole. Elle avait gardé en sa possession, depuis quelque temps, une lettre que Julien lui avait envoyée par occasion, sous double enveloppe, pour sa jeune amie. La prudente gouvernante avait craint les conséquences, si elle la remettait comme un billet doux; mais, de même que lorsqu'il s'était agi de la danse, elle ne vit aucun inconvénient à l'administrer comme un médicament.

La lettre produisit un effet complet, et, le lendemain, les joues de la jeune fille offraient une teinte de rose qui enchanta tellement son père, qu'en montant à cheval il mit une bourse bien garnie dans la main de Debora, en lui recommandant de ne se laisser manquer de rien de ce qui pourrait contribuer à son bonheur et à celui de sa fille, et en lui assurant qu'elle avait toute sa confiance.

Cette marque de libéralité, et cette confiance de la part d'un homme d'un caractère aussi réservé que le major Bridgenorth, réveillèrent toutes les espérances de mistress Debbitch, et l'enhardirent non-seulement à remettre bientôt à Alice une seconde lettre de Julien, mais encore à encourager plus ouvertement que jamais la liaison des deux amans lorsque Peveril fut de retour.

Enfin, en dépit de toutes les précautions de Julien, le jeune comte soupçonna que les fréquentes excursions solitaires de son ami avaient un autre objet que la pêche; et Julien lui-même, connaissant alors le monde mieux qu'il ne le connaissait autrefois, commença à sentir que ses visites fréquentes à une personne aussi jeune et aussi belle qu'Alice, et ses promenades tête-à-

tête avec elle, pouvaient non-seulement trahir le secret de son attachement, mais être même essentiellement préjudiciables à la réputation de celle qui en était l'objet.

Convaincu de cette vérité, il s'abstint plus long-temps que de coutume de faire une visite à Blackfort. Mais quand il se permit ensuite d'aller passer une heure dans l'endroit qu'il aurait voulu ne jamais quitter, le changement survenu dans les manières d'Alice, le ton avec lequel elle sembla lui reprocher sa négligence, lui percèrent le cœur, et le privèrent de cet empire sur lui-même qu'il avait conservé dans cette entrevue. Il n'eut besoin que de quelques mots énergiques pour faire connaître à Alice ses sentimens, et l'éclairer en même temps sur la nature véritable de ceux qu'elle éprouvait elle-même. Elle versa des larmes en abondance, mais toutes n'étaient pas amères. Elle resta dans une immobilité passive, tandis qu'il lui expliquait, avec des interjections répétées, le circonstances qui avaient jeté la discorde entre leurs familles; car, jusqu'alors, tout ce qu'elle avait su c'était que M. Peveril, faisant partie de la maison de la grande comtesse, ou souveraine de l'île de Man, devait employer quelques précautions pour faire des visites à une parente du malheureux colonel Christian.

— Mon pauvre père! s'écria-t-elle lorsque Julien eut terminé son récit par les plus vives protestations d'un amour sans fin; est-ce donc là le résultat de tous vos soins? est-ce de la bouche du fils de celui qui vous a outragé, qui vous a banni de votre pays, que votre fille doit entendre sortir un pareil langage?

— Vous vous trompez, Alice, vous vous trompez, ré-

pondit Julien avec vivacité; si je vous tiens ce langage, si le fils de Peveril s'adresse ainsi à la fille de Bridgenorth; s'il s'agenouille ainsi devant vous pour vous demander le pardon d'injures qui ont eu lieu lorsque nous étions tous deux dans l'enfance, c'est une preuve que la volonté du ciel est que l'inimitié de nos parens s'éteigne dans notre affection. Sans cela, pourquoi nous aurait-il réunis dans une vallée de l'île de Man, après nous avoir séparés quand nous n'étions encore qu'enfans?

Quelque nouvelle que fût cette scène pour Alice, et quelle que fût son émotion, elle était douée au plus haut degré de cette délicatesse exquise gravée dans le cœur des femmes pour les avertir de la moindre chose qui peut être inconvenante dans la situation où elles se trouvent.

— Levez-vous, M. Peveril, levez-vous, s'écria-t-elle. Ne soyez pas si injuste envers vous et envers moi. Nous avons eu tort tous les deux, très-grand tort; mais mon ignorance a causé ma faute. O mon Dieu! mon pauvre père, qui a tant besoin de consolations, est-ce à moi d'ajouter à ses infortunes! Levez-vous, repéta-t-elle d'un ton plus ferme; si vous gardez plus long-temps cette attitude peu convenable, je sortirai de cette chambre, et jamais vous ne me reverrez.

Le ton d'autorité d'Alice en imposa à l'impétuosité de son amant, qui se releva en silence, et qui alla s'asseoir à quelque distance d'elle. Voyant qu'il se disposait à reprendre la parole, — Julien, lui dit-elle d'un ton plus doux, vous en avez dit assez, et plus qu'il ne fallait. Plût au ciel que vous m'eussiez laissée dans le songe agréable pendant lequel j'aurais pu toujours vous écouter. Mais l'heure du réveil est arrivée.

Peveril attendait la suite de son discours comme un criminel attend sa sentence; car il sentait qu'une réponse prononcée avec tant de résolution, quoique non sans émotion, ne devait pas être interrompue.

— Oui, répéta-t-elle, nous avons eu tort, et grand tort; et si nous nous séparons maintenant pour toujours, le chagrin que nous éprouverons ne sera qu'un juste châtiment de notre faute. Nous n'aurions jamais dû nous voir, et la continuation de notre liaison ne ferait que rendre notre séparation plus pénible. Adieu, Julien; oubliez que nous nous soyons jamais vus.

— L'oublier! s'écria Julien; jamais, jamais! Il vous est bien facile, sans doute, de penser ainsi; mais pour moi, si j'essayais l'un ou l'autre, ce serait préparer ma mort. Pourquoi refusez-vous de croire que l'inimitié de nos parens, de même que celle de tant de gens dont nous avons entendu parler, pourra céder à notre tendresse? Je n'ai d'autre amie que vous. Je suis le seul ami que le ciel vous ait donné. Pourquoi les fautes que d'autres ont commises pendant notre enfance nous obligeraient-elles à nous séparer?

— Vous parlez en vain, Julien; j'ai pitié de vous; peut-être ai-je pitié de moi-même; et certes, c'est moi qui en mérite le plus de nous deux, car de nouvelles distractions et de nouvelles connaissances feront bientôt que vous m'oublierez, tandis que moi, dans cette solitude, comment pourrai-je oublier..... Mais ce n'est pas la question. Je saurai supporter ce que le sort me réserve, et il ordonne que nous nous séparions.

— Écoutez-moi encore un instant, Alice. Ce malheur n'est pas, ne peut pas être sans remède; j'irai trouver mon père, j'emploierai près de lui l'intercession de ma

mère, à qui il ne peut rien refuser; j'obtiendrai leur consentement. Ils n'ont pas d'autre enfant, et il faut qu'ils lui accordent sa demande, ou qu'ils le perdent pour toujours. Dites, Alice, si je viens vous retrouver avec le consentement de mes parens, direz-vous encore avec ce ton si touchant et si triste, et pourtant si positif: il faut que nous nous séparions!

Alice garda le silence. — Alice, cruelle! lui dit son amant, ne daignerez-vous pas me répondre?

— On ne répond pas à ceux qui parlent en rêvant. Vous me demandez ce que je ferais si une chose impossible arrivait. Qui vous donne le droit de faire une telle supposition, de m'adresser une question semblable?

— L'espérance, Alice, l'espérance, le dernier soutien du malheureux; et vous-même vous ne serez pas assez cruelle pour m'en priver; dans toutes les difficultés, dans tous les embarras, dans tous les dangers, l'espérance combat si elle ne peut toujours vaincre. Dites-moi seulement, si je viens vous faire ma demande au nom de mon père, au nom de ma mère, à qui vous devez en partie la vie, quelle réponse me ferez-vous?

— Je vous dirais de vous adresser à mon père, répondit Alice en rougissant et en baissant les yeux; mais, les levant sur lui à l'instant: — Oui, Julien, répéta-t-elle d'un ton plus ferme et plus mélancolique, je vous dirais de vous adresser à mon père, et vous verriez que votre pilote, l'espérance, vous a trompé, et qu'il ne vous a sauvé du banc de sable que pour vous faire échouer contre les rochers.

— Je voudrais pouvoir en faire l'épreuve, Alice; il me semble que je pourrais convaincre votre père

qu'une alliance avec ma famille n'est pas à dédaigner aux yeux du monde. Nous avons de la fortune, un rang, une longue suite d'aïeux, tout ce qu'un père désire dans celui à qui il accorde sa fille.

— Et tout cela ne vous servirait à rien; l'esprit de mon père contemple les choses d'un autre monde, et s'il vous écoutait jusqu'au bout, ce ne serait que pour vous dire qu'il rejette vos offres.

— Vous n'en savez rien, Alice; comment le sauriez-vous? Le feu peut fondre le fer. Le cœur de votre père ne peut être assez dur, ses préjugés ne peuvent être assez puissans, pour que je ne puisse trouver aucun moyen d'en triompher. Ne me défendez pas, oh! ne me défendez pas d'en faire l'épreuve.

— Je ne puis que vous donner des avis, Julien; je n'ai pas le droit de rien vous défendre, car la défense suppose le droit d'ordonner l'obéissance; mais, si vous êtes sage, et si vous voulez m'écouter, c'est en ce lieu, c'est en ce moment que nous nous séparerons pour toujours.

— Non, de par le ciel! s'écria Julien dont le caractère impétueux voyait à peine quelque difficulté à arriver au but de ses desseins. Nous nous séparerons ici, et en ce moment, soit; mais ce sera pour me voir revenir armé du consentement de mes parens. Ils désirent que je me marie, ils m'en pressent plus ouvertement encore dans leurs dernières lettres; eh bien, je ferai ce qu'ils désirent, et jamais bru semblable à celle que je leur présenterai n'aura honoré notre maison, depuis que le Conquérant lui a donné naissance. Adieu, Alice, adieu, mais non pour long-temps.

— Adieu, Julien; adieu pour toujours.

Julien, huit jours après cette entrevue, était au château de Martindale, avec le dessein de communiquer son projet à ses parens. Mais la tâche qui semble facile de loin se trouve aussi difficile quand on est sur le point de s'en acquitter, que le passage d'une rivière qui, vue de quelque distance, ne paraissait qu'un ruisseau. Les occasions d'entamer l'entretien qu'il avait tant à cœur ne lui manquèrent point, car dans la première promenade à cheval qu'il fit avec son père, celui-ci parla de nouveau du désir qu'il avait de voir son fils se marier, et lui laissa avec beaucoup de libéralité la liberté de choisir son épouse, pourvu, ajouta-t-il, qu'elle soit d'une famille loyale et honorable. Si elle a de la fortune, tant mieux; si elle n'en a pas, il reste encore quelque chose du vieux domaine, et Marguerite et moi nous saurons nous contenter de moins que ce que nous vous en donnerons. Je suis déjà devenu économe, Julien; vous voyez sur quelle méchante haridelle du nord je suis monté; elle est bien différente, ma foi, de mon vieux Black-Hastings, qui n'avait qu'un seul défaut, celui de vouloir toujours entrer dans l'avenue conduisant à Moultrassie-Hall.

—Était-ce donc un si grand défaut, mon père? demanda Julien en affectant un air d'indifférence, tandis que son cœur tremblait de manière à lui faire perdre haleine.

— Sans doute, répondit sir Geoffrey, puisque cela me rappelait ce misérable presbytérien Bridgenorth, dont le seul nom me fait mal. On dit qu'il s'est fait Indépendant pour arriver au comble de la brutalité. J'ai renvoyé le gardeur de vaches, parce qu'il avait ramassé des noix dans son bois. Je ferais pendre un chien qui

y tuerait un lièvre. Mais qu'avez-vous, Julien? vous pâlissez!

Julien fit une réponse évasive; mais il ne vit que trop, d'après ce langage et le ton de son père, que ses préventions contre le père d'Alice étaient profondes et envenimées, comme le deviennent souvent celles des gentilshommes campagnards, qui, n'ayant que peu de chose à faire, et rien à penser, ne sont que trop portés à passer leur temps à nourrir de petites causes de ressentiment contre leurs voisins.

Dans le cours du même jour, il trouva le moyen de parler de Bridgenorth à sa mère, comme par hasard; mais lady Peveril le conjura sur-le-champ de ne jamais prononcer ce nom, surtout en présence de son père.

— Ce major Bridgenorth, dont j'ai déjà entendu parler, lui demanda-t-il, était-il donc un si mauvais voisin?

— Je ne dis pas cela, répondit lady Peveril; nous lui avons même eu plus d'une fois des obligations. Mais votre père a eu des altercations avec lui, de sorte que la moindre mention qu'on en fait trouble sa tranquillité d'une manière peu ordinaire, ce qui m'alarme quelquefois, aujourd'hui que sa santé n'est plus aussi bonne. Ainsi donc, mon cher Julien, pour l'amour du ciel, évitez de faire la moindre allusion à Moultrassie-Hall et à aucun de ceux qui l'habitent.

Elle prononça ces mots d'un ton si sérieux, que Julien lui-même vit que s'il s'ouvrait sur ses secrets desseins, ce serait le moyen le plus sûr de les faire avorter. Il retourna donc à l'île de Man, au désespoir.

Il eut pourtant la hardiesse de tirer parti de son voyage pour demander une entrevue à Alice, afin de

lui faire part de ce qui s'était passé entre lui et ses parens relativement à elle. Ce ne fut pas sans peine qu'il l'obtint, et Alice Bridgenorth ne lui montra pas peu de déplaisir quand, après beaucoup de circonlocutions et de grands efforts pour donner une air d'importance à ce qu'il avait à lui dire, il fut forcé de se borner à lui annoncer que lady Peveril conservait encore une opinion favorable du major Bridgenorth, ce qu'il tâcha de lui représenter comme le présage heureux d'une réconciliation future.

— Je n'aurais pas cru, M. Peveril, répondit Alice en prenant un air de dignité, que vous eussiez cherché à m'abuser de la sorte; mais j'aurai soin d'éviter à l'avenir des visites peu convenables. Je vous prie de ne plus venir à Blackfort, et je vous supplie, ma bonne mistress Debbitch, de n'encourager ni de permettre les visites de monsieur, car le résultat d'une telle persécution serait de me forcer à prier ma tante et mon père de m'assigner un autre lieu de résidence, et peut-être de me choisir une compagne plus prudente.

Cette dernière menace jeta tant de terreur dans l'esprit de Debora, qu'elle se joignit à Alice pour exiger de Julien qu'il se retirât à l'instant, et il fut obligé d'obéir à cet ordre cruel. Mais le courage d'un jeune amant ne se laisse pas aisément abattre; Julien, après avoir, suivant l'usage, essayé d'oublier son ingrate maîtresse, et éprouvé un redoublement de tendresse, finit par faire à Blackfort la visite dont nous avons rapporté le commencement dans le chapitre qui précède.

Nous l'y avons laissé en proie à l'inquiétude, et même à la crainte, dans l'attente d'une entrevue avec

Alice; et telle était l'agitation de son esprit, que tout en se promenant dans le salon, il lui semblait que les yeux noirs et mélancoliques de Christian suivaient tous ses pas, et que son regard fixe, sombre et de mauvais augure, annonçait des infortunes à l'ennemi de sa famille.

La porte de l'appartement s'ouvrit enfin, et toutes ses visions s'évanouirent.

CHAPITRE XIII.

« Les pères ont, ma foi, de vrais cœurs de rocher;
» Larmes, gémissemens, rien ne peut les toucher. »

OTWAY.

LORSQUE enfin Alice Bridgenorth entra dans la salle où son amant l'avait attendue si long-temps, et avec tant d'impatience, ce fut d'un pas lent et avec un air composé. L'attention avec laquelle ses vêtemens avaient été arrangés rehaussait sa simplicité puritaine, et frappa Julien comme étant de mauvais augure; car, quoique le temps qu'une jeune fille passe à sa toilette puisse souvent indiquer le désir qu'elle a de se montrer, dans de semblables entrevues, armée de tous ses avantages, cependant l'arrangement cérémonieux de la parure annonce une détermination prise d'avance de traiter un amant avec une froide politesse.

La robe de couleur sombre, le bonnet pincé et plissé, qui cachait une profusion de longs cheveux châtains, la petite colerette, et les longues manches, auraient produit un effet désavantageux sur une taille moins gracieuse que celle d'Alice Bridgenorth; mais ses formes exquises, quoiqu'elles ne fussent pas encore suffisamment arrondies pour la perfection de son sexe, pouvaient lutter contre ce costume, et même lui prêter de la grace. Sa peau blanche et douce, ses yeux noirs, son front d'albâtre, offraient pourtant des beautés moins régulières que sa taille, et auraient pu justifier la critique. On remarquait cependant une vivacité spirituelle dans son enjouement, et une sensibilité profonde dans sa gravité, qui faisaient qu'Alice, quand elle conversait avec le peu de personnes qu'elle voyait, était si séduisante dans ses manières, si touchante par la simplicité et la pureté de ses pensées, et avait des traits si expressifs, que des beautés plus brillantes auraient été éclipsées auprès d'elle. Il n'était donc pas étonnant qu'un caractère ardent comme celui de Julien, éprouvant l'influence de ses charmes, et trouvant un nouvel attrait dans le mystère qui accompagnait ses entrevues avec Alice, préférât la récluse de Blackfort à toutes les belles qu'il avait rencontrées dans la société.

Son cœur battit vivement lorsqu'elle entra dans l'appartement, et ce fut presque sans songer à adresser la parole à la fille de Bridgenorth qu'il témoigna en la saluant qu'il s'apercevait de son arrivée.

— C'est une dérision, M. Peveril, dit Alice en faisant un effort pour parler avec fermeté, effort qui fut déconcerté par les accens d'une voix tremblante; c'est une dérision, et c'en est une cruelle. Vous venez dans ce

lieu solitaire, qui n'est habité que par deux femmes, trop simples pour vous ordonner d'en sortir, trop faibles pour vous y forcer; vous y venez en dépit de mes plus vives prières, négligeant vos propres affaires, et au risque de nuire à ma réputation, comme je puis le craindre; vous abusez de votre influence sur la femme à qui je suis confiée; et vous croyez que tout est réparé par un profond salut et par une politesse contrainte! Cette conduite est-elle honorable? est-elle juste? parlez, ajouta-t-elle après avoir hésité un instant, est-elle inspirée par la tendresse?

Le tremblement de sa voix devint plus sensible tandis qu'elle prononçait le dernier mot, et le ton de reproche dont il fut accompagné était si doux, qu'il alla droit au cœur de Julien.

— Alice, lui répondit-il, s'il existait un moyen de vous prouver, au péril de ma vie, mon estime, mon respect, ma tendresse et mon dévouement, le danger aurait pour moi plus de charmes que le plaisir n'en eut jamais.

— Vous m'avez tenu souvent de semblables discours, dit Alice; et ils sont tels que je ne dois ni ne désire les entendre. Je n'ai pas de tâche à vous imposer, point d'ennemis à vaincre, nul besoin de protection, nulle envie, Dieu le sait! de vous exposer à aucun danger, mais il ne peut qu'en résulter de vos visites ici. Vous n'avez qu'à dompter votre caractère fougueux, à tourner d'un autre côté vos pensées et vos soins, et je n'ai rien à demander, rien à désirer. Faites usage de votre raison, considérez le tort que vous vous faites à vous-même, l'injustice dont vous vous rendez coupable envers nous, et souffrez que je vous supplie encore une

fois très-franchement de ne plus vous montrer ici jusqu'à ce que..... jusqu'à ce que.....

Elle hésitait, et Julien l'interrompit vivement.

— Jusqu'à quand, Alice? jusqu'à quand? Condamnez-moi à une absence aussi longue que votre rigueur le voudra, pourvu que ce ne soit point une séparation éternelle..... Dites-moi de m'éloigner pour tel nombre d'années, mais de revenir quand elles se seront écoulées; et quelque lent, quelque pénible que doive m'en paraître le cours, la perspective de le voir enfin se terminer me donnera la force d'y survivre. Permettez-moi donc de vous conjurer, Alice, de nommer une date, de fixer un terme, de me dire *jusqu'à quand.*

— Jusqu'à ce que vous puissiez ne me regarder que comme une amie, comme une sœur.

— C'est donc une sentence de bannissement à perpétuité. C'est avoir l'air de fixer un terme à mon exil, mais en y attachant une condition impossible à remplir.

— Et pourquoi serait-elle impossible? demanda Alice d'un ton persuasif; n'étions-nous pas plus heureux avant que vous eussiez jeté le masque qui vous déguisait, et déchiré le voile qui me couvrait les yeux? Notre temps ne se passait-il pas dans le bonheur? Ne nous séparions-nous pas sans amertume? Ne nous revoyions-nous pas avec joie, parce que nous ne manquions à aucun devoir, et que notre conscience ne nous faisait pas de reproche? Faites renaître cet état d'heureuse ignorance, et vous n'aurez aucun motif pour m'accuser de cruauté. Mais tandis que vous formez des projets dont je sais que l'exécution est impossible, et que vous m'adressez des discours qui annoncent la violence de la passion, vous devez m'excuser si je vous dis aujour-

d'hui et une fois pour toutes que si Debora répond si peu à la confiance qu'on a eue en elle, et m'expose à des persécutions de cette nature, j'écrirai à mon père qu'il ait à me choisir une autre résidence, et en attendant je me retirerai chez ma tante à Kirk-Truagh.

— Écoutez-moi, cruelle Alice, dit Peveril, écoutez-moi, et vous verrez combien je suis disposé à vous obéir, en tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire. Vous dites que vous étiez heureuse quand nous ne parlions pas de tels sujets? Eh bien, aux dépens d'une sensibilité qu'il me faudra réprimer, ce temps fortuné renaîtra. En vous voyant, en me promenant avec vous, en vous faisant une lecture, je serai comme un frère avec sa sœur, comme un ami avec son amie. Ma langue ne donnera plus un corps à mes pensées, n'importe qu'elles me soient inspirées par l'espérance ou le désespoir. Je ne pourrai donc plus vous offenser. Debora sera toujours près de vous, et sa présence préviendra jusqu'à la moindre allusion à ce qui pourrait vous déplaire. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire un crime de ces pensées, qui sont la partie la plus chère de mon existence. Croyez qu'il vaudrait mieux, il serait plus humain de me priver de la vie.

— C'est le langage exagéré de la passion, Julien; l'égoïsme et l'opiniâtreté nous représentent comme impossible tout ce qui nous est désagréable. Je n'ai pas de confiance dans le plan que vous me proposez; je n'en ai pas plus dans votre résolution, et j'en ai encore moins dans la protection de Debora. Jusqu'à ce que vous puissiez renoncer franchement et pleinement aux vœux que vous m'avez exprimés depuis peu, nous devons être étrangers l'un pour l'autre; et quand même

vous pourriez y renoncer dès ce moment, le mieux serait encore de nous séparer pour long-temps ; et, pour l'amour du ciel, que ce soit le plus tôt possible. Peut-être même est-il déjà trop tard pour prévenir quelque accident désagréable. N'ai-je pas entendu du bruit ?

— Rassurez-vous, Alice, c'est Debora. Nous n'avons pas à craindre d'être surpris.

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Je n'ai rien à cacher. Je n'ai pas cherché cette entrevue, car je l'ai au contraire évitée aussi long-temps que je l'ai pu, et mon plus grand désir en ce moment est d'en voir le terme.

— Et pourquoi le désirez-vous, Alice, puisque vous dites que ce doit être la dernière ? Pourquoi agiter l'horloge dont le sable s'écoule si vite ? L'exécuteur lui-même laisse aux malheureux placés sur l'échafaud le temps d'achever leurs prières. Et ne voyez-vous pas que je raisonne avec autant de sang-froid que vous pouvez le désirer? ne voyez-vous pas que vous manquez vous-même à votre parole, que vous détruisez les espérances que vous m'aviez données ?

— Quelle parole vous ai-je donnée, Julien ? Quelles espérances vous ai-je fait concevoir? Celles auxquelles vous vous livrez n'ont aucun fondement : ne m'accusez donc pas de détruire ce qui n'a jamais existé. Par pitié pour vous, Julien, par pitié pour moi, par pitié pour tous deux, éloignez-vous, et ne revenez que lorsque vous pourrez être plus raisonnable.

— Raisonnable ! s'écria Julien ; c'est vous, Alice, qui me priverez entièrement de raison. Ne m'avez-vous pas dit que si l'on pouvait amener nos parens à consentir à notre union, vous ne seriez plus contraire à mes vœux ?

— Non, non, non, dit vivement Alice, le visage couvert de rougeur, je n'ai pas dit cela, Julien. C'est votre imagination qui a interprété ainsi mon silence et ma confusion.

— Vous ne me tenez donc pas ce langage consolant? répliqua Julien; et si tous les autres obstacles étaient surmontés, j'en trouverais encore un dans ce cœur glacé, dans le cœur de rocher de celle qui ne répond que par l'indifférence et le mépris à l'affection la plus sincère et la plus ardente. Est-ce là, ajouta-t-il avec le ton d'une sensibilité profonde, est-ce là ce qu'Alice Bridgenorth dit à Julien Peveril?

— En vérité, Julien, reprit la jeune fille presqu'en pleurant, je ne vous dis pas cela; je ne vous dis rien, je ne dois rien vous dire sur ce que je ferais dans des circonstances qui peuvent ne jamais arriver. Réellement, Julien, vous ne devriez pas me presser ainsi. Me trouvant sans protection, vous désirant du bien, beaucoup de bien, pourquoi voulez-vous que je dise ou que je fasse ce qui me dégraderait à mes propres yeux? pourquoi avouerais-je de l'affection pour celui dont le sort m'a séparée pour toujours? Cela est peu généreux à vous, c'est une cruauté, c'est vouloir vous procurer une jouissance égoïste et momentanée, aux dépens de ma sensibilité.

— C'en est assez, Alice, dit Julien les yeux étincelans; vous m'en avez dit assez pour mettre fin à mes instances; je ne vous presserai pas davantage. Mais vous vous exagérez les obstacles qui nous séparent; ils disparaîtront, il faudra qu'ils disparaissent.

— C'est ce que vous m'avez déjà dit, et vous savez avec quelle probabilité. Vous n'avez pas même osé vous

ouvrir à ce sujet à votre père; comment vous hasarderiez-vous à en parler au mien?

— C'est sur quoi je vous mettrai bientôt en état de prononcer. Le major Bridgenorth, à ce que m'a dit lady Peveril, est un digne homme, un homme estimable. Je lui rappellerai que c'est aux soins de ma mère qu'il doit son plus précieux trésor, la consolation de sa vie, et je lui demanderai s'il croit prouver sa reconnaissance à cette mère en la privant de son fils? Que je sache seulement où le trouver, Alice, et vous apprendrez bientôt si j'ai craint de plaider ma cause devant lui.

— Hélas! vous savez que j'ignore moi-même quel est le lieu qu'habite mon père. Combien de fois l'ai-je supplié ardemment de me permettre de partager sa retraite solitaire, ou de l'accompagner dans ses courses fugitives! Mais je ne puis jouir de sa présence que dans les visites aussi rares que courtes qu'il me fait dans cette maison. A coup sûr, je pourrais contribuer, du moins en partie, à calmer les soucis qui le tourmentent.

— Nous pourrions y contribuer ensemble, dit Peveril. Quel plaisir j'aurais à vous aider dans une tâche si douce! Les anciennes querelles s'oublieraient, l'ancienne amitié renaîtrait. Les préjugés de mon père sont ceux d'un Anglais, violens, mais susceptibles de céder à la raison. Dites-moi donc où est le major Bridgenorth, et laissez-moi le soin du reste; ou bien apprenez-moi par quel moyen vous lui faites parvenir vos lettres, et j'essaierai sur-le-champ de découvrir sa demeure.

— N'en faites rien, je vous en supplie, répondit Alice; il succombe déjà sous le poids des chagrins; et que penserait-il si j'étais capable de me livrer à une pas-

sion qui ne peut que les augmenter? D'ailleurs, quand je le voudrais, je ne saurais vous dire où vous pourriez le trouver. Mes lettres lui parviennent de temps en temps par le moyen de ma tante Christian, mais j'ignore son adresse.

— Eh bien, de par le ciel! s'écria Julien, j'épierai son arrivée dans cette île, son entrée dans cette maison; et il ne vous serrera dans ses bras qu'après avoir fait une réponse à ma demande.

— Demandez-la moi donc sur-le-champ, dit une voix qui se fit entendre derrière la porte que quelqu'un ouvrait en même temps avec lenteur; demandez-moi cette réponse, car vous voyez Ralph Bridgenorth.

A ces mots le major entra dans l'appartement avec sa démarche mesurée; il ôta le chapeau rabattu et à haute forme qui lui couvrait le front, et s'avançant au milieu de la salle, jeta alternativement un regard pénétrant sur sa fille et sur Julien Peveril.

— Mon père! s'écria Alice étonnée et effrayée de son apparition subite dans un tel moment; mon père, je ne suis point blâmable.

— C'est ce dont nous parlerons plus tard, Alice, répondit Bridgenorth; en attendant, retirez-vous dans votre appartement; mon entretien avec ce jeune homme ne doit pas avoir lieu en votre présence.

— En vérité, mon père, en vérité, dit Alice alarmée par le sens qu'elle attachait à ces paroles, Julien n'est pas plus blâmable que moi. C'est le hasard, le hasard seul qui a voulu que nous nous soyons rencontrés. Se précipitant alors vers son père, elle le serra dans ses bras, en ajoutant: — Ne vous emportez pas contre lui, il n'a voulu me faire aucune injure. O mon père, vous

avez toujours été un homme raisonnable, paisible et religieux.

— Et pourquoi ne le serais-je plus? dit Bridgenorth en relevant sa fille, qui, dans la chaleur de sa prière, s'était presque prosternée à ses pieds. — Connaissez-vous quelque chose qui doive m'enflammer contre ce jeune homme d'une colère que la raison et la religion ne puissent réprimer? Rentrez dans votre chambre, calmez votre agitation, apprenez à maîtriser vos passions, et laissez-moi parler à ce jeune obstiné.

Alice se releva, et sortit de l'appartement à pas lents, et les yeux baissés; Julien la suivit des yeux, jusqu'à ce que le dernier pli de ses vêtemens eût disparu derrière la porte qui se fermait. Il jeta ensuite un regard sur le major Bridgenorth, et baissa les yeux vers la terre; — le major continuait à le regarder en silence. Il avait l'air mélancolique et sévère, mais rien n'annonçait en lui l'agitation ou le ressentiment. Il fit signe à Julien de s'asseoir, et prit lui-même une chaise; après quoi il ouvrit la conversation ainsi qu'il suit:

— Il n'y a qu'un instant, jeune homme, vous paraissiez désirer savoir où me trouver; du moins je l'ai présumé d'après le peu de mots que le hasard m'a fait entendre, car je me suis permis, quoique cela puisse être contraire au code de la politesse moderne, d'écouter quelques instans pour savoir quel pouvait être le sujet de l'entretien, sans témoins, d'un jeune homme comme vous avec une fille aussi jeune qu'Alice.

— Je me flatte, monsieur, dit Julien, rassemblant toutes ses forces pour s'en servir dans ce qu'il regardait comme un cas d'extrémité; je me flatte que vous n'avez entendu sortir de ma bouche aucune expression

capable d'offenser un homme inconnu pour moi jusqu'ici, mais auquel je dois tant de respect.

— Au contraire, répondit Bridgenorth avec le même ton de gravité, je suis charmé de voir que vous paraissez avoir affaire à moi plutôt qu'à ma fille. Je crois seulement que vous auriez mieux fait de m'en parler d'abord, puisque j'y suis seul intéressé.

Quoique Julien l'écoutât avec la plus vive attention, il lui fut impossible de distinguer si Bridgenorth lui parlait ainsi sérieusement ou avec ironie. Mais il avait plus de présence d'esprit que son peu d'expérience du monde n'aurait pu le faire supposer, et il avait intérieurement résolu de chercher à découvrir quelque chose du caractère et de l'humeur de celui qui lui parlait. Dans ce dessein, réglant sa réponse sur l'observation que venait de faire le major, Julien lui dit que, n'ayant pas l'avantage de connaître le lieu de sa résidence, il était venu chercher cette information près de sa fille.

— Que vous ne connaissez que d'aujourd'hui, dit le major; est-ce ainsi que je dois l'entendre?

— Point du tout, répondit Julien en baissant les yeux; je suis connu de votre fille depuis plusieurs années, et ce que je désirais vous dire concerne son bonheur et le mien.

—Je dois donc vous comprendre, comme les hommes charnels s'entendent entre eux dans les affaires de ce monde; vous êtes attaché à ma fille par les nœuds de l'amour, je le sais depuis long-temps.

— Vous, major! s'écria Peveril; vous le savez depuis long-temps?

— Oui, jeune homme. Pensez-vous que le père d'Alice

Bridgenorth eût souffert que sa fille unique, le seul gage de la tendresse de celle qui est maintenant un ange dans le ciel, fût restée dans cette retraite, s'il n'avait pu être instruit de la manière la plus sûre de toutes ses actions? J'ai vu de mes propres yeux plus de choses que vous ne pouvez le supposer, et quand j'étais absent de corps, il me restait d'autres moyens de surveillance. Jeune homme, on dit qu'un amour tel que celui que vous avez pour ma fille donne de la subtilité; mais, croyez-moi, il ne peut lutter contre l'affection qu'un père, un père privé de son épouse, a pour une fille unique.

Le cœur de Julien battait d'émotion et de joie. — Si vous avez connu depuis si long-temps ma liaison avec votre fille, dit-il, puis-je espérer que vous ne l'avez pas désapprouvée?

Le major réfléchit un instant, et répondit ensuite: — A quelques égards, certainement non; si je l'eusse désapprouvée, si j'eusse aperçu dans vos visites quelque chose qui les eût rendues désagréables pour moi, ou dangereuses pour elle, elle n'aurait pas habité long-temps cette solitude ou cette île. Mais n'ayez pas pour cela la présomption d'en conclure à la hâte que tout ce que vous pouvez deviner à ce sujet puisse s'accomplir avec promptitude et facilité.

— Il est vrai que je prévois des difficultés, dit Julien; mais avec votre secours obligeant, je me flatte qu'il est possible de les surmonter. Mon père est généreux, ma mère est franche et bonne; ils vous ont aimé autrefois; j'espère qu'ils vous aimeront encore. Je servirai de médiateur entre vous; la paix et l'harmonie reviendront se fixer dans notre voisinage, et.....

Bridgenorth l'interrompit par un sourire ironique, car le sourire prenait en lui ce caractère toutes les fois qu'il se peignait un instant sur sa physionomie mélancolique. — Ma fille avait raison de dire, il n'y a pas long-temps, que vous êtes un faiseur de songes, un architecte formant des plans dont l'exécution est impraticable; un homme se livrant à des espérances aussi bizarres que les visions de la nuit. Savez-vous bien ce que vous me demandez en aspirant à la main de ma fille unique? — Tout ce que je possède sur la terre, quoique je ne me compte pas pour un grain dans la balance; la clef de la seule source où je puisse espérer de puiser un rafraîchissement agréable; la garde exclusive et absolue de tout mon bonheur en ce monde. Et que m'offrez-vous, qu'avez-vous à m'offrir, en retour de ce que vous exigez de moi?

— Je ne sens que trop, dit Peveril, reconnaissant qu'il s'était trop promptement livré à l'espérance, que ce sacrifice doit être pénible pour vous.

— Fort bien, mais ne m'interrompez pas jusqu'à ce que je vous aie fait connaître la valeur de ce que vous m'offrez en échange d'un don auquel vous attachez un grand prix, quelle que puisse être sa valeur intrinsèque, et qui comprend ce que j'ai de plus précieux à donner sur la terre. Vous pouvez avoir entendu dire que dans ces derniers temps je fus l'antagoniste des principes de votre père et de ceux de sa faction profane, mais non son ennemi personnel.

— Jamais on ne m'a dit que vous l'ayez été, et il n'y a qu'un instant que je vous rappelais que vous aviez été son ami.

— Oui, je fus son ami; et quand il était dans l'afflic-

tion et que j'étais dans la prospérité, je ne manquai ni de volonté, ni même de pouvoir pour lui en donner des preuves. Eh bien ! la roue a tourné ; les temps ont changé. Un homme paisible, et qui ne voulait offenser personne, aurait pu espérer d'un voisin, devenu puissant à son tour, la protection qu'ont droit d'attendre, même de ceux qui leur sont entièrement étrangers, tous les hommes sujets d'un même royaume, quand ils ne s'écartent pas des sentiers tracés par les lois. Qu'arrive-t-il ? Je poursuis, armé de l'autorité du roi et des lois, une meurtrière dont la main était teinte du sang d'un de mes proches. J'avais, en pareil cas, le droit d'appeler tout sujet fidèle à mon aide pour mettre à exécution le mandat décerné contre elle. Mon voisin, mon ancien ami était tenu, comme homme et comme magistrat, à prêter main-forte à la loi; il était tenu, par la reconnaissance et les obligations qu'il m'avait, à respecter les droits et la personne d'un ami; que fait-il? il se jette entre moi, moi le vengeur du sang, et celle que la loi rendait ma captive : il porte la main sur moi, me renverse, met ma vie en danger, ternit mon honneur, du moins aux yeux des hommes, et, sous sa protection, la femme madianite atteint, comme l'aigle de mer, le nid qu'elle s'était construit sur les rochers. Elle y reste jusqu'à ce que l'or adroitement semé à la cour ait effacé la mémoire de son crime, et l'ait soustraite à la vengeance due à la mémoire du plus brave et du meilleur des hommes. Mais, ajouta-t-il en apostrophant le portrait de Christian, tu n'es pas encore oublié, et si la vengeance poursuit ta meurtrière d'un pas lent, ce pas n'en est que plus sûr.

Il y eut ici une pause de quelques instans, et Julien

Peveril, qui brûlait de savoir à quelle conclusion le major Bridgenorth voulait arriver, ne chercha pas à l'interrompre. Le major reprit bientôt la parole.

— Si je parle de ces événemens avec amertume, ce n'est point parce qu'ils me sont personnels. Ce n'est pas un esprit de vengeance qui fait que je les rappelle en ce moment, quoiqu'ils aient été la cause qui m'a banni du domicile de mes pères, du lieu où est enseveli tout ce que j'eus de plus cher en ce monde. Mais un sujet plus important, un sujet qui intéresse tout le public, sema de nouveaux germes d'inimitié entre votre père et moi. Qui déploya autant d'activité que lui à exécuter le fatal édit du jour infame de Saint-Barthélemy, lorsque tant de prédicateurs de l'Évangile furent chassés de leurs maisons, de leurs autels, de leurs paroisses, pour faire place à des larrons, à des hommes dont le ventre est le dieu ? Lorsqu'une poignée d'hommes dévoués au Seigneur se furent réunis pour relever l'étendard renversé et faire triompher la bonne cause, qui fut le plus empressé à faire avorter leur dessein, à les chercher, à les persécuter, à les arrêter ? Quel est celui qui me poursuivait de si près, que je sentis la chaleur de son haleine? Quel est celui dont l'épée nue brilla à un pied de mon corps, lorsque j'étais caché pendant les ténèbres dans la maison de mes pères, comme un voleur qui craint d'être découvert ? C'est Geoffrey Peveril ; c'est votre père. Qu'avez-vous à répondre à tous ces faits, et comment peuvent-ils se concilier avec vos désirs ?

Julien ne put que lui répondre qu'il y avait bien long-temps que ces événemens s'étaient passés; qu'il fallait en accuser la fureur des factions et le malheur des temps, et que la charité chrétienne ne permettait

pas au major Bridgenorth d'en conserver un vif ressentiment, quand une porte pouvait s'ouvrir à la réconciliation.

— Paix, jeune homme, dit Bridgenorth; vous parlez de ce que vous ne connaissez point. Pardonner une injure personnelle, est un acte louable et le devoir du chrétien; mais il ne nous est pas enjoint de pardonner celles qui ont été faites à cause de la religion et de la liberté, et de serrer la main de ceux qui ont versé le sang de nos frères.

Il jeta encore les yeux sur le portrait de Christian, garda le silence quelques minutes, comme s'il eût craint de se laisser trop entraîner par son impétuosité, et reprit la parole d'un ton adouci.

— Je vous ai tracé ce tableau, Julien, pour vous prouver combien serait impossible, aux yeux d'un homme purement mondain, l'union que vous désirez. Mais le ciel a quelquefois ouvert une porte là où l'homme n'aperçoit aucun moyen d'issue. Votre mère, Julien, pour une femme à qui la vérité est inconnue, et pour n'en parler que dans le langage du monde, est une des femmes les meilleures et les plus vertueuses que je connaisse; la Providence, qui lui a donné tant d'attraits, et qui a voulu que ce bel extérieur fût animé par une ame aussi pure que le permet la fragilité de la nature humaine, ne souffrira pas, je l'espère, qu'elle continue à être un vase de colère et de perdition. Je ne dis rien de votre père. Il est ce que l'ont fait les temps, l'exemple des autres et les conseils des prêtres qui le dominent. Encore une fois, je ne dis rien de lui, si ce n'est que j'ai sur lui un ascendant dont il aurait déjà ressenti les effets si son toit n'abritait un être qui aurait souffert de

ses souffrances. Je ne désire pas la ruine de votre ancienne famille. Si je n'attache pas autant de prix qu'elle à ses honneurs et à sa généalogie , je ne voudrais pas en être le destructeur; non, pas plus que je ne voudrais abattre une tour que le temps aurait couverte de mousse, ni déraciner un vieux chêne, à moins que ce ne fût pour redresser la voie publique et pour le bien général. Je n'ai donc aucun ressentiment contre la maison humiliée de Peveril, j'ai même du respect pour elle dans son humiliation.

Il fit une seconde pause, comme s'il eût attendu une réponse de Julien. Mais malgré l'ardeur que le jeune homme mettait à ses sollicitations, il avait été élevé dans l'idée de l'importance de sa famille, et il avait trop contracté l'habitude plus louable du respect filial, pour entendre sans déplaisir une partie du discours du major Bridgenorth.

— La maison de Peveril, répliqua-t-il, n'a jamais été humiliée.

— Si vous aviez dit que les fils de cette maison n'ont jamais été humbles, reprit le major, vous auriez été plus près de la vérité. N'êtes-vous donc pas humilié? N'êtes-vous pas ici le laquais d'une femme hautaine? le compagnon des jeux d'un jeune homme à tête vide? Si vous quittez cette île, et que vous alliez à la cour d'Angleterre, vous verrez quel égard on y aura pour cette généalogie qui vous fait descendre des rois et des conquérans. Une plaisanterie basse ou obscène, un air impudent, un habit brodé, quelques pièces d'or et l'assurance nécessaire pour la hasarder sur une carte ou un dé, vous avanceront plus vite à la cour de Charles, que l'ancien nom de votre père et le dévouement servile

avec lequel il a consacré son sang et sa fortune à la cause du père de notre monarque.

— Il est vrai que cela n'est que trop probable, répondit Julien, mais la cour n'est pas l'élément dans lequel je compte vivre. Je vivrai, comme mon père, au milieu de mes vassaux, pourvoyant à leurs besoins, jugeant leurs différends.....

— Plantant un mai, et dansant autour, ajouta Bridgenorth avec un de ces sourires ironiques dont l'expression donnait à ses traits quelque chose de sinistre. Tel serait l'effet d'une clarté qui luirait un moment dans l'obscurité d'un caveau funéraire. Non, Julien, ce n'est pas dans le temps où nous vivons qu'un homme peut servir son malheureux pays en se chargeant du rôle subalterne de magistrat de canton, ou en remplissant les devoirs si faciles de propriétaire campagnard. De grands projets ont été formés, et il faut qu'on se prononce entre Dieu et Baal. L'ancienne superstition, l'abomination de nos pères, relève sa tête et tend ses filets sous la protection des princes de la terre ; mais elle ne relève pas la tête sans être remarquée, sans être surveillée. Des milliers de véritables cœurs anglais n'attendent qu'un signal pour prouver aux rois de la terre la vanité de leurs combinaisons. Nous nous affranchirons de leurs liens, et nous ne porterons pas à nos lèvres la coupe de leurs abominations.

— Vos discours sont un peu obscurs, major. Mais puisque vous me connaissez si bien, vous pouvez savoir aussi que, moi du moins, j'ai vu de trop près les erreurs de Rome, pour désirer qu'elles se propagent dans mon pays.

— Et sans cela, te parlerais-je si librement, si cor-

dialement ? Ne sais-je pas avec quelle présence d'esprit précoce tu déjouas les tentatives astucieuses du prêtre d'une femme pour te faire renoncer à la foi protestante? Ne sais-je pas comme tu as été assiégé chez l'étranger, comme tu as persisté dans ta foi, et comme tu as soutenu la foi chancelante de ton ami? N'ai-je pas dit alors que je reconnaissais à cette conduite le fils de Marguerite Peveril ? N'ai-je pas dit : — Il ne connaît encore que la lettre morte; mais les bonnes semences germeront et fructifieront quelque jour? En voilà assez sur ce sujet. Pour aujourd'hui, cette maison est la tienne. Je ne verrai en toi, ni le serviteur de cette fille d'Eshbaal, ni le fils de celui qui a attaqué ma vie et souillé mon honneur. Tu seras pour moi aujourd'hui l'enfant de celle sans qui ma race eût été éteinte.

En parlant ainsi, il lui tendit sa main sèche et maigre; mais en faisant à Peveril cet accueil hospitalier, sa physionomie portait une telle empreinte de tristesse, que, quelque plaisir que le jeune homme se promît en restant si long-temps près d'Alice Bridgenorth, et peut-être en sa compagnie, et quoiqu'il sentît que la prudence lui ordonnait de se concilier les bonnes graces de son père, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que son cœur se trouvait comme glacé près de lui.

CHAPITRE XIV.

« Qu'à l'amitié ce jour soit du moins consacré,
» Et demain au combat on sera préparé. »

OTWAY.

DEBORA DEBBITCH, appelée par son maître, parut alors, un mouchoir sur les yeux, et avec un air de trouble et d'embarras.

— Ce n'est pas ma faute, major Bridgenorth, dit-elle; comment aurais-je pu l'empêcher? Qui se ressemble, s'assemble. Le jeune homme voulait venir, la jeune fille n'était pas fâchée de le voir, et...

— Paix, femme insensée! dit Bridgenorth, et écoutez ce que j'ai à vous dire.

— Je sais parfaitement ce que Votre Honneur a à me dire, répondit Debora. Je vois que le service n'est pas

un héritage aujourd'hui ; mais il y a des gens plus avisés les uns que les autres. Si je ne m'étais pas laissé enjôler au point de quitter Martindale, j'aurais une maison à moi au jour qu'il est.

— Paix, idiote! répéta Bridgenorth. Mais Debora était si occupée du soin de se justifier, qu'elle ne lui laissa que le temps de proférer cette interjection, entre les exclamations qu'elle continuait à faire avec la volubilité ordinaire à ceux qui, ayant mérité une réprimande, cherchent à l'éviter par l'éclat de leur justification, avant même qu'on leur ait adressé un reproche.

— Il n'est pas étonnant qu'on ait réussi à me faire perdre de vue mes propres intérêts, ajouta-t-elle, quand il s'agissait d'être placée auprès de la jolie miss Alice. Tout l'or de Votre Honneur n'aurait pu me tenter, si je n'avais su qu'elle se trouverait comme perdue, la pauvre innocente, séparée de milady et de moi. Et ainsi, voilà quelle en est la fin. Couchée tard et levée matin. Voilà comme on me remercie. Mais Votre Honneur fera bien de ne pas agir à la légère. Miss Alice a encore quelquefois une toux sèche : elle devrait prendre une médecine au printemps et à la chute des feuilles.

— Paix donc, bavarde! lui dit son maître aussitôt que le besoin de respirer, coupant la parole à Debora, lui fournit l'occasion de placer un mot à son tour; croyez-vous que je n'étais pas informé des visites de ce jeune homme à Blackfort, et que si elles m'eussent déplu je n'aurais pas su y mettre un terme?

— Ne savais-je pas que Votre Honneur était instruit de ses visites? s'écria Debora d'un ton triomphant; car, de même que la plupart des femmes de sa condition, elle ne songeait jamais à se défendre que par un men-

songe, quelque évident, quelque invraisemblable qu'il pût être. Ne savais-je pas que Votre Honneur en était instruit? sans cela, aurais-je permis ses visites? Je ne sais pour qui Votre Honneur me prend. Si je n'eusse été bien sûre que c'était la chose que Votre Honneur désirait le plus dans le monde, me serais-je avisée de prêter la main pour l'aider? Je crois que je connais trop bien mon devoir. Informez-vous si j'ai jamais laissé entrer un autre jeune homme dans la maison. Je savais que Votre Honneur était un homme sage, et les querelles ne peuvent durer éternellement. L'amour commence où la haine finit, et, à coup sûr, ils semblent être nés l'un pour l'autre; et ensuite les domaines de Moultrassie et de Martindale se conviennent comme le couteau et la gaîne.

— Perroquet femelle! s'écria Bridgenorth, dont la patience était presque entièrement épuisée, retenez votre langue, ou, s'il faut que vous jasiez, que ce soit à la cuisine et avec vos égaux. Faites-nous préparer à dîner sur-le-champ, car M. Peveril est loin de sa demeure.

— Je vais le faire, et de tout mon cœur, répondit Debora, et s'il y a dans l'île de Man une paire de volailles plus grasses que celles qui vont montrer leurs ailes sur votre table dans un instant, je consens que vous m'appeliez oison et perroquet tout à la fois.

A ces mots elle sortit de l'appartement.

— Et c'est à une pareille femme, dit Bridgenorth à Julien, en la suivant des yeux d'un air de mépris, que vous supposiez que j'avais entièrement confié une fille unique! Mais en voilà bien assez sur ce sujet; nous irons faire une promenade, si vous le voulez, tandis

qu'elle va s'occuper de soins plus à la portée de son intelligence.

En parlant ainsi, il quitta la maison, accompagné de Julien Peveril, et ils se promenèrent bientôt en se tenant par le bras, comme s'ils eussent été d'anciennes connaissances.

Il peut être arrivé à quelques-uns de nos lecteurs, et il nous est arrivé à nous-même, de nous trouver par hasard dans la compagnie d'un individu dont les prétentions à ce qu'on appelle *un caractère sérieux* s'élevaient infiniment plus haut que les nôtres, et avec lequel nous avions regardé comme probable que nous passerions le temps avec gêne et contrainte; tandis que de son côté notre compagnon pouvait avoir à craindre d'être fatigué par la légèreté supposée et la gaieté inconsidérée d'un caractère si différent du sien. Nous avons pourtant remarqué plus d'une fois que lorsque, avec cette urbanité et cette bonne humeur qui nous caractérisent, nous nous sommes pliés aux dispositions de notre compagnon, en jetant dans nos manières et nos discours autant de sérieux que nos habitudes nous le permettaient, notre interlocuteur à son tour, ému par cet exemple, se dépouillait d'une partie de son austérité, et il en résultait que notre entretien prenait cette tournure satisfaisante, tenant le milieu entre l'utile et l'agréable, et ressemblant à ce qu'on appelle

De la nuit et du jour la frontière enchantée;

ce qui veut dire, en prose, le crépuscule. Il est probable qu'en pareille occasion chacune des parties peut se féliciter d'avoir rencontré l'autre, quand même cette

rencontre n'aurait servi qu'à établir momentanément un rapport de sentimens entre des hommes qui, différant peut-être par le caractère plutôt que par les principes, ne sont que trop portés à s'accuser réciproquement de fanatisme d'une part, et de l'autre d'une frivolité profane.

Ce fut ce qui arriva dans la promenade de Peveril avec Bridgenorth et dans l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Évitant avec soin le sujet dont il avait déjà été question, le major fit principalement tomber la conversation sur ses voyages en pays étrangers, sur les merveilles qu'il avait vues dans les contrées lointaines, et qu'il paraissait avoir examinées avec un œil curieux et observateur. Ce discours accéléra la marche du temps; car quoique les anecdotes racontées par Bridgenorth, et les réflexions dont il les accompagnait, prissent la teinte de l'esprit sérieux et un peu sombre du narrateur, elles contenaient de ces traits capables d'exciter l'intérêt et l'étonnement, et que la jeunesse aime ordinairement à entendre. Ce fut ce qui arriva à l'égard de Julien, pour qui le merveilleux et le romanesque n'étaient pas sans attraits.

Bridgenorth paraissait connaître parfaitement le midi de la France. Il pouvait raconter bien des histoires des huguenots français, qui commençaient déjà à éprouver ces persécutions dont le résultat fut, quelques années après, la révocation de l'édit de Nantes. Il avait même été en Hongrie, car il en parlait comme le connaissant du caractère de plusieurs chefs de la grande insurrection protestante qui venait d'avoir lieu sous le célèbre Tékéli, et il allégua de solides raisons pour prouver

qu'ils avaient droit de faire cause commune avec le Grand-Turc, plutôt que de se soumettre au pape de Rome. Il parla aussi de la Savoie, où les membres de la religion réformée souffraient encore une cruelle persécution ; enfin, il prit un ton d'enthousiasme quand il en vint à la protection qu'Olivier (1) avait accordée aux églises protestantes opprimées, ajoutant qu'il était plus en état d'exercer le pouvoir suprême, que ceux qui, le réclamant par droit de naissance, ne s'en servaient que pour se livrer à leur goût pour les voluptés et les vanités du monde.

— Je ne m'attendais pas, dit modestement Peveril, à entendre le panégyrique d'Olivier sortir de la bouche du major Bridgenorth.

— Je n'en fais point le panégyrique, répondit le major; je ne dis que la vérité sur cet homme extraordinaire qui n'existe plus, et à qui je ne craignis pas de résister en face pendant sa vie. C'est la faute du malheureux roi qui nous gouverne, si nous sommes forcés de reporter les yeux avec regret sur le temps où la nation était respectée au dehors, et avait contracté à l'intérieur des habitudes de religion et de sobriété. Mais je n'ai pas dessein de faire avec vous une guerre de controverse. Vous avez vécu au milieu de gens qui trouvent plus facile et plus agréable de recevoir des pensions de la France, que de lui donner des lois, de dépenser l'argent qu'elle leur prodigue, que de réprimer la tyrannie avec laquelle elle opprime nos pauvres frères en religion. Vous verrez tout cela quand le voile qui couvre vos yeux sera tombé, et alors peut-être

(1) Olivier Cromwell. — Éd.

vous apprendrez à concevoir le mépris et l'indignation.

Ils avaient alors fini leur promenade, et ils retournèrent à Blackfort par un chemin différent de celui qu'ils avaient pris en en sortant. L'exercice et le ton général de la conversation avaient dissipé jusqu'à un certain point l'embarras et la timidité que la présence de Bridgenorth avait d'abord fait éprouver à Peveril, et que les premières remarques du major avaient contribué à augmenter plutôt qu'à diminuer.

Le banquet promis par Debora fut bientôt sur la table. La simplicité, la propreté et le bon ordre qui régnaient dans ce repas répondaient aux promesses qu'elle avait faites; mais, sous un seul rapport, elle tenait plus qu'elle n'avait promis, et l'on pouvait même soupçonner un peu d'affectation. Au lieu de la vaisselle de bois et d'étain que Peveril avait vu employer à Blackfort dans de semblables occasions, la plupart des plats étaient d'argent, et les assiettes étaient du même métal.

Ce fut avec la sensation d'un homme qui fait un rêve délicieux qu'il tremble de voir se terminer par le réveil, et dont la jouissance est troublée par l'incertitude, la crainte et l'étonnement, que Julien Peveril se trouva assis entre Alice Bridgenorth et le père de cette jeune fille, entre celle qu'il aimait le plus sur la terre, et celui qu'il avait toujours considéré comme le plus grand obstacle à leur union. Son esprit était dans une telle confusion, qu'il était à peine capable de répondre aux civilités importunes de dame Debora, qui, ayant sa place à table en qualité de gouvernante, faisait alors les honneurs des mets préparés sous son inspection.

Quant à Alice, elle semblait avoir formé la résolution

de jouer le rôle d'un personnage muet, car elle n'ouvrait la bouche que pour répondre brièvement aux questions de Debora. Son père ayant même essayé deux ou trois fois de lui faire prendre une part plus active dans la conversation, elle se borna à lui faire les réponses que son respect rendait absolument indispensables.

Ce fut donc sur Bridgenorth lui-même que tomba le soin d'entretenir la compagnie, et, contre sa coutume, il n'en parut nullement embarrassé. Il s'exprimait non-seulement avec aisance, mais presque avec enjouement, quoique son discours fût entrecoupé de temps en temps par des expressions qui annonçaient son état naturel et habituel de mélancolie, ou qui semblaient prophétiser des revers et faire entrevoir des malheurs dans l'avenir. Des éclairs d'enthousiasme brillaient aussi dans sa conversation: tels sont les feux dont on voit l'horizon s'éclairer dans une soirée d'automne, et qui, communiquant au crépuscule un éclat momentané, donnent à tout ce qu'ils découvrent un caractère plus imposant et plus remarquable. En général pourtant, les remarques du major étaient simples et sensées, et comme il ne cherchait point à parer ses discours d'ornemens ambitieux, ils n'étaient relevés que par l'intérêt qu'il y mettait, et qu'il faisait partager à ses auditeurs.

Par exemple, quand Debora, dans l'orgueil d'un cœur sordide, eut appelé l'attention de Julien sur l'argenterie qui brillait sur la table, Bridgenorth crut nécessaire de faire une apologie pour cette dépense superflue.

— C'est un symptôme qui annonce l'approche du danger, dit-il, quand on voit des hommes qui ne se

laissent pas ordinairement séduire par les vanités de la vie, employer des sommes considérables en ornemens formés de métaux précieux. C'est une preuve que le commerçant ne peut placer avec avantage les capitaux auxquels il donne cette forme stérile; c'est un signe que les nobles et les riches craignent la rapacité du pouvoir, quand ils donnent à leurs richesses une forme qui les rend plus portatives et plus faciles à cacher; c'est une démonstration de l'incertitude du crédit, quand un homme de bon sens préfère la possession certaine d'une masse d'argent à la reconnaissance si commode d'un orfèvre ou d'un banquier. Tant qu'il reste une ombre de liberté, les droits domestiques sont ceux qu'on envahit les derniers, et c'est pour cette raison qu'on place sur sa table et sur son buffet les richesses qu'on suppose devoir y être plus long-temps à l'abri de la main rapace d'un gouvernement tyrannique; mais qu'il survienne une demande de capitaux pour soutenir un commerce profitable, la masse brillante tombe dans la fournaise, et ce qui formait le lourd et vain ornement du banquet devient un agent actif et puissant pour augmenter la prospérité du pays.

— Et en temps de guerre, dit Peveril, on a aussi quelquefois trouvé dans l'argenterie une ressource aussi prompte qu'utile.

— Que trop souvent, répondit Bridgenorth. Dans les derniers temps, l'argenterie des nobles, celle des collèges et la vente des joyaux de la couronne, ont mis le roi en état de faire cette malheureuse résistance qui a empêché le retour de la paix et de l'ordre, et qui a donné à l'épée une injuste supériorité sur l'autorité royale et sur celle du parlement.

En parlant ainsi, il regardait Julien, à peu près comme celui qui, voulant éprouver un cheval, lui présente tout à coup quelque objet devant les yeux, et examine ensuite si cette vue l'effraie ou le fait tressaillir. Mais les pensées de Julien étaient trop occupées ailleurs pour qu'il manifestât quelque alarme. Sa réponse eut rapport à une autre partie du discours de Bridgenorth, et il ne la fit qu'après un intervalle de quelques instans.

— La guerre, dit-il alors, la guerre, qui appauvrit les nations, est aussi la créatrice des richesses qu'elle dévore.

— Oui, répondit Bridgenorth, comme l'écluse donne le mouvement aux eaux dormantes du lac qu'elle finit par dessécher. La nécessité invente les arts et découvre les moyens; et quelle nécessité est plus impérieuse que celle d'une guerre civile. La guerre même n'est donc point, par son essence, un mal sans compensation, puisqu'elle crée une impulsion et une énergie qui sans elle n'existeraient pas dans la société.

— Il en résulte donc, dit Peveril, qu'il faut qu'on fasse la guerre, afin qu'on envoie l'argenterie à la fonte, et qu'on se serve de plats d'étain et d'assiettes de bois?

— Ce n'est pas cela, mon fils, répliqua Bridgenorth. Et s'arrêtant en voyant la rougeur dont le front de Julien était couvert, il ajouta : Pardonnez ma familiarité; mais je n'entendais pas limiter ce que je viens de dire à des résultats si frivoles, quoiqu'il puisse être salutaire d'arracher les hommes à leur pompe et à leur luxe, et d'apprendre à ceux qui autrement seraient des Sybarites, à devenir des Romains. Je voulais dire que les

temps de danger public, en rappelant dans la circulation le trésor amassé par l'avare, et l'argenterie accumulée par le riche orgueilleux, et en ajoutant ainsi à la richesse intérieure du pays, mettent aussi en évidence des esprits nobles et braves qui languiraient dans l'inaction, au lieu de donner un bel exemple à leurs contemporains, et de léguer leurs noms aux siècles futurs. La société ne connaît ni ne peut connaître les trésors intellectuels qui sommeillent dans son sein, avant que la nécessité et l'occasion aient fait sortir l'homme d'état et le guerrier de l'ombre d'une vie obscure, pour jouer le rôle auquel la Providence et la nature les ont destinés. Ainsi s'éleva Olivier, ainsi s'éleva Milton, ainsi s'élevèrent tant d'autres dont les noms ne peuvent être oubliés. C'est comme la tempête qui met dans tout son jour le talent du marin.

— Vous parlez, dit Peveril, comme si une calamité nationale pouvait être, en quelque sorte, un avantage.

— C'est ce qui doit arriver dans cette vie d'épreuves, où tout mal temporaire est adouci par quelque chose d'heureux dans ses progrès et ses résultats, et où tout ce qui est bien est intimement lié avec ce qui est mal en soi-même.

— Ce doit être un noble spectacle que de voir l'énergie assoupie d'une grande ame s'éveiller tout à coup, s'armer de toutes ses forces, et prendre sur les esprits d'un ordre inférieur l'autorité à laquelle elle a droit.

— J'en ai joui une fois, dit Bridgenorth; et comme l'histoire est courte, je vous la raconterai, si vous le désirez.

— Dans ma vie errante, je n'ai pas oublié nos établissemens transatlantiques, et encore moins la Nou-

velle-Angleterre, pays que la Grande-Bretagne, semblable à l'homme ivre qui jette ses trésors loin de lui, a enrichi à ses dépens en y envoyant tout ce qu'elle avait de plus précieux aux yeux de Dieu et de ses enfans. Là, des milliers de nos concitoyens les plus pieux, de ces justes qui peuvent se placer entre le Tout-Puissant et sa colère pour empêcher la ruine des cités, consentent à vivre dans le désert, parmi d'ignorans sauvages, plutôt que de s'exposer à voir dans leur patrie l'oppression éteindre la lumière divine qui éclaire leurs ames. J'y restai quelque temps, pendant les guerres que la colonie eut à soutenir contre Philippe, grand chef indien, ou Sachem, comme on l'appelait, qui semblait un messager de persécution envoyé par Satan. Sa cruauté était sans bornes, comme sa dissimulation; et l'adresse ainsi que la vivacité avec lesquelles il conduisait une guerre destructive d'escarmouches firent subir aux colons des calamités désastreuses.

— J'étais par hasard dans un petit village, au milieu des bois, à plus de trente milles de Boston, placé dans une situation très-solitaire, et entouré de taillis fort épais. Cependant on ne croyait avoir alors aucun danger à craindre de la part des Indiens, attendu que l'on comptait sur la protection d'un corps de troupes considérable mis en campagne pour défendre les frontières, et campé, ou du moins supposé l'être, entre le hameau et le pays occupé par l'ennemi. Mais on avait affaire à un homme à qui le démon lui-même avait inspiré son astuce et sa barbarie.

— C'était un dimanche matin, et nous étions assemblés dans la maison du Seigneur pour y prier ensemble. Notre temple était grossièrement construit en troncs

d'arbres; mais jamais les voix de chantres salariés, et l'harmonie sortant de tubes de cuivre et d'étain dans la plus riche cathédrale, ne s'élèveront vers le ciel avec autant de douceur que les psaumes dans lesquels nous unissions nos cœurs et nos voix. Un homme vertueux, long-temps le compagnon de mes pèlerinages, qui dort maintenant dans le sein du Seigneur, Nehemia Solsgrace, venait de commencer la prière, quand une femme, les cheveux épars, les yeux égarés, et les vêtemens en désordre, se précipita dans la chapelle en répétant à grands cris : — Les Indiens! les Indiens!

— Dans ce pays, personne n'ose se séparer de ses instrumens de défense. Qu'on soit à la ville ou à la campagne, sur les terres labourées ou dans la forêt, chacun a ses armes à sa portée, comme les Juifs lorsqu'ils rebâtirent le temple. Nous sortîmes donc de la maison du Seigneur avec nos fusils et nos piques, et nous entendîmes les hurlemens de ces démons incarnés, qui, déjà en possession d'une partie du village, exerçaient leur cruauté sur le petit nombre de ceux que des motifs puissans ou une maladie avaient empêchés de venir prendre part au culte public. On remarqua même, comme un jugement de Dieu, que ce jour du sabbat marqué par le sang, Adrien Hanson, Hollandais, à qui il n'y avait nul reproche à faire aux yeux des hommes, mais dont l'esprit était trop occupé des affaires de ce monde, fut tué et *scalpé* (1) dans sa boutique, tandis qu'il calculait le gain de la semaine.

(1) *Scalped* : to scalp, en anglais, signifie dépouiller le crâne de ses tégumens. Le mot *scalper*, employé fréquemment dans la traduction des romans de Fenimore Cooper, évite une périphrase, et mériterait d'être *francisé*. — Éd.

— Les Indiens avaient déjà fait bien du mal quand nous arrivâmes. Notre attaque les fit d'abord reculer; mais nous avions été surpris, nous étions sans chef, nous combattions sans ordre et en confusion, et ces enfans du démon, qui ne cessaient de tirer sur nous, eurent quelque avantage. On ne pouvait entendre sans frémir les cris des femmes et des enfans au milieu des coups de fusil, du sifflement des balles et des rugissemens féroces que ces sauvages appellent leur cri de guerre. Ils mirent le feu à plusieurs maisons de l'extrémité du village, et le bruit des flammes, et le craquement des poutres embrasées, ajoutèrent à l'horreur, tandis que la fumée, que le vent poussait contre nous, donnait un autre avantage à nos ennemis, qui combattaient pour ainsi dire invisibles et à couvert, tandis que leurs coups bien dirigés éclaircissaient nos rangs.

— En ce moment affreux, et lorsque nous allions adopter le projet désespéré d'évacuer le village, de placer au centre les femmes et les enfans, et de tâcher de faire retraite vers les habitations les plus voisines, il plut au ciel de nous envoyer un secours inespéré. Un homme de grande taille, d'un air respectable, que personne de nous n'avait vu auparavant, parut tout à coup au milieu de nous pendant que nous discutions à la hâte la proposition de battre en retraite. Ses vêtemens étaient de peau d'élan (1), et il portait un sabre et un fusil. Jamais je ne vis rien de plus auguste que ses

(1) L'élan est le *cervus alces* de Linnée. C'est le plus grand des cerfs. Son bois s'écarte horizontalement de la tête et forme deux grandes lames aplaties et dentelées. Sa peau st excellente pour la buffleterie. — Éd.

traits ombragés par une chevelure blanche, qui allait rejoindre une longue barbe de même couleur.

— Amis, frères, s'écria-t-il avec cette voix qui rend la confiance aux fuyards, pourquoi livrez-vous vos cœurs à l'abattement et au désespoir? Craignez-vous que le Dieu que nous servons vous abandonne à la fureur de ces païens? Suivez-moi, et vous verrez aujourd'hui qu'il existe un capitaine dans Israël!

— Il donna en peu de mots quelques ordres précis et distincts, du ton d'un homme habitué à commander; et telle fut l'influence de ses discours, de son air imposant, et de sa présence d'esprit, qu'il fut implicitement obéi par des gens qui ne l'avaient jamais vu jusqu'à ce moment. D'après son ordre, nous nous divisâmes à la hâte en deux corps; l'un continua à défendre le village, avec plus de courage que jamais, dans la conviction que Dieu avait envoyé cet inconnu à notre secours; d'après ses instructions, il prit la position la meilleure et la plus abritée pour rendre aux Indiens leur feu meurtrier; tandis que, couvert par la fumée, l'étranger sortit du village à la tête de la seconde division, et, après avoir fait un circuit, attaqua les guerriers rouges par derrière.

— Cette attaque imprévue produisit sur les sauvages son effet accoutumé. Ils ne doutèrent pas qu'ils ne se trouvassent placés entre les habitans du village et un détachement arrivé de l'armée de la Nouvelle-Angleterre. Ces païens prirent la fuite en désordre, abandonnèrent la partie du village dont ils étaient déjà presque maîtres, et laissèrent un si grand nombre de leurs guerriers étendus morts sur le champ de bataille, que cette peuplade ne s'est jamais relevée de cette perte.

— Jamais je n'oublierai l'air, les traits et le maintien de notre vénérable chef, au moment où nos hommes, et non-seulement les hommes, mais leurs femmes et leurs enfans qu'il avait sauvés du tomahawk (1) et du couteau à scalper, s'attroupèrent debout autour de lui, osant à peine s'en approcher, et plus portés peut-être à l'honorer comme un ange descendu du ciel, qu'à lui adresser des remerciemens comme à un mortel semblable à eux.

— Que ce ne soit pas à moi qu'appartienne la gloire, dit-il; je ne suis qu'un instrument aussi fragile que vous-mêmes dans la main de celui qui est le fort et le libérateur. Apportez-moi un verre d'eau pour rafraîchir mon gosier desséché, avant que j'adresse l'offrande de nos remerciemens à qui ils sont dus.

— J'étais le plus près de lui tandis qu'il parlait, et ce fut moi qui lui présentai l'eau qu'il demandait. En ce moment nous échangeâmes un regard, et il me sembla que je reconnaissais en lui un noble ami que je croyais depuis long-temps dans le sein de la gloire; mais il ne me donna pas le temps de parler, s'il eût été prudent de le faire. Se prosternant à genoux, et nous faisant signe de l'imiter, il prononça d'énergiques actions de grace pour le succès du combat, d'une voix claire et retentissante, comme le son d'une trompette de guerre, et qui fit tressaillir, jusque dans la moelle de leurs os, ceux qui l'écoutaient. J'ai entendu dans ma vie bien des actes de dévotion, et plût au ciel que j'eusse reçu la grace d'en profiter! mais une prière comme la sienne,

(1) Hache des sauvages : il en est de deux sortes, le tomahawk à pipe, et le tomahawk sans pipe. Voyez sur ce mot une note des *Mohicans*, édition in-18, tome Ier — Éd.

prononcée au milieu des morts et des mourans, avec l'accent animé du triomphe et de l'adoration, était au-dessus de tout. C'était comme le chant de la prophétesse inspirée, sous le palmier entre Ramah et Bethel. Il cessa enfin de parler, et pendant quelques minutes nous restâmes le visage courbé vers la terre, n'osant tourner les yeux sur lui. Nous levâmes enfin la tête pour regarder notre libérateur; il n'était plus parmi nous, et jamais on ne le revit dans le village qu'il avait sauvé.

Bridgenorth avait mis dans le détail de cette histoire singulière une éloquence et une vivacité qui contrastaient avec la sécheresse habituelle de sa conversation; il garda un instant le silence avant de reprendre la parole.

— Tu vois, jeune homme, dit-il alors, que les hommes que le ciel a doués de valeur et de talent sont appelés au commandement lorsque le bien d'un pays l'exige, quoique leur existence même soit inconnue au peuple qu'ils sont prédestinés à délivrer.

— Mais que pensa-t-on de cet étranger mystérieux? demanda Julien, qui avait écouté avec la plus vive attention une histoire si propre à intéresser un jeune homme ardent et courageux.

— Bien des choses, répondit Bridgenorth, et qui, suivant l'usage, n'étaient guère importantes. L'opinion la plus générale fut que cet étranger était réellement un être surnaturel, quoiqu'il eût dit le contraire. D'autres le regardèrent comme un champion inspiré, transporté en corps de quelque climat éloigné, pour nous montrer le chemin du salut; d'autres enfin virent en lui un solitaire que des motifs de piété ou d'autres puissantes raisons avaient porté à s'ensevelir dans le désert, et à fuir la face de l'homme.

— Et, s'il m'est permis de vous le demander, laquelle de ces opinions étiez-vous disposé à adopter?

— La dernière était celle qui s'accordait le mieux avec le coup d'œil que j'avais jeté sur les traits de cet étranger; car, quoique je ne doute pas qu'il puisse plaire au ciel, dans de grandes occasions, de susciter, même du sein du tombeau, un défenseur de la patrie, je fus convaincu, comme je le suis encore, que je voyais alors un être vivant, un être qui avait de puissans motifs pour se cacher dans les entrailles d'un rocher.

— Ces motifs sont-ils un secret?

— Pas absolument, car je ne crains pas que tu trahisses la confiance que je te témoigne en cet entretien; et d'ailleurs, quand tu serais capable de cette bassesse, la proie est trop loin pour que les chasseurs puissent en suivre la piste. Mais le nom de ce digne homme sonnera mal à ton oreille, à cause d'une action de sa vie, à cause de la part qu'il prit à une grande mesure qui fit trembler les îles les plus éloignées de la terre. N'avez-vous jamais entendu parler de Richard Whalley?

— De Richard Whalley le régicide? s'écria Peveril en faisant un mouvement d'horreur.

— Donnez-lui le nom qu'il vous plaira, répondit Bridgenorth; il ne fut pas moins le sauveur de ce malheureux village, quoique, avec les autres esprits entreprenans du siècle, il ait siégé sur le banc des juges quand Charles Stuart fut accusé à la barre, et quoiqu'il ait souscrit la sentence de condamnation rendue contre lui.

— J'ai toujours entendu dire, reprit Julien d'une voix altérée et les joues couvertes d'une vive rougeur, que vous, major Bridgenorth, et les autres presbytériens, vous étiez entièrement contraires à ce crime dé-

testable, et que vous étiez prêts à faire cause commune avec les Cavaliers, pour prévenir un si horrible parricide.

— Si cela était alors, nous en aurions été richement récompensés par son successeur.

— Récompensés! La distinction entre le bien et le mal, et l'obligation qui nous est imposée de faire l'un et de nous abstenir de l'autre, dépendent-elles donc de la récompense qui peut être accordée à nos actions?

— A Dieu ne plaise! et cependant quand on voit tous les maux que cette maison de Stuart a faits à l'Église et à l'État, et la tyrannie qu'elle exerce sur les personnes et les consciences, il est bien permis de douter que ce soit un crime de prendre les armes pour leur défense. Vous ne m'entendez pourtant faire ni l'éloge ni la justification de la mort du roi, quoiqu'il l'eût sans doute méritée en faussant le serment qu'il avait prêté comme prince et comme magistrat. Je vous dis seulement ce que vous désiriez savoir, que Richard Whalley, un des juges du feu roi, était l'homme dont je viens de vous parler. Je reconnus son front élevé, quoique la main du temps l'eût encore découvert en le privant de son ornement; son œil conservait tout le feu de ses regards; et sa grande barbe blanche ne m'empêcha pas de le reconnaître. Les limiers altérés de son sang étaient a sa piste; mais grace à l'aide des amis que le ciel avait chargés de veiller à sa conservation, il resta soigneusement caché, et ne se montra que pour obéir aux ordres de la Providence, le jour de ce combat. Peut-être sa voix se ferait-elle encore entendre sur le champ de bataille, si l'Angleterre avait besoin d'un de ses plus nobles cœurs.

— C'est à moi maintenant à dire : à Dieu ne plaise ! s'écria Julien.

— Amen ! répliqua Bridgenorth ; puisse la bonté de Dieu détourner de nous la guerre civile, et pardonner à ceux dont le délire pourrait l'exciter !

Il se fit alors une longue pause pendant laquelle Peveril, qui avait à peine porté les yeux vers Alice pendant cette conversation, jeta un regard sur elle, et fut frappé de l'air de mélancolie profonde qui obscurcissait des traits dont l'expression naturelle était l'enjouement, sinon la gaieté. Dès qu'elle eut rencontré ses regards, elle fit remarquer d'un air expressif, à ce qu'il parut à Julien, que les ombres allaient s'agrandissant, et que la nuit approchait.

Il comprit sa pensée, et, quoique convaincu qu'elle avait pour but de lui faire sentir qu'il était temps qu'il songeât à son départ, il ne put recueillir à l'instant même assez de résolution pour rompre le charme qui le retenait. Le langage de Bridgenorth était non-seulement nouveau pour lui, mais il lui semblait même alarmant, tant il était contraire aux principes dans lesquels il avait été élevé. En toute autre occasion, comme fils de sir Geoffrey Peveril du Pic, il se serait cru obligé d'en combattre les conclusions, même à la pointe de l'épée. Mais Bridgenorth énonçait ses opinions avec tant de calme, et elles semblaient tellement le résultat de sa conviction, qu'elles excitaient en Julien l'étonnement plutôt que l'esprit de controverse. Dans tout ce qu'il disait, il régnait un air de décision tranquille et de mélancolie paisible qui aurait rendu difficile à Julien de s'en offenser, quand même il n'aurait pas vu en lui le

père d'Alice ; et peut-être ignorait-il lui-même combien cette circonstance avait d'influence sur lui. Ses discours et ses sentimens annonçaient cette résolution calme qui rend presque impossible d'en faire le sujet d'une discussion ou d'une querelle, quoiqu'il soit aussi difficile d'en adopter les conclusions.

Tandis que Peveril restait assis sur la chaise où il semblait que l'effet d'un talisman le fixait, presque aussi surpris de la compagnie dans laquelle il se trouvait, que des opinions qu'il venait d'entendre énoncer, une autre circonstance lui rappela que le temps qu'il pouvait convenablement passer à Blackfort était déjà écoulé. Fairy, petite jument de l'île qui, accoutumée aux environs de cette maison, était habituée à paître dans une prairie voisine, quand son maître y était en visite, commençait à trouver qu'il y faisait un trop long séjour. C'était un présent que la comtesse avait fait à Julien quand il était encore bien jeune, et elle était issue d'une race de chevaux des montagnes, pleine de feu, infatigable, remarquable par sa longévité, et douée d'une sagacité comparable à celle du chien. Fairy donna une preuve de cette dernière qualité par le moyen qu'elle prit pour exprimer son impatience de partir ; du moins tel semblait être le sens du hennissement prolongé qu'elle fit entendre, et qui fit tressaillir les deux femmes qui se trouvaient dans l'appartement ; mais le moment d'après, elles ne purent s'empêcher de sourire en voyant la tête de la petite Fairy paraître à la porte.

— Fairy me rappelle, dit Julien en regardant Alice et en se levant, que le terme de mon séjour ici est arrivé.

— J'ai encore un mot à vous dire, reprit Bridgenorth en l'entraînant vers l'embrasure d'une fenêtre gothique de l'appartement, et baissant la voix de manière à ne pouvoir être entendu d'Alice et de sa gouvernante, qui, pendant ce temps, s'amusaient à présenter des morceaux de pain à Fairy, en la caressant. — Vous ne m'avez pas encore appris, ajouta-t-il, pour quelle raison vous êtes venu ici. Il se tut comme pour jouir un instant de son embarras. — Il est vrai, continua-t-il ensuite, que vous n'aviez pas besoin de m'en instruire. Je n'ai pas encore assez oublié les jours de ma jeunesse, et ces liens d'affection qui n'attachent que trop la pauvre et faible humanité aux choses de ce monde. Ne trouverez-vous pas d'expression pour me prier de vous octroyer le don que vous désirez de moi, et dont peut-être vous n'auriez pas hésité à vous assurer la possession à mon insu et contre mon gré? Ne cherchez pas à vous justifier, mais écoutez-moi. Le patriarche acheta celle qu'il aimait par quatorze ans de services rendus à Laban, au père de Rachel, et ce temps ne lui parut que quelques jours. Celui qui veut obtenir ma fille n'a, par comparaison, que quelques jours à me servir, mais dans des affaires de telle importance, que ces jours lui paraîtront de longues années. Ne me répondez pas à présent; partez, et que la paix vous accompagne!

Il se retira si promptement après avoir parlé ainsi, que Peveril n'eut pas un instant pour lui répondre; il jeta les yeux autour de l'appartement, mais Alice et Debora avaient aussi disparu. Ses regards se fixèrent un instant sur le portrait de Christian, et son imagination lui fit croire qu'il voyait ses traits sombres éclaircis par

un sourire de triomphe et d'orgueil. Il tressaillit, et le regarda plus attentivement. Ce n'était que l'effet d'un rayon du soleil couchant qui tombait sur le tableau. Cet effet cessa, et il ne resta plus que les traits fixes, graves et inflexibles du guerrier républicain.

Julien sortit de l'appartement, comme un homme qui marche en dormant. Il monta sur Fairy, et, agité de mille pensées contraires, il retourna au château de Rushin, et y arriva avant la nuit. Il y trouva tout en mouvement. D'après quelques nouvelles qu'on avait reçues, ou quelque résolution qu'on avait prise en son absence, la comtesse et son fils s'étaient retirés avec la plus grande partie de leur maison dans le château encore mieux fortifié d'Holm-Peel. Ce château, situé à environ huit milles de distance dans la même île, était dans un état de dégradation bien pire que Castletown, résidence moins agréable. Mais Holm-Peel était plus fort que Castletown, et à moins d'un siège régulier il était presque imprenable. Ce château était toujours occupé par une garnison à la solde des souverains de Man. Peveril y arriva à la chute du jour, et on lui dit dans le village, habité par des pêcheurs, que la cloche de nuit du château (1) avait été sonnée de meilleure heure que de coutume, et qu'on y montait la garde avec des précautions inusitées, qui annonçaient des inquiétudes.

Ne voulant pas troubler la garnison en rentrant si tard, il prit dans le village le premier logement qu'il trouva, pour y passer la nuit, et résolut d'entrer dans

(1) Cloche qui annonçait la retraite et la fermeture des portes. Éd.

le château le lendemain de bonne heure. Il n'était pas fâché de gagner ainsi quelques heures de solitude pour réfléchir aux événemens qui l'avaient agité la journée précédente.

CHAPITRE XV.

— « Ce qui semblait sa tête
« Semblait porter l'ombre d'une couronne (1). »

MILTON, *le Paradis perdu.*

SODOR ou Holm-Peel, car tels sont les noms du château vers lequel Julien Peveril dirigea sa course le lendemain à la pointe du jour, est un de ces singuliers

(1) C'est l'image sublime de Milton :

What *seem'd* its head
The *likeness* of a kingly crown had on.

Delille a dit :

Un ombre de couronne orne son front hautain.

Ce vers de Delille, avons-nous remarqué ailleurs, au sujet de cette même citation, reproduite plusieurs fois par l'auteur, ne rend qu'une moitié de l'idée : tout est fantastique dans l'image

monumens d'antiquité qu'offre en si grand nombre cette île intéressante. Il occupe la totalité d'un rocher élevé formant une péninsule, ou, pour mieux dire, une île, car il est entièrement environné par la mer pendant la marée haute, et à peine est-il même accessible quand elle s'est retirée, quoiqu'on ait fait construire une chaussée en pierres d'une grande solidité pour communiquer avec l'île. Tout cet espace est entouré par de doubles murs d'une épaisseur considérable; au temps dont nous parlons, on ne pouvait avoir accès dans l'intérieur que par deux escaliers étroits et escarpés, séparés l'un de l'autre par une forte tour contenant un corps-de-garde, et sous laquelle était une porte cintrée. L'étendue du terrain entre les deux murs comprend environ deux acres, et renferme divers objets dignes de la curiosité d'un antiquaire. Indépendamment du château, il s'y trouvait deux cathédrales dédiées l'une à saint Patrice, l'autre à saint Germain, avec deux autres églises de moindre grandeur. Même à cette époque, elles étaient déjà toutes quatre plus ou moins en ruines. Leurs murs, à demi écroulés, offraient aux yeux l'architecture grossière et massive des temps les plus reculés, et étaient construits d'une pierre grise usée par le temps, et formant un contraste singulier avec les pierres de taille de couleur rouge dont étaient composés

de Milton, la tête comme la couronne. On ne pourrait peut-être en trouver l'équivalent que dans le burlesque enfer de Scaron, où

L'ombre d'un cocher
Frotte *l'ombre* d'un carrosse
Avec *l'ombre* d'une brosse.

Éd

les appuis de croisées, les entablemens, les encognures et les autres détails de l'édifice.

Outre ces quatre églises en ruines, l'espace renfermé par les massives murailles extérieures d'Holm-Peel présentait beaucoup d'autres vestiges des anciens temps. On y voyait un amoncellement de terre de forme carrée dont les angles faisaient face aux quatre points cardinaux; c'était un de ces *môles* comme on les appelait, c'est-à-dire une de ces élévations sur lesquelles les tribus du nord faisaient autrefois l'élection ou la reconnaissance de leurs chefs, et où ils tenaient leurs assemblées générales et solennelles, appelées aussi Comices. Nous devons mentionner encore une de ces tours singulières, assez communes en Irlande pour être devenues le sujet favori sur lequel s'exercent les antiquaires de cette île, mais dont l'usage et la destination véritables semblent avoir disparu dans la nuit des siècles. On avait fait de celle d'Holm-Peel une tour d'observation. On y voyait aussi des monumens runiques dont il était impossible de déchiffrer les inscriptions, excepté celles d'une date plus récente, en l'honneur de guerriers dont elles n'avaient préservé de l'oubli que les noms. Mais la tradition et l'antiquité superstitieuse, qui parlent toujours lorsque l'histoire se tait, avaient rempli les lacunes de la vérité par des contes de rois de la mer, de pirates, de chefs des Hébrides, et de conquérans norwégiens qui avaient jadis attaqué ou défendu ce fameux château. La superstition avait aussi ses fables de fées, d'esprits, de spectres; ses légendes de saints et de démons, de génies et d'esprits familiers, fables qui ne sont ni racontées ni accueillies nulle part avec autant de crédulité que dans l'île de Man.

Au milieu de toutes ces ruines des siècles passés s'élevait le château, dont les appartemens tombaient eux-mêmes en ruines, mais qui, sous le règne de Charles II, était encore occupé par une forte garnison, et qui, sous le point de vue militaire, avait été maintenu en très-bon état. C'était un édifice vénérable et très-ancien, contenant divers appartemens de grandeur et de hauteur suffisante pour lui donner un air de pompe. Mais lors de la reddition de l'île par Christian, l'ameublement en avait été en grande partie pillé ou détruit par les soldats républicains, de sorte que, comme nous l'avons déjà dit, son état actuel ne le rendait plus digne de former la résidence de son noble propriétaire. Il avait pourtant été souvent le séjour, non-seulement des souverains de Man, mais aussi des prisonniers d'état que les rois de la Grande-Bretagne confiaient quelquefois à leur garde.

Ce fut dans le château d'Holm-Peel que ce grand faiseur de rois, Richard, comte de Warwick, fut enfermé, à une certaine époque de sa vie, si fertile en événemens, pour réfléchir à loisir sur les projets de son ambition. Ce fut encore là qu'Éléonore, l'épouse hautaine du bon duc de Glocester, languit dans la retraite, pendant les derniers jours de son bannissement. Les sentinelles prétendaient que souvent son esprit irrité traversait pendant la nuit les créneaux des murs extérieurs, ou qu'il restait immobile sur une tourelle solitaire, s'évanouissant dans les airs au premier chant du coq, ou au son de la cloche d'une tour seul reste de l'église de Saint-Germain.

Tel était Holm-Peel, comme les mémoires historiques nous l'apprennent, vers la fin du dix-septième siècle.

Ce fut dans un des grands appartemens presque démeublés de cet antique château que Julien Peveril trouva son ami le comte de Derby, à qui l'on venait de servir un déjeuner composé de différentes sortes de poissons.

— Vous êtes le bienvenu, impérial Julien, lui dit-il, le très-bienvenu dans notre forteresse royale, dans laquelle il paraît que nous n'avons pas à craindre de mourir de faim, quoique nous y soyons presque morts de froid.

Julien lui répondit en lui demandant la cause d'un changement de domicile si subit.

— Sur ma parole, vous en savez presque autant que moi, lui répondit le comte. Ma mère ne m'en a rien dit, présumant sans doute que je serai à la fin tenté de lui faire des questions; mais elle sera trompée dans ses calculs. J'aime mieux croire à la sagesse de toutes ses démarches que de lui donner la peine d'en rendre raison, quoique aucune femme ne soit plus en état de le faire.

— Allons, allons, c'est de l'affectation, mon cher ami; vous devriez, en pareille occasion, avoir plus de curiosité.

— Et à quoi bon? pour entendre de vieilles histoires sur les lois de Tynwald, sur les droits opposés des lords et du clergé, et tout le reste de cette barbarie celtique qui, comme la doctrine parfaite de Burgesse, entre par une oreille et sort par l'autre!

— Allons, milord, vous n'êtes pas aussi indifférent que vous voudriez le faire croire: convenez que vous mourez de curiosité de savoir pourquoi ce mouvement

a eu lieu, mais que vous pensez qu'il est du bon ton de paraître insouciant sur vos propres affaires.

— Et que voulez-vous qui en soit la cause, si ce n'est quelque querelle entre le ministre de NOTRE MAJESTÉ, le gouverneur Nowel, et nos vassaux, ou peut-être quelque dispute entre la juridiction ecclésiastique et celle de NOTRE MAJESTÉ (1)? objets importans dont NOTRE MAJESTÉ se soucie aussi peu qu'aucun roi de la chrétienté.

— Je crois plutôt qu'on a reçu des nouvelles d'Angleterre. J'ai entendu dire hier soir à Peel-Town que Greenhalgh est arrivé, et qu'il en a apporté de mauvaises.

— Il est très-certain qu'il ne m'a rien apporté d'agréable. J'attendais quelques écrits de Saint-Evremont ou d'Hamilton, quelque nouvelle comédie de Lee ou de Dryden, quelques satires du café de la Rose, et le drôle ne m'a apporté que de misérables traités relatifs aux protestans et aux papistes, et un volume de pièces in-folio, une des *conceptions*, comme elle le dit, de cette vieille folle, la duchesse de Newcastle.

— Paix, milord, s'écria Peveril; paix, pour l'amour du ciel! voici la comtesse, et vous savez comme elle prend feu au moindre sarcasme contre son ancienne amie.

— Qu'elle se charge donc de lire elle-même les œuvres de cette ancienne amie, répondit le comte, et qu'elle la dise aussi savante qu'elle le pourra. Quant à moi, je ne donnerais ni une chanson de Waller, ni une satire de Denman, pour une charrette pleine de fariboles de Sa

(1) La manière ironique dont le jeune roi de Man parle de sa dignité royale indique que c'est dans un sens de parodie que l'auteur a choisi l'épigraphe du chapitre. — ÉD.

Grace. Mais voici notre mère, le front chargé de soucis.

La comtesse de Derby entra en ce moment tenant en mains divers papiers. Elle était vêtue d'habits de deuil, et sa robe avait une longue queue de velours noir, portée par une petite suivante favorite, jeune sourde et muette qu'elle avait prise à son service par compassion pour son infortune. Romanesque dans la plupart de ses actions, lady Derby avait donné à cette infortunée le nom de Fenella, d'après celui de quelque ancienne princesse de l'île. La comtesse elle-même n'était pas trop changée depuis le moment où nous l'avons présentée à nos lecteurs. L'âge avait rendu sa démarche plus lente, mais non moins majestueuse; et le temps, en traçant quelques rides sur son front, n'avait pu éteindre tout l'éclat de ses yeux. Les jeunes gens se levèrent pour la recevoir avec ces marques formelles de respect qu'ils savaient qu'elle aimait, et elle les accueillit avec une égale bonté.

— Cousin Peveril, dit-elle, car c'était ainsi qu'elle nommait toujours Julien, attendu que la mère de ce jeune homme était parente du feu comte de Derby, — vous avez eu tort d'être absent hier soir, car nous avions besoin de vos conseils.

Julien ne put s'empêcher de rougir en répondant que la chasse l'avait entraîné trop loin sur les montagnes; qu'il était retourné un peu tard à Castletown, et que, voyant que la comtesse en était partie, il l'avait suivie sur-le-champ à Holm-Peel; mais que la cloche de la nuit ayant déjà été sonnée, et la garde étant placée, il avait jugé plus respectueux de passer la nuit dans le village.

— C'est très-bien, répondit la comtesse; et pour vous rendre justice, Julien, je dois dire que vous oubliez

rarement les heures fixées pour la retraite, quoique, de même que les autres jeunes gens de ce siècle, vous vous permettiez trop souvent de consacrer à vos amusemens un temps qui pourrait être mieux employé. Mais quant à votre ami Philippe, il méprise ouvertement le bon ordre, et semble prendre plaisir à perdre son temps, sans même en retirer aucune jouissance.

— Je viens du moins d'en goûter une véritable, dit le comte en se levant de table, et en se servant d'un cure-dent avec un air d'insouciance. Ces mulets sont frais et délicieux, et j'en dis autant du Lacryma-Christi. Croyez-moi, Julien, mettez-vous à table et profitez des bonnes choses dont ma prudence royale s'est pourvue. Jamais roi de Man n'a été plus près d'être laissé à la merci de l'exécrable eau-de-vie de ses domaines. Le vieux Griffiths, hier au soir, au milieu de notre retraite précipitée, n'aurait jamais eu assez de bon sens pour se munir de quelques flacons, si je ne l'avais fait songer à cet objet important. Mais j'ai toujours conservé la présence d'esprit dans le tumulte et le danger.

— Je voudrais donc, Philippe, que vous en donnassiez des preuves plus utiles, dit la comtesse, qui ne put s'empêcher de sourire malgré son mécontentement, car elle aimait son fils avec toute la tendresse d'une mère, en lui reprochant même avec aigreur d'être dépourvu du caractère chevaleresque qui avait distingué son père, et qui avait tant d'analogie avec celui de cette femme romanesque et hautaine. Prêtez-moi votre sceau, ajouta-t-elle en soupirant, car je crois qu'il serait inutile de vous engager à lire ces dépêches arrivées d'Angleterre, et de rendre exécutoires les mandats que j'ai cru devoir faire préparer en conséquence.

— De tout mon cœur, madame, répondit le comte Philippe; vous pouvez disposer de mon sceau; mais épargnez-moi la révision des ordres que vous êtes beaucoup plus capable que moi de donner. Vous savez que je suis un véritable *roi fainéant*, et que jamais je ne contrarie mon *maire du palais* dans ses opérations.

La comtesse fit quelques signes à la petite fille qui portait la queue de sa robe, et qui, étant sortie un instant, revint aussitôt avec de la cire et une lumière.

Pendant ce temps la comtesse adressa la parole à Peveril. — Philippe ne se rend pas justice, lui dit-elle. Pendant que vous étiez absent, car, si vous aviez été ici, je vous aurais fait l'honneur de croire que vous aviez inspiré votre ami, il soutint une contestation très-animée contre l'évêque, qui voulait prononcer les censures spirituelles contre une pauvre malheureuse, et la faire enfermer dans le cachot sous la chapelle.

— Ne pensez pas de moi plus favorablement que je ne le mérite, dit le comte à son ami. Ma mère a oublié de vous dire que la coupable était la gentille Peggy de Ramsay, et que son crime était ce qu'on aurait appelé une peccadille dans la cour de Cupidon.

— Ne vous faites pas pire que vous ne l'êtes, répliqua Peveril, qui vit la rougeur monter aux joues de la comtesse; vous savez que vous en auriez fait autant pour la plus pauvre, la plus vieille et la plus laide des femmes de l'île. Ce cachot est situé sous le cimetière de la chapelle, et s'avance même, à ce que je pense, jusque sous l'Océan, tant le bruit du mugissement des vagues y est épouvantable; je crois que personne ne pourrait y rester long-temps sans perdre la raison (1).

(1) Voyez le chant second de Marmion. — Éd.

— C'est un trou infernal, s'écria le comte, et je le ferai combler quelque jour, rien n'est plus certain. Eh bien! eh bien! madame, qu'allez-vous donc faire? examinez le sceau, avant de l'apposer aux mandats. Vous verrez que c'est un superbe camée antique; Cupidon à cheval sur un poisson volant. Je l'ai acheté vingt sequins du signor Furabosco à Rome; c'est un morceau très-curieux pour un antiquaire, mais qui donnerait peu d'autorité à un mandat dans l'île de Man.

— Comment pouvez-vous vous amuser de semblables plaisanteries, jeune étourdi? répondit la comtesse avec l'air et le ton d'une femme contrariée. Donnez-moi votre sceau, ou, pour mieux dire, prenez ces mandats et scellez-les vous-même.

— Mon sceau, mon sceau; ah! vous voulez dire ce cachet monté sur trois pieds monstrueux, et qu'on a imaginé, je crois, comme tout ce qu'on pouvait trouver de plus ridicule pour représenter Notre très-absurde Majesté de Man. Mon sceau! je ne l'ai pas vu depuis que je l'ai donné pour jouer à mon singe Gibbon; il criait pour l'avoir, à faire pitié. Fasse le ciel qu'il n'ait pas fait présent aux poissons de l'Océan du symbole de ma souveraineté?

— J'implore le ciel! s'écria la comtesse en tremblant et en rougissant de colère; c'était le sceau de votre père, le dernier gage qu'il m'envoya avec un nouveau serment de tendresse pour moi et sa bénédiction pour vous, la nuit qui précéda son assassinat à Bolton.

— Ma mère, ma chère mère, s'écria le comte sortant de son apathie, et lui prenant la main, qu'il baisa tendrement, je ne faisais que plaisanter; le sceau est en sûreté, Peveril vous l'attestera. Pour l'amour du ciel,

Julien, courez le chercher; voici mes clefs, il est dans le second tiroir de mon nécessaire de voyage. Pardon, ma mère, pardon; c'était une mauvaise plaisanterie, mal imaginée, de mauvais goût, j'en conviens; ce n'est autre chose qu'une des folies de Philippe. Regardez-moi, ma chère mère, et dites-moi que vous me pardonnez.

La comtesse leva les yeux sur lui, et ses larmes s'échappèrent en abondance.

— Philippe, répondit-elle, vous me soumettez à des épreuves trop dures et trop sévères. Si les temps sont changés, comme je vous ai entendu le prétendre; si la dignité du rang et les sentimens élevés d'honneur et de devoir font place à des plaisanteries triviales et à des amusemens puérils, souffrez du moins que moi, qui vis dans une retraite absolue, je meure sans m'apercevoir du changement qui s'est opéré, et surtout sans avoir à le remarquer dans mon propre fils. Que je n'apprenne point ce débordement général d'une légèreté qui ne respecte rien, et qui, dans les idées les plus sérieuses de devoir et de dignité, ne trouve que matière à rire; ne me faites pas penser qu'après ma mort...

— De grace, n'en dites pas davantage, ma mère, dit le comte en l'interrompant d'un ton affectueux; il est vrai que je ne puis vous promettre d'être tout ce que mon père fut, tout ce que furent mes ancêtres, car nous portons maintenant des habits de soie au lieu de leurs armures d'airain, et un chapeau à plumet en place de leur casque. Mais, croyez-moi, quoique la nature n'ait pas voulu faire de moi un véritable Palmerin d'Angleterre, jamais fils n'a aimé sa mère plus tendrement, et n'a été disposé à faire davantage pour l'obliger. Et pour

vous en donner une preuve, non-seulement je vais moi-même sceller ces mandats sur-le-champ, au grand péril de mes doigts; mais je consens encore à les lire d'un bout à l'autre, ainsi que ces volumineuses dépêches.

Une mère s'apaise aisément, même quand elle est le plus offensée; et la comtesse sentit son cœur s'épanouir, quand elle vit les beaux traits de son fils prendre, tandis qu'il lisait ces papiers, une expression sérieuse qu'elle n'avait pas souvent occasion d'y remarquer; il lui semblait que sa ressemblance avec son brave et malheureux père devenait plus frappante quand sa physionomie prenait un air de gravité. Le comte lut les dépêches avec beaucoup d'attention, et se leva ensuite en disant: — Julien, suivez-moi.

La comtesse parut surprise. — J'étais habituée à être admise aux délibérations de votre père, dit-elle; mais ne croyez pas, mon fils, que je veuille m'initier malgré vous aux vôtres; je suis trop charmée de vous voir consulter votre devoir et votre dignité en commençant à penser par vous-même, comme je vous ai si souvent pressé de le faire. Cependant l'expérience de celle qui a si long-temps exercé votre autorité dans l'île de Man ne vous serait peut-être pas inutile dans l'affaire dont il s'agit.

— Excusez-moi, ma chère mère, répondit le comte d'un ton grave; ce n'est pas moi qui ai cherché à m'occuper de cette affaire. Si vous l'aviez arrangée sans me consulter, je l'aurais trouvé fort bon; mais puisque j'en ai pris connaissance, et elle me paraît suffisamment importante, je dois la terminer aussi bien que mes facultés me le permettront.

— Allez donc, mon fils, dit la comtesse, et que le

ciel vous aide de ses conseils, puisque vous refusez les miens. Cousin Peveril, j'espère que vous lui rappellerez ce qu'il doit à son honneur, et que vous lui ferez sentir qu'il n'y a qu'un lâche qui abandonne ses droits, et un fou qui se fie à ses ennemis.

Le comte ne répondit rien, et, prenant Peveril par la main, il monta avec lui dans son appartement par un escalier en spirale, et le conduisit ensuite dans une tourelle donnant sur la mer, où, au milieu des mugissemens des vagues et des cris des mouettes, il eut avec lui la conversation suivante.

— Peveril, il est heureux que j'aie jeté les yeux sur ces mandats. Ma mère joue le rôle de reine de manière à risquer de me faire perdre, non-seulement ma couronne, dont je me soucie fort peu, mais peut-être ma tête; et quelque peu de cas que puissent en faire les autres, je trouverais quelque inconvénient à en être privé.

— De quoi s'agit-il donc? demanda Peveril d'un ton d'inquiétude.

— Il paraît que la vieille Angleterre, qui, tous les deux ou trois ans, s'amuse à avoir un transport de fièvre au cerveau pour l'utilité de ses docteurs, et pour secouer cette léthargie mortelle, résultat de la paix et de la prospérité, est sur le point de devenir décidément folle, à l'occasion d'un complot réel ou supposé des papistes. J'ai lu un programme à ce sujet, écrit par un drôle nommé Oates, et je l'ai regardé comme la plus grande extravagance que j'eusse jamais lue. Mais ce rusé coquin de Shaftesbury et quelques autres parmi les grands se sont emparés des rênes et courent d'un train à crever les chevaux. Le roi, qui a juré de ne jamais se

servir de l'oreiller sur lequel son père s'est endormi, temporise et s'abandonne au courant; le duc d'York, suspect et haï à cause de sa religion, et sur le point d'être chassé sur le continent. Plusieurs des principaux nobles catholiques sont déjà logés dans la Tour; et la nation, comme le taureau que s'amusent souvent à poursuivre les habitans de Tutbury, est assaillie de tant de provocations, de tant de pamphlets pestilentiels, qu'elle a mis la queue entre ses jambes, a montré les talons, a pris le mors aux dents, et est devenue aussi furieuse, aussi indomptable qu'en 1642.

— Vous deviez déjà savoir tout cela, dit Peveril. Je suis surpris que vous ne m'ayez pas communiqué des nouvelles si importantes.

— Il m'aurait fallu bien du temps pour vous le dire, répondit le comte; d'ailleurs je désirais vous voir *solus* (1); ensuite, j'allais vous en parler, quand ma mère est entrée; et enfin c'était une affaire qui ne me concernait point. Mais ces dépêches du correspondant particulier de ma politique mère font prendre aux choses un nouvel aspect; car il paraît que quelques délateurs, métier qui, étant devenu profitable, est exercé aujourd'hui par bien des gens, ont osé voir dans la comtesse même un agent de ce complot, et ont trouvé des personnes assez disposées à prêter l'oreille à ce rapport.

— Sur mon honneur, dit Julien, vous prenez tous

(1) Seul : ce terme latin est conservé dans le style moderne du théâtre avec quelques autres comme *exeunt*, etc. pour l'indication des mouvemens de la scène. Le jeune roi l'emploie à dessein, ne manquant pas une occasion de se moquer de sa royauté de théâtre. Éd.

les deux les choses avec beaucoup de sang-froid, mais surtout la comtesse, à ce qu'il me semble; car, à l'exception de son départ subit pour ce château, elle n'a donné aucun signe d'alarme, et elle n'a pas semblé plus empressée que la décence ne l'exigeait de vous communiquer cette nouvelle.

— Ma bonne mère aime le pouvoir, quoiqu'il lui ait coûté bien cher. Je voudrais pouvoir dire avec vérité que mon insouciance pour les affaires est entièrement affectée, afin de laisser entre ses mains l'exercice de mon autorité, et que des motifs plus louables se joignent à une indolence naturelle. Mais le fait est qu'elle semble avoir craint en ce moment que mes idées sur le danger qui nous menace ne s'accordassent pas tout-à-fait avec les siennes, et elle a eu raison de le supposer.

— Mais en quoi consiste ce danger, mon cher comte; et sous quelle forme se présente-t-il?

— Je vais vous l'expliquer. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'affaire du colonel Christian. Cet homme, sans parler de sa sœur, dame Christian de Kirk-Truagh, dont vous avez souvent entendu parler, que vous avez peut-être vue, et qui possède des propriétés considérables, a laissé un frère nommé Édouard Christian, que vous n'avez jamais vu. Or, ce frère..... Mais je suis sûr que vous savez toute cette histoire.

— Non, sur mon honneur; vous savez qu'il est bien rare que la comtesse se permette la moindre allusion à cette affaire.

— Ma foi, je crois qu'au fond du cœur elle est un peu honteuse de cet acte hardi de royauté et de juridiction suprême, dont les conséquences ont si cruellement

écorné mes domaines. Eh bien, cousin, ce même Édouard Christian était alors un des *deemsters* (1) du pays, et il était assez naturel qu'il ne se souciât pas de concourir à la sentence qui condamnait son frère aîné à être tué comme un chien. Ma mère, dont l'autorité était alors dans toute sa force, et qui ne souffrait pas que personne résistât à ses volontés, aurait volontiers confondu le juge et l'accusé dans la même sentence; mais Édouard fut assez prudent pour partir à temps de cette île. Depuis cette époque on a dormi sur cette affaire; et, quoique nous sachions que le *deemster* vient de temps en temps y faire des visites secrètes avec deux ou trois autres puritains du même calibre, et notamment avec un rusé coquin nommé Bridgenorth, cependant ma mère a eu jusqu'ici assez de bon sens pour fermer les yeux, quoiqu'elle prétende avoir certaines raisons pour se défier principalement de ce Bridgenorth.

— Et pourquoi, dit Peveril, faisant un effort pour parler afin de cacher la surprise très-désagréable qu'il éprouvait; pourquoi la comtesse dévie-t-elle aujourd'hui d'une ligne de conduite si prudente?

— Il faut que vous sachiez que le cas est maintenant tout différent. Ce n'est plus assez pour ces coquins d'être tolérés, ils veulent dominer. Dans ce moment d'effervescence générale, ils ont su trouver des amis. Le nom de ma mère et surtout celui de son confesseur, du jésuite Aldrick, ont été prononcés au milieu de ce complot inexplicable, auquel elle est aussi étrangère que vous et moi, si toutefois il est vrai qu'il en existe un.

(1) Juges. — Éd.

Néanmoins, elle est catholique, et cela suffit. Je ne doute pas que si les drôles pouvaient mettre la griffe sur notre rogaton de royaume, et nous couper la gorge à tous, ils ne reçussent les remerciemens de la chambre actuelle des communes, aussi libéralement que le vieux Christian, pour un service semblable, reçut ceux du parlement auquel on donna le surnom de *croupion* (1).

— Et de qui tenez-vous tous ces détails? demanda Peveril, parlant encore avec le même effort que fait un homme pour prononcer quelques mots en dormant.

— Aldrick a vu en secret le duc d'York. Son Altesse royale pleurait en avouant son manque de pouvoir pour protéger ses amis; et il faut plus qu'une bagatelle pour lui arracher des larmes. Ce prince l'a chargé de nous faire donner avis de veiller à notre sûreté, attendu que le *deemster* Christian et Bridgenorth sont dans cette île, porteurs d'ordres secrets et sévères, qu'ils avaient ici un parti nombreux, et devaient être avoués et protégés dans tout ce qu'ils entreprendraient contre nous. Les habitans de Ramsay et de Castletown sont malheureusement mécontens de quelques nouveaux réglemens sur les impôts; et, pour vous dire la vérité, quoique ma première idée fût que le départ précipité d'hier soir n'était qu'un caprice de ma mère, je suis presque convaincu qu'ils nous auraient assiégés dans le château de Rushin, où nous n'aurions pu tenir faute de vivres. Ici, nous sommes mieux approvisionnés; et comme nous sommes sur nos gardes, il est probable que l'insurrection projetée n'aura pas lieu.

(1) The rump. — Éd.



— Et qu'y a-t-il à faire dans ce danger?

— Voilà précisément la question, mon bon cousin. Ma mère ne voit qu'un moyen de se mettre en besogne, et c'est de faire agir l'autorité royale. Voici les mandats qu'elle avait préparés pour chercher, saisir et appréhender au corps Édouard Christian et Robert ...., non, Ralph Bridgenorth, et les faire mettre en jugement sur-le-champ, jugement qui aurait sans doute pour résultat de les faire conduire dans la cour du château, avec une douzaine de vieux fusils braqués contre eux, car c'est sa manière de résoudre toutes les difficultés.

— Mais c'est une manière que vous n'adopterez pas, j'espère, milord, s'écria Peveril, dont les pensées se reportèrent à l'instant sur Alice, si l'on peut dire qu'elles ne s'en laissaient jamais distraire un moment.

— Non, certainement, je ne l'adopte pas. La mort de William Christian m'a déjà coûté une belle moitié de mon héritage; je n'ai nulle envie d'encourir le déplaisir de mon royal frère, le roi Charles, par une nouvelle échauffourée du même genre. Mais je ne sais comment calmer ma mère. Je voudrais que l'insurrection eût lieu, car, étant mieux armés que ces coquins ne peuvent l'être, nous pourrions les assommer, et puisqu'ils auraient été les auteurs de la querelle, nous aurions la loi en notre faveur.

— Ne vaudrait-il pas mieux chercher quelques moyens pour déterminer ces gens à quitter l'île?

— Sans doute: mais c'est ce qui ne sera pas facile. Ils sont opiniâtres dans leurs principes, et des menaces vagues ne les effraieront pas. Cette tempête qui gronde à Londres est un vent qui enfle leurs voiles,

et ils voudront voguer tant qu'il soufflera, vous pouvez y compter. Cependant j'ai donné des ordres pour nous assurer de ceux des habitans sur l'assistance desquels ils comptaient; et, si je puis trouver ces deux dignes personnages eux-mêmes..... Il ne manque pas de sloops dans le havre, et je prendrai la liberté de les envoyer si loin, que les affaires seront arrangées, j'espère, avant qu'ils reviennent pour en rendre compte.

En ce moment, un soldat, faisant partie de la garnison, s'approcha des deux jeunes gens en les saluant, et avec toutes sortes de marques de respect.

— Eh bien, l'ami, lui dit le comte, trève de politesses, et dis-nous ce qui t'amène près de nous.

Cet homme, qui était un insulaire de Man, répondit, dans la langue de cette île, qu'il était chargé d'une lettre pour Son Honneur M. Julien Peveril. Julien la lui arracha des mains, et demanda qui la lui envoyait.

Le soldat lui répondit qu'elle lui avait été remise par une jeune femme qui lui avait donné une pièce d'argent pour la rendre à M. Peveril en mains propres.

— Tu es un heureux coquin, Julien, dit le comte. Avec ton air de gravité, et ta réputation de sagesse et de raison, tu inspires de l'amour aux filles, sans te donner la peine de leur en demander, tandis que je ne suis que leur jouet, et que je perds auprès d'elles mon temps et mes discours sans en obtenir un seul regard, un seul mot de bonté, bien moins encore un billet doux.

Le jeune comte prononça ces mots avec un air de triomphe, car, dans le fait, il avait une idée assez avan-

tageuse de l'intérêt qu'il se supposait capable d'inspirer au beau sexe.

Cependant la lettre faisait sur Peveril une impression bien différente de ce que son compagnon soupçonnait. Elle était écrite par Alice, et ne contenait que ce peu de mots :

« Je crains que ce que je vais faire ne soit mal ; mais il faut que je vous voie. Venez me trouver à midi, près du rocher de Goddard-Crovan, et mettez-y le plus grand secret possible. »

Cette lettre n'était signée que des initiales A. B. ; mais Julien n'eut pas de peine à en reconnaître l'écriture; il avait vu souvent celle d'Alice, et elle était d'une régularité remarquable. Il resta un moment en suspens, car il sentait qu'il n'était ni facile ni convenable de quitter la comtesse et son jeune ami, à l'instant où un danger les menaçait ; et cependant, ne pas se rendre à cette invitation, c'était à quoi il ne pouvait penser. Il se trouvait donc dans une grande perplexité.

— Expliquerai-je votre énigme? dit le comte : allez où l'amour vous appelle; je me charge de vous excuser auprès de ma mère. Seulement, grave anachorète, ayez désormais pour les faiblesses des autres plus d'indulgence que vous n'en avez montré jusqu'ici, et ne blasphémez plus le pouvoir de l'amour.

— Mais, cousin Derby...., dit Peveril ; et il n'acheva pas sa phrase, car il ne savait que dire. Garanti, par une passion vertueuse, de l'influence contagieuse du temps, il avait vu avec regret son noble parent donner dans plus d'écarts qu'il ne l'aurait voulu, et il avait plusieurs fois joué le rôle de conseiller. Les circon-

stances semblaient en ce moment donner au comte le droit de prendre sa revanche. Il resta les yeux fixés sur Julien, comme s'il eût attendu la fin de sa phrase; et, voyant qu'elle n'arrivait pas, il finit par s'écrier :

— Oui, cousin, jusqu'à la mort! O judicieux Julien! ô prudent Peveril! avez-vous tellement épuisé votre sagesse en ma faveur, qu'il ne vous en reste plus pour vous-même! Allons, soyez franc; dites-moi le nom et le lieu; dites-moi seulement quelle est la couleur des yeux de celle..... ou du moins que j'aie le plaisir de vous entendre dire : — J'aime! Avouez que vous avez cédé à la fragilité humaine; conjuguez le verbe *amo*, et je serai un pédagogue indulgent. Je vous accorderai, *licentiam exeundi*, comme nous le disait le père Richard lorsque nous étions sous sa férule.

— Vous pouvez vous égayer à mes dépens, milord, dit Peveril; ce que je puis vous avouer franchement, c'est que, si cela pouvait s'accorder avec mon honneur et votre sûreté, je désirerais beaucoup avoir deux heures à ma disposition, d'autant plus qu'il est possible que la manière dont j'emploierai ce temps ne soit pas sans utilité pour l'île.

— J'ose dire que cela est très-probable, répondit le comte en riant. Vous êtes sans doute mandé par quelque belle politique pour discuter une loi somptuaire. Mais ne vous inquiétez de rien; partez, et partez promptement, afin de revenir le plus tôt possible. Je ne m'attends pas à une explosion soudaine de cette grande conspiration. Quand les drôles verront que nous sommes sur nos gardes, ils réfléchiront deux fois avant de se déclarer. Seulement, je vous le répète, faites diligence.

Peveril pensa que ce dernier avis n'était pas à négli-

ger, et, charmé de pouvoir se dérober aux railleries de son cousin, il prit le chemin de la porte du château, dans le dessein de se rendre au village, de seller son cheval dans les écuries du comte et de courir au lieu du rendez-vous.

CHAPITRE XVI.

ACASTO. « Ne peut-elle parler. »
OSWALD. « Si, pour se faire entendre, il faut articuler
» Des sons qui soient produits par la bouche et la langue :
» Elle est muette : mais, en place de harangue,
» S'il suffit d'un regard intelligent et vif,
» D'un mouvement adroit et d'un geste expressif,
» Elle parle, seigneur : ses yeux pleins d'éloquence
» N'ont pas à regretter des lèvres l'assistance. »

Ancienne comédie.

SUR le palier du premier escalier qui conduisait à l'entrée difficile et bien défendue du château d'Holm-Peel, Peveril fut rencontré et arrêté par la petite suivante de la comtesse. C'était une des filles les plus sveltes et des moins hautes de taille qu'on pût voir; mais elle offrait dans tous ses membres une rare perfection; une tunique de soie verte, d'une forme particulière, contribuait à faire valoir les dons qu'elle tenait de la nature. Sa peau était plus brune que ne l'est

10

ordinairement celle des Européens, et ses longs cheveux soyeux, dont les tresses auraient tombé plus bas que ses genoux, paraissaient être aussi l'attribut d'une origine étrangère. C'était comme une charmante miniature, et il y avait une vivacité, un feu, une décision dans la physionomie de Fenella, surtout dans ses yeux, qu'elle devait probablement à l'imperfection de ses autres organes, puisque ce n'était que par la vue qu'elle pouvait s'instruire de ce qui se passait autour d'elle.

Cette jolie muette possédait plusieurs petits talens qu'elle devait à son aptitude peu ordinaire et à la compassion qu'avait inspirée à la comtesse sa malheureuse situation. Par exemple, personne ne savait mieux se servir de l'aiguille, et elle dessinait avec tant d'adresse que, de même que les anciens Mexicains, elle faisait quelquefois à la hâte une esquisse au crayon pour exprimer plus promptement ses idées, soit par la représentation même des objets dont elle voulait parler, soit par quelques signes emblématiques. Elle avait surtout fait tant de progrès dans l'art de l'écriture embellie d'ornemens, en vogue à cette époque, qu'elle aurait pu rivaliser la renommée de MM. Snow, Shelley et des autres maîtres en ce genre d'écrire, dont les cahiers d'exemples, conservés dans les bibliothèques des curieux, montrent encore sur leur frontispice ces artistes sourians, couverts de longues robes flottantes et d'énormes perruques, à la gloire éternelle de la calligraphie.

Indépendamment de ces talens, Fenella avait encore un esprit subtil et une intelligence admirable. Elle était la favorite déclarée de lady Derby et des deux jeunes

gens, avec qui elle causait avec beaucoup de liberté par le moyen d'un système de signes qui, établi peu à peu parmi eux, suffisait pour les besoins ordinaires de la conversation.

Mais, quoique heureuse de l'indulgence et de la faveur de sa maîtresse, dont il était rare qu'elle se séparât, cette jeune fille n'était nullement la favorite du reste de la maison. Dans le fait, il semblait que son caractère, aigri peut-être par le sentiment de son infortune, ne répondait pas à ses autres qualités. Elle avait des manières hautaines, même à l'égard des domestiques de première classe, car la maison de lady Derby était de plus haut rang et de meilleure condition que les maisons de la noblesse en général. Mainte fois on se plaignait, non-seulement de son air de réserve et de hauteur, mais de son caractère irascible et vindicatif. Il est vrai que son penchant à une sorte de colère avait été mal à propos encouragé par les jeunes gens, et surtout par le comte, qui s'amusait quelquefois à la tourmenter pour se procurer le plaisir de voir les mouvemens singuliers et d'entendre les murmures inarticulés par lesquels elle exprimait son ressentiment. A son égard, elle ne se permettait qu'une sorte de pétulance, et des gestes exprimant l'impatience qu'elle éprouvait. Mais quand elle était courroucée contre des gens d'une condition inférieure, l'expression de sa colère, ne pouvant se soulager par des paroles, avait quelque chose qui était presque effrayant, tant étaient extraordinaires les tons et les gestes convulsifs qu'elle appelait à son aide. Les domestiques de seconde classe, envers lesquels elle était plus généreuse que ses moyens ne paraissaient le lui permettre, lui témoignaient beaucoup

de déférence et de respect; mais c'était le résultat de la crainte plutôt que d'un attachement réel, car les caprices de son caractère se faisaient remarquer jusque dans ses dons, et ceux qui en profitaient le plus souvent semblaient douter des motifs de sa libéralité.

Toutes ces particularités conduisirent à une conclusion digne de l'esprit superstitieux des habitans de l'île de Man. Dévots, croyant à toutes les légendes des fées, si chères aux tribus celtes, ils regardaient comme un fait incontestable que les lutins (1) avaient coutume d'enlever les enfans avant qu'ils fussent baptisés, pour y substituer ceux de leur race, mais auxquels il manquait toujours quelqu'un des organes propres au genre humain. Telle était l'origine qu'ils attribuaient à Fenella; et la petitesse de sa taille, son teint brun, ses cheveux longs et soyeux, la singularité de ses manières et les caprices de son humeur, étaient, suivant eux, les attributs de la race irritable, inconstante et dangereuse dont ils la supposaient issue. Il paraissait même que, quoique aucune plaisanterie n'eût l'air de l'offenser davantage que lorsque lord Derby l'appelait en riant *la reine des lutins*, no faisait quelque autre allusion à sa parenté prétendue avec la race des pygmées, cependant son affectation à porter sans cesse une robe verte, couleur qu'on supposait affectionnée par les fées, semblait avoir pour but de confirmer ces idées superstitieuses, peut-être parce qu'elles lui donnaient plus d'autorité sur les classes subalternes.

Mille contes circulaient sur le lutin de la comtesse, car c'était ainsi qu'on nommait généralement Fenella

(1) *Elf*, espèce de lutin. — Éd.

dans toute l'île, et les mécontens de la secte la plus rigoriste étaient convaincus qu'il n'y avait qu'une papiste et une femme mal pensante qui pût garder près de sa personne une créature d'une origine si suspecte. On prétendait que Fenella n'était sourde et muette qu'à l'égard des habitans de ce monde, et qu'on l'avait entendue rire, parler et chanter en véritable lutin, avec les êtres invisibles de sa propre race. On disait encore qu'elle avait *un double*, une sorte d'apparition lui ressemblant, qui couchait dans l'antichambre de la comtesse, tandis que la véritable Fenella allait chanter au clair de la lune avec les sirènes, sur le sable de la mer, ou danser avec les fées dans le vallon enchanté de Glenmoy, ou sur les montagnes de Snawfell et de Barool. Les sentinelles aussi auraient fait serment au besoin qu'ils avaient vu cette jeune fille passer près d'eux pendant la nuit, tandis qu'ils étaient de garde sur les murailles, sans qu'il fût plus en leur pouvoir de lui adresser la parole que s'ils eussent été aussi muets qu'elle. Les gens instruits n'accordaient pas plus d'attention à tous ces contes absurdes, qu'on n'en donne ordinairement aux exagérations ridicules des ignorans, qui confondent si souvent l'extraordinaire avec le surnaturel.

Telle était la jeune fille qui, tenant en main une petite baguette d'ébène de forme antique, qu'on aurait pu prendre pour une baguette divinatoire, arrêta Julien au haut de l'escalier qui descendait du rocher dans la cour du château. Nous aurions dû faire observer que Julien montrait toujours beaucoup de bonté à Fenella, et ne se permettait jamais ces plaisanteries auxquelles se livrait la gaieté de son ami, qui avait moins d'égards pour la situation et la sensibilité de cette infortunée;

de même Fenella, de son côté, avait pour Julien plus de déférence que pour qui que ce fût dans la maison, lady Derby toujours exceptée.

En cette occasion, s'arrêtant au milieu de l'étroit escalier, de manière à empêcher Peveril d'y passer, elle commença à le questionner, en faisant des gestes que nous allons essayer de décrire. Elle étendit d'abord la main, en y joignant le regard expressif dont elle se servait comme d'un point d'interrogation. Julien lui répondit en étendant le bras à son tour pour lui faire entendre qu'il allait à une distance considérable. Fenella prit un air grave, secoua la tête, et lui montra la fenêtre de la chambre de la comtesse, qu'on pouvait voir de l'endroit où ils étaient. Peveril sourit, et fit un signe de tête pour lui indiquer qu'il n'y avait aucun danger à laisser sa maîtresse pour si peu de temps. La muette toucha alors une plume d'aigle qu'elle portait dans ses cheveux, signe dont elle se servait ordinairement pour désigner le comte, et jeta sur Julien un de ces regards interrogateurs, qui semblait dire : Va-t-il avec vous? Julien fit un signe négatif en souriant; et, fatigué de cet interrogatoire, fit un effort pour passer à côté d'elle. Fenella fronça le sourcil, frappa la terre perpendiculairement du bout de sa baguette d'ébène, et secoua de nouveau la tête, comme pour s'opposer à son passage. Mais voyant que Julien persistait, elle eut recours tout à coup à un moyen plus doux et plus efficace pour le retenir. Elle saisit d'une main un pan de son habit, et leva l'autre vers lui, comme si elle eût voulu l'implorer, tandis que tous les traits de sa jolie figure prenaient l'expression de la plus instante supplication, et que le feu de ses grands yeux noirs, généralement si vifs et si

perçans qu'ils annonçaient une ame trop grande pour la petite sphère qu'elle animait, semblait momentanément éteint par les grosses larmes suspendues aux cils de ses paupières.

Il s'en fallait de beaucoup que Peveril n'éprouvât aucun intérêt pour une pauvre fille dont les motifs pour s'opposer à son départ semblaient être son affection pour sa maîtresse, et les craintes qu'elle concevait pour la sûreté de cette dame. Il tâcha de la rassurer en souriant, et de lui faire comprendre, par tous les signes qu'il put imaginer, qu'il n'y avait aucun péril, et qu'il reviendrait incessamment. Ayant réussi à dégager des mains de Fenella le pan de son habit, il passa brusquement, et descendit l'escalier le plus promptement qu'il lui fut possible, afin d'éviter de nouvelles importunités.

Mais l'activité de la jeune fille ne le cédait en rien à la sienne. Elle persista à vouloir l'arrêter, et elle réussit, au risque de perdre la vie ou de se briser les membres, à se jeter une seconde fois sur son passage, pour l'empêcher de continuer sa route. Avant d'en venir à bout, elle fut obligée de se laisser couler le long de la rampe d'une batterie où étaient placés deux petits obusiers pour nettoyer le passage dans le cas où quelques ennemis seraient parvenus à gravir jusqu'à cette hauteur. Julien avait à peine eu le temps de frémir en la voyant glisser le long de ce parapet, qu'il la vit semblable à ces réseaux de duvet qui voltigent dans l'air pendant une matinée de printemps, debout et en face de lui sur la plate-forme, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Il s'efforça, par son air grave et par ses gestes, de lui faire comprendre combien il blâmait sa témérité, mais ce reproche, quoiqu'elle parût parfaitement le

comprendre, fut absolument perdu. Un geste de la main fait à la hâte, lui annonça qu'elle méprisait le danger, et s'inquiétait peu de la remontrance; elle recommença avec plus d'ardeur que jamais les gestes expressifs par lesquels elle avait déjà cherché à le retenir dans la forteresse.

Julien fut presque ébranlé par son opiniâtreté. — Est-il possible, pensa-t-il, que la comtesse soit en danger, et que cette jeune fille, par sa pénétration, ait eu l'adresse d'apercevoir ce qui a échappé aux observations des autres?

Il fit signe à la hâte à Fenella de lui donner les tablettes et le crayon qu'elle portait ordinairement sur elle, et il y écrivit cette question :

— Votre maîtresse est-elle en danger pour que vous m'arrêtiez ainsi?

Fenella écrivit à l'instant : — Ma maîtresse est en danger; mais votre projet en offre encore davantage.

— Comment? Quoi! Que savez-vous de mon projet? s'écria Julien, oubliant, dans l'excès de sa surprise, que celle à qui il parlait ainsi n'avait ni oreilles pour l'entendre, ni voix pour lui répondre. Pendant ce temps elle avait repris ses tablettes, et d'un crayon rapide elle y dessina presque d'un trait une scène qu'elle montra à Julien.

A sa grande surprise, il y reconnut le rocher de Goddard-Crovan, monument remarquable dont elle avait tracé l'esquisse avec assez d'exactitude. On y voyait aussi un homme et une femme, et quoique leurs visages ne fussent indiqués que par quelques coups de crayon, il crut y remarquer quelque ressemblance aux siens et à ceux d'Alice Bridgenorth.

Après qu'il eut regardé un instant cette esquisse avec une surprise extrême, Fenella reprit ses tablettes, mit un doigt sur le dessin, branla la tête d'un air expressif, et fronça en même temps le sourcil comme pour lui défendre de se trouver au rendez-vous qu'elle avait représenté. Julien, quoique déconcerté, n'était pourtant nullement disposé à se soumettre à l'autorité de celle qui se mêlait de lui donner des avis. Quels que fussent les moyens par lesquels une jeune fille qui ne sortait presque jamais de l'appartement de la comtesse eût pu découvrir un secret dont il se croyait seul dépositaire, il n'en trouvait que plus nécessaire de voir Alice, afin d'apprendre d'elle, s'il était possible, comment ce secret avait transpiré. Il avait aussi formé le projet de chercher Bridgenorth, se persuadant qu'un homme aussi raisonnable et aussi calme qu'il avait paru dans leur dernière conférence pourrait, quand il saurait que la comtesse était instruite de ses intrigues, se laisser persuader de mettre fin, en s'éloignant de l'île, aux dangers qu'il faisait courir à cette dame et à ceux auxquels il s'exposait lui-même. Et s'il pouvait y réussir, pensait-il, il rendrait en même temps un service signalé au père de sa bien-aimée Alice; au comte, qu'il tirerait de son état d'inquiétude; et à la comtesse, à qui il épargnerait le danger de mettre une seconde fois sa juridiction féodale en opposition avec celle de la couronne d'Angleterre; c'était par là lui assurer à elle et à sa famille la possession tranquille de l'île de Man.

L'esprit occupé de ce plan de médiation, Peveril résolut de se débarrasser de l'opposition que Fenella mettait à son départ, avec moins de cérémonie qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. L'enlevant tout à coup entre ses

bras, avant qu'elle pût s'apercevoir de son dessein, il lui fit faire un demi-tour, l'assit sur l'escalier au-dessus de lui, et descendit à pas précipités.

Ce fut alors que la jeune muette s'abandonna à toute la violence de son caractère. Frappant des mains plusieurs fois, elle fit entendre en même temps, pour exprimer son mécontentement, un son si discordant, qu'il ressemblait au cri d'un sauvage plutôt qu'à une articulation produite par les organes d'une femme. Peveril fut si effrayé de ce cri, qui retentit de rocher en rocher, qu'il ne put s'empêcher de s'arrêter et de se retourner, pour voir si Fenella n'avait éprouvé aucun accident. Il la vit debout, les yeux ardens, et défigurée par la colère. Elle frappa du pied, le menaça de son poing fermé, et, lui tournant le dos sans lui faire d'autres adieux, elle remonta les marches escarpées de l'escalier avec la légèreté d'une chèvre qui gravit un rocher, et s'arrêta un instant sur le premier palier pour se retourner.

Julien ne put éprouver que surprise et compassion en voyant la colère impuissante d'une infortunée, isolée en quelque sorte du reste du genre humain, et qui n'avait pu recevoir dans son enfance ces instructions salutaires grace auxquelles nous parvenons à dompter nos passions rebelles avant qu'elles aient acquis tout leur développement. Il lui fit signe de la main, comme pour lui adresser un adieu amical, mais elle n'y répondit qu'en le menaçant de nouveau du poing; et franchissant le reste de l'escalier avec une vitesse presque surnaturelle, elle disparut bientôt à ses yeux.

Peveril ne réfléchit pas davantage sur la conduite de la jeune muette; mais, se hâtant de courir au village où

étaient les écuries, et y ayant pris sa petite jument, il se mit en marche vers le rendez-vous avec plus de vitesse qu'on n'aurait cru pouvoir en attendre de la petite taille de l'animal qu'il montait.

Quelle cause avait pu produire un si grand changement dans la conduite d'Alice à son égard, se disait-il, puisqu'au lieu de me recommander l'absence, suivant sa coutume, elle m'a volontairement assigné un rendez-vous ?

Livré ainsi à toutes les idées qui se succédaient l'une à l'autre dans son imagination, tantôt il pressait légèrement de ses jambes les flancs de Fairy, tantôt il lui appuyait doucement sa houssine sur le cou, quelquefois il l'excitait de la voix; car Fairy n'avait besoin de sentir ni le fouet ni l'éperon, et elle parcourut la distance qui séparait le château d'Holm-Peel de la pierre de Goddard-Crovan, à raison de douze milles par heure.

La pierre monumentale destinée à conserver le souvenir de quelque haut fait d'un roi de l'île de Man, oublié depuis long-temps, est située sur l'un des côtés d'une étroite vallée, ou pour mieux dire d'un défilé, à l'abri de tous les regards par les monts escarpés qui le bordent. C'est sur un de leurs sommets que s'élève un fragment de rochers informe, gigantesque, et comme suspendu sur la petite rivière qui arrose le vallon.

CHAPITRE XVII.

« Quoi! c'est un rendez-vous que l'Amour a donné ?
» La fille a l'œil en pleurs, l'amant est consterné ;
» Leurs regards tristement se baissent vers la terre :
» Les chagrins de l'amour sont si doux d'ordinaire !
» Non, il n'a pas conduit ce qui se passe entre eux. »

Ancienne comédie.

En approchant du monument de Goddard-Crovan, Julien jeta en avant plus d'un regard inquiet pour reconnaître si quelque objet visible au-delà de l'énorme rocher lui apprendrait s'il avait été prévenu au rendez-vous. Bientôt une mante agitée par le vent, et le mouvement que fit celle qui la portait pour l'assujettir sur ses épaules, lui firent connaître qu'Alice y était déjà arrivée. Un instant lui suffit pour sauter à bas de Fairy, qu'il laissa, la bride sur le dos, libre d'errer dans la vallée, et l'instant d'après le vit à côté d'Alice Bridgenorth.

Alice tendit la main à son amant, qui accourait vers elle en franchissant avec toute l'ardeur d'un jeune lévrier les obstacles que lui opposait un sentier raboteux; Julien la saisit, et la dévora de baisers. Pendant un moment ou deux la belle Alice ne s'opposa point à cette hardiesse, et la main qui aurait dû défendre l'autre ne servit qu'à cacher la rougeur de ses joues. Mais Alice, quelque jeune qu'elle fût, et quoique attachée à Julien par une longue habitude d'intimité, savait parfaitement maîtriser la force d'une affection dont elle devait se défier.

—Cela n'est pas bien, dit-elle en dégageant sa main de celle de son amant; cela n'est pas bien, Julien. Si j'ai commis une imprudence en vous donnant un rendez-vous en ce lieu, ce n'est pas à vous à me le faire sentir.

Le cœur de Peveril avait été embrasé de bonne heure par ce feu qui prive l'amour de tout égoïsme, et qui l'élève à une générosité sublime, à un dévouement désintéressé. Il n'opposa aucune résistance lorsque Alice retira sa main, et il la lui rendit avec le même respect qu'il aurait eu pour une femme d'un rang de beaucoup supérieur au sien. Alice s'assit sur un fragment de rocher que la nature avait couvert d'un tapis de mousse, de lichens et de fleurs sauvages, et auquel elle avait donné pour dossier un bouquet de bois taillis. Julien s'y plaça près d'elle, mais à une distance suffisante pour indiquer qu'il n'était venu que par ses ordres, et uniquement pour l'écouter et lui obéir. Alice reprit plus d'assurance en remarquant le pouvoir qu'elle avait sur son amant, et celui que Peveril exerçait sur lui-même; et ce que bien des jeunes filles, à la place d'Alice, au-

raient regardé comme incompatible avec une passion ardente, lui parut une preuve de sincérité respectueuse et d'un amour désintéressé. Elle reprit donc, en lui parlant, ce ton de confiance qui appartenait plutôt aux sentimens de leur première connaissance qu'aux scènes qui s'étaient passées entre eux depuis que Peveril lui avait avoué sa tendresse, et avait par là jeté de la contrainte dans leur liaison.

— Julien, lui dit-elle, votre visite d'hier, cette visite faite si mal à propos, m'a causé beaucoup de chagrin. Elle a égaré mon père; elle vous a mis en danger. J'ai résolu de braver tous les risques pour vous en avertir; ne me blâmez pas d'avoir agi avec imprudence en vous demandant cette entrevue solitaire, car vous savez combien il est difficile de se fier à la pauvre Debora.

— Pouvez-vous craindre que j'interprète mal aucune de vos actions, Alice, répondit Julien avec chaleur, moi à qui vous avez accordé une faveur si précieuse, moi qui vous en ai tant d'obligation?

— Point de protestations, Julien; elles ne servent qu'à me faire mieux sentir combien j'ai agi avec imprudence. Mais j'ai fait pour le mieux. Je ne pouvais me résoudre à vous voir, vous que je connais depuis si long-temps, vous qui dites que vous me regardez d'un œil favorable....

— D'un œil favorable! s'écria Peveril en l'interrompant; ah! Alice, quelle expression froide et insignifiante pour peindre la tendresse la plus sincère et la plus dévouée!

— Nous ne nous querellerons pas sur les mots, dit Alice d'un air mélancolique; mais ne m'interrompez plus. Je ne pouvais vous voir, disais-je, vous qui avez

conçu pour moi un attachement sincère, mais inutile et sans espoir, vous jeter en aveugle dans un piège, et vous laisser tromper et séduire par suite de vos sentimens pour moi.

— Je ne vous comprends point, Alice, et je ne vois pas à quel danger je puis être exposé en ce moment. Les sentimens que votre père a exprimés sont inconciliables avec des projets hostiles. S'il n'est pas offensé des désirs audacieux que je puis avoir formés, et toute sa conduite prouve le contraire, je ne connais pas un homme sur la terre en qui j'aie moins à craindre de trouver un ennemi.

— Mon père veut le bien de son pays et le vôtre, Julien. Cependant je crains quelquefois qu'il ne nuise à la bonne cause au lieu de la servir; et je crains encore davantage qu'en voulant vous engager comme auxiliaire dans ses projets, il n'oublie les liens qui doivent vous attacher, qui vous amèneront, j'en suis sûre, à une conduite différente de la sienne.

— Vous redoublez les ténèbres autour de moi, Alice; je sais fort bien que les sentimens politiques de votre père sont tout différens des miens; mais, même pendant les scènes sanglantes de la guerre civile, combien avons-nous vu d'exemples d'hommes vertueux et respectables mettre de côté les préjugés et les affections de parti, et avoir l'un pour l'autre un respect sincère, une véritable affection même, sans renoncer à leurs principes.

— Cela peut-être, mais ce n'est pas ce genre de liaison que mon père désire former avec vous. C'est vers un autre but qu'il prétend vous entraîner, et vers lequel il espère que votre malheureuse affection pour sa fille vous décidera à marcher.

— Et que pourrais-je lui refuser, avec la perspective qu'il offre à mes yeux?

— La trahison et le déshonneur, tout ce qui vous rendrait indigne de l'objet auquel vous attachez tant de prix, ce prix fût-il cent fois au-dessous de celui que vous lui supposez.

— Quoi! s'écria Peveril se livrant involontairement à l'impression qu'Alice désirait faire sur lui, votre père, dont les idées de devoir sont si sévères, pourrait-il désirer de m'entraîner dans quelque entreprise qui pourrait mériter même l'ombre d'un reproche déshonorant de trahison?

— Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, Julien. Mon père est incapable de vous demander la moindre chose sans la regarder comme juste et honorable. Il pense même qu'il ne demande de vous que le paiement d'une dette dont vous êtes redevable comme créature à votre Créateur, comme homme à vos semblables.

— S'il n'exige pas autre chose de moi, Alice, quel peut être le danger de notre liaison? Si nous sommes déterminés, lui à ne me demander, et moi à ne lui accorder que ce que notre conviction nous représente comme juste, qu'ai-je à craindre, et comment mes liaisons avec votre père peuvent-elles devenir dangereuses? Croyez-moi, ses discours ont déjà fait impression sur moi à quelques égards, et il a écouté avec patience et tranquillité les objections que je lui ai faites de temps en temps. Vous ne rendez pas justice au major Bridgenorth en le confondant avec ces esprits exagérés qui, sur l'article de la politique et sur celui de la religion, ne veulent rien entendre qui ne soit d'accord avec leurs préventions.

— C'est vous, Julien, qui vous trompez sur les sentimens de mon père, sur ses projets relativement à vous, et sur vos moyens de résistance. Je ne suis qu'une jeune fille, mais les circonstances m'ont appris à penser par moi-même et à réfléchir sur le caractère de ceux qui m'entourent. Les opinions de mon père, en religion et en politique, lui sont aussi chères que l'existence à laquelle il n'est attaché que pour la consacrer à les faire réussir. Ces opinions l'ont accompagné toute sa vie, à bien peu de modifications près. Il fut un temps où elles l'élevèrent à la prospérité ; et quand elles ne convinrent plus à l'esprit du jour, il souffrit pour les avoir conservées. Elles font partie, la plus chère partie de son existence. S'il ne vous les montre pas d'abord dans toute la force qu'elles ont acquise sur son esprit, ne croyez pas pour cela qu'elles aient moins de pouvoir sur lui. Celui qui veut faire des prosélytes doit marcher pas à pas. Mais qu'il sacrifie à un jeune homme sans expérience, dont le motif déterminant ne lui paraîtra mériter que le nom de passion puérile, quelque partie de ces principes qu'il a gardés comme un trésor précieux, dont on lui a fait tour à tour une vertu et un crime, c'est une chose impossible : ne vous livrez pas à de pareils rêves. Si vous revoyez mon père, il faut que vous soyez la cire, et qu'il soit le cachet ; qu'il vous donne l'impression, une impression profonde, et que vous la receviez.

— Cela serait déraisonnable, dit Peveril. Je vous avouerai pourtant, Alice, que je ne suis pas tout-à-fait l'esclave des opinions que mon père a embrassées, quelque respect que j'aie pour sa personne. Je voudrais que nos Cavaliers, ou quel que soit le nom qu'il leur plaise de se donner, eussent un peu plus de charité pour

ceux qui n'adoptent pas leurs principes religieux et politiques; mais espérer que je renoncerai à ceux dans lesquels j'ai vécu jusqu'ici, ce serait me supposer capable d'abandonner ma bienfaitrice et de briser le cœur de mes parens.

— C'était le jugement que je portais de vous, et c'est pourquoi je vous ai demandé cette entrevue pour vous conjurer de rompre toute liaison avec ma famille, de retourner dans le sein de la vôtre, ou, ce qui serait beaucoup plus sûr, de passer une seconde fois sur le continent, et d'y attendre que Dieu fasse luire de plus beaux jours sur l'Angleterre; car l'horizon est chargé de nuages précurseurs de terribles tempêtes.

— Et pouvez-vous m'ordonner de partir, dit le jeune homme en lui prenant une main qu'elle ne chercha pas à retirer; pouvez-vous m'ordonner de partir, et prendre encore quelque intérêt à ma destinée? Pouvez-vous m'ordonner, par crainte de dangers auxquels je dois faire face comme homme, comme noble, comme sujet loyal, d'abandonner lâchement mes parens, mes amis, mon pays; de souffrir l'existence de maux que je pouvais aider à prévenir; de perdre l'espoir de faire le peu de bien qu'il est en mon pouvoir; de déchoir d'un rang honorable pour devenir un fugitif, un vil esclave des événemens? Est-il possible que ce soit là ce que vous m'ordonnez? Pouvez-vous me dire de faire tout cela, et de renoncer en même temps pour jamais à vous et au bonheur? Cela m'est impossible. Je ne saurais trahir à la fois l'honneur et l'amour.

— Il n'y a pas de remède, dit Alice; mais elle ne put retenir un soupir en prononçant ces paroles; il n'y a pas de remède, il n'en existe aucun. Il est inutile de penser

aujourd'hui à ce que nous aurions pu être l'un pour l'autre si nous eussions été placés dans des circonstances plus favorables, puisque dans celles où nous nous trouvons, quand la guerre est à la veille de se déclarer entre nos parens et nos amis, nous ne pouvons que nous souhaiter réciproquement du bonheur, bien froidement, de bien loin, et nous séparer en ce moment, en ce lieu même, pour ne plus nous revoir.

— Non, de par le ciel! s'écria Peveril animé par ses propres sensations, et surtout par l'émotion que sa belle compagne cherchait en vain à dissimuler; non, de par le ciel! nous ne nous séparerons pas, Alice; nous ne nous séparerons pas. S'il faut que je quitte mon pays natal, il faut que vous soyez ma compagne d'exil. Qu'avez-vous à perdre? Qui avez-vous à quitter? votre père? La bonne vieille cause, comme il l'appelle, lui est plus chère que mille filles; et votre père excepté, quel lien peut retenir mon Alice dans cette île stérile, dans quelque partie que ce soit des domaines britanniques, où son Julien ne se trouverait pas près d'elle?

— Oh! Julien, répondit la jeune fille, pourquoi me rendre mes devoirs plus pénibles par des projets visionnaires, par des discours que je ne devrais pas écouter, et que vous ne devriez pas tenir? Vos parens...., mon père... : c'est une chose impossible.

— Ne craignez rien relativement à mes parens, Alice, dit Julien en se rapprochant d'elle, et en se hasardant à placer son bras autour de sa taille; ils m'aiment, et ils apprendront bientôt à aimer dans Alice le seul être sur la terre qui pouvait rendre leur fils heureux. Quant à votre père, lorsque ses intrigues religieuses et politiques lui permettront de vous accorder une pensée, ne

jugera-t-il pas que votre bonheur, votre sûreté, seront plus à l'abri des événemens une fois devenue mon épouse, que si vous continuez à être confiée aux soins mercenaires d'une femme aussi folle qu'ignorante? Son orgueil peut-il désirer pour vous un établissement plus convenable? Ce que je dois posséder un jour ne doit-il pas suffire à son ambition? Venez donc, Alice, et puisque vous me condamnez au bannissement, puisque vous me défendez de prendre part aux mouvemens qui paraissent sur le point d'agiter l'Angleterre, venez, car vous seule, oui, vous seule pouvez me réconcilier avec l'exil et l'inaction, et donner le bonheur à celui qui est disposé à renoncer pour vous à l'honneur.

— Cela ne se peut, cela ne se peut, dit Alice; et sa voix tremblait en prononçant ce refus. Et cependant, ajouta-t-elle, combien de jeunes filles à ma place, si elles se trouvaient, comme moi, seules et sans protecteurs..... Mais non, Julien, non, je ne le dois pas, je ne le dois pas pour vous-même.

— Ne dites pas que vous ne le devez pas pour moi, Alice, s'écria Julien avec chaleur, ce serait ajouter l'insulte à la cruauté. Si vous voulez faire quelque chose pour moi, vous me direz *oui*, ou si vous craignez de prononcer ce mot, laissez tomber sur mon sein cette tête charmante. Le moindre signe, le moindre coup d'œil suffira pour m'annoncer votre consentement. Tout sera prêt dans une heure; celle qui suivra nous verra unir par la main d'un prêtre, et avant la fin de la troisième, nous verrons cette île fuir derrière nous, et nous serons en route pour le continent.

Mais tandis qu'il parlait ainsi, se flattant d'obtenir le consentement sollicité avec tant d'instances, Alice était

parvenue à s'armer de toute sa résolution, d'abord ébranlée par l'ardeur de son amant, par l'impulsion de sa propre tendresse, et par la singularité de sa situation, qui semblait justifier en elle ce qui aurait été blâmable dans une autre.

Le résultat d'un moment de délibération fut donc fatal aux projets de Julien. Elle écarta le bras qui lui pressait la taille, se leva, et repoussant ses tentatives pour se rapprocher d'elle ou la retenir, dit avec une simplicité qui n'était pas sans dignité :

— Julien, je savais parfaitement que je courais de grands risques en vous donnant ce rendez-vous; mais je ne m'imaginais guère que j'aurais été assez cruelle envers vous et envers moi pour vous laisser découvrir, comme vous ne l'avez vu aujourd'hui que trop clairement, que je vous aime plus que vous ne m'aimez. Mais, puisque vous le savez, je vous prouverai que l'amour d'Alice est désintéressé. Elle ne portera pas un nom déshonoré dans votre ancienne maison. Si, par la suite des temps, il se rencontre dans votre famille quelque individu qui trouve les prétentions de la hiérarchie ecclésiastique exorbitantes, qui juge les pouvoirs de la couronne trop étendus, on ne dira pas qu'il a puisé ses idées dans le sang de son aïeule Alice, de la fille d'un Whig.

—Pouvez-vous parler ainsi, Alice? s'écria son amant; pouvez-vous employer de semblables expressions? Ne sentez-vous pas qu'elles prouvent évidemment que c'est votre orgueil, et non votre amour pour moi, qui vous porte à vous refuser à notre bonheur commun?

— Il n'en est rien, Julien, il n'en est rien, répondit Alice les larmes aux yeux. C'est la voix du devoir qui

nous parle à tous deux, et que nous ne pouvons refuser d'écouter sans risquer notre bonheur en ce monde et en l'autre. Pensez à ce que je souffrirais, moi la cause de tous ces maux, si je voyais votre père froncer le sourcil, votre mère pleurer, vos nobles amis s'éloigner de vous, et vous-même faire la pénible découverte que vous avez encouru leur mépris et leur ressentiment pour satisfaire une passion de jeunesse, tandis que les faibles attraits qui vous auraient détourné du droit chemin disparaîtraient peu à peu sous l'influence des chagrins et des regrets. Je ne puis courir un tel risque : je ne vois que trop clairement qu'il vaut mieux que nous rompions ensemble et que nous nous séparions, et je remercie Dieu de m'avoir assez éclairée pour me faire apercevoir ma folie et la vôtre, et de m'avoir donné la force d'y résister. Adieu donc, Julien; mais écoutez d'abord un avis solennel; ce n'est que pour vous le donner que je vous ai fait venir ici : fuyez mon père; vous ne pouvez marcher dans le même sentier que lui et rester fidèle à la reconnaissance et à l'honneur. Ce qu'il fait d'après des motifs purs et honorables, vous ne pourriez le faire qu'en cédant à l'impulsion d'une passion folle et intéressée, et contraire à tous les engagemens que vous avez contractés en recevant le jour.

— Encore une fois, Alice, je ne vous comprends pas. Si une action est bonne en elle-même, il est inutile d'en chercher la justification dans les motifs de celui qui la fait; si elle est mauvaise, ces motifs ne peuvent la justifier.

— Si votre passion ne peut l'emporter sur ma raison, Julien, vos sophismes ne pourront m'aveugler. Si le patriarche avait destiné son fils à la mort par tout autre

motif que la foi et une humble obéissance à un commandement divin, il aurait médité un meurtre et non un sacrifice. Dans nos dernières guerres, aussi sanglantes que déplorables, combien d'hommes ont tiré l'épée des deux côtés, d'après des motifs purs et honorables? Mais combien d'autres ont pris les armes par ambition, par égoïsme, par soif du pillage? Cependant, quoiqu'ils aient marché dans les mêmes rangs, que leurs chevaux se soient avancés au son des mêmes trompettes, on chérit la mémoire des premiers, soit royalistes, soit patriotes, tandis que celle de ces êtres qui ont agi d'après une impulsion basse et sordide est oubliée ou détestée. Je vous le répète donc encore une fois, évitez mon père; quittez cette île, qui sera bientôt le théâtre d'étranges incidens; et tant que vous y resterez, méfiez-vous de tout, même de ceux auxquels il paraît impossible que l'ombre même du soupçon s'attache. Ne vous fiez pas même aux pierres d'Holm-Peel, car elles trouveraient des ailes pour aller porter bien loin votre secret.

Alice s'interrompit en poussant un cri étouffé par la frayeur; car, sortant inopinément de derrière le buisson qui l'avait caché, son père parut tout à coup devant elle.

Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié que c'était la seconde fois que les entretiens secrets des deux amans avaient été interrompus par l'apparition inattendue du major Bridgenorth; mais en cette occasion sa physionomie annonçait le courroux joint à la gravité. Il ressemblait à un esprit qui reproche à celui auquel il apparaît, d'avoir négligé une condition imposée la première fois qu'il s'était rendu visible pour lui. La colère même ne produisit pourtant en lui d'autre signe exté-

rieur qu'une froide sévérité dans ses manières et dans ses actions.

— Je vous remercie, Alice, dit-il à sa fille, des peines que vous avez prises pour contrecarrer les projets que j'avais formés pour ce jeune homme et pour vous-même; je vous remercie, car j'en ai assez entendu pour voir que sans mon apparition inattendue vous auriez poussé la confiance jusqu'à mettre ma vie et celle de mes amis à la merci d'un jeune homme qui lorsqu'il a devant lui la cause de Dieu et de son pays n'a pas le loisir d'y songer, tant il est occupé de la figure d'une jeune fille.

Alice, pâle comme la mort, resta immobile, les yeux fixés sur la terre, sans essayer de répondre un seul mot aux reproches de son père.

— Et vous, monsieur, continua le major en s'adressant à Julien Peveril, vous avez bien récompensé la confiance que je vous avais accordée avec si peu de réserve. J'ai aussi à vous remercier de m'avoir donné une leçon qui peut m'apprendre à rester satisfait du sang roturier que la nature a versé dans mes veines, et de l'éducation grossière que mon père m'a donnée.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Peveril, qui, sentant la nécessité de dire quelque chose, était hors d'état de trouver en ce moment une meilleure réponse.

— Oui, monsieur, reprit Bridgenorth avec le même air de froideur et le même ton de sarcasme; je vous remercie de m'avoir appris que l'oubli des droits de l'hospitalité, le manque de bonne foi, et de semblables peccadilles, peuvent se rencontrer dans le cœur et dans la conduite de l'héritier d'une famille noble qui compte vingt générations. C'est une grande leçon pour moi,

monsieur, car jusqu'ici j'avais cru, comme le vulgaire, que la noblesse du sang procurait la noblesse de l'ame. Mais la courtoisie est peut-être une qualité trop chevaleresque pour qu'on y ait recours dans les relations qu'on peut avoir avec un fanatique, une Tête-Ronde comme moi.

—Major Bridgenorth, répliqua Julien, quelque chose qui ait pu se passer dans cette entrevue, quoi que vous ayez entendu qui ait pu vous déplaire, tout a été causé par la crise du moment. Rien n'était prémédité.

— Pas même votre rendez-vous, je suppose? dit le major avec le même sang-froid. Vous êtes venu ici d'Holm-Peel, ma fille s'y est rendue de Blackfort, en se promenant, et le hasard vous a réunis près du rocher de Goddard-Cravan! Jeune homme, ne vous dégradez point par de pareilles justifications, elles sont plus qu'inutiles. Et vous, jeune fille, que la crainte de perdre un amant a pu conduire presque jusqu'à trahir ce qui aurait pu vous coûter la vie d'un père, retournez chez vous; je vous parlerai plus à loisir, et je vous enseignerai la pratique de ces devoirs que vous paraissez avoir oubliés.

— Sur mon honneur, monsieur, dit Julien, votre fille n'a rien à se reprocher de tout ce qui peut vous avoir offensé. Elle a résisté à toutes les offres que la violence inconsidérée de ma passion m'a porté à lui faire.

— Ainsi donc, en deux mots, dit Bridgenorth, je ne dois pas croire que ce soit d'après l'invitation spéciale d'Alice que vous êtes venu dans ce lieu écarté?

Peveril ne savait que répondre, et le major fit encore signe de la main à sa fille de se retirer.

— Je vous obéis, mon père, répondit Alice, qui avait

eu le temps de se remettre de sa surprise extrême; mais je prends le ciel à témoin que vous êtes injuste si vous me supposez capable de trahir vos secrets, quand même il s'agirait de sauver ma vie et celle de Julien. Je sais parfaitement que vous marchez dans un sentier dangereux; mais vous le faites les yeux ouverts, et vous pouvez apprécier vos motifs. Mon seul désir était d'empêcher ce jeune homme de s'exposer aveuglément aux mêmes périls, et j'avais droit de l'en avertir, puisque les sentimens par lesquels il se laisse aveugler lui sont inspirés par moi.

— Fort bien, jeune fille! Vous avez dit tout ce que vous aviez à dire; retirez-vous, et laissez-moi terminer la conférence que vous avez si sagement commencée.

— Je pars, mon père. — Julien, c'est à vous que j'adresse mes dernières paroles, et je vous en dirais autant à mon dernier soupir : adieu, soyez prudent.

A ces mots, elle se retira, s'enfonça dans les broussailles, et disparut à leurs yeux.

— Voilà un véritable échantillon de ce que sont les femmes, dit le major en la regardant s'éloigner. Elles mettraient en danger la cause des nations, plutôt qu'un cheveu de la tête d'un amant. Et vous, M. Peveril, vous partagez sans doute son opinion, que le meilleur amour est celui qui n'expose à aucun danger?

— Si je n'avais que des dangers à craindre, répondit Julien fort surpris du ton adouci avec lequel Bridgenorth lui faisait cette observation, il en est peu que je n'oserais braver pour..... pour mériter votre bonne opinion.

— Ou plutôt, pour obtenir la main de ma fille, dit le major. Eh bien! jeune homme, une chose m'a plu dans votre conduite, quoique j'aie plus d'une raison de

m'en plaindre; oui, une chose m'a plu. Vous avez franchi cette haute barrière d'orgueil aristocratique dans laquelle votre père et probablement ses pères se tenaient emprisonnés comme dans l'enceinte d'une forteresse féodale; vous l'avez franchie, dis-je, et vous vous êtes montré disposé à vous allier à une famille que votre père méprise comme basse et ignoble.

Quelque favorable que ce discours parût à Julien pour ses désirs et ses projets, il faisait si bien sentir quelles seraient, relativement à ses parens, les conséquences du succès qu'il pouvait obtenir, qu'il trouva très-difficile d'y répondre. Voyant pourtant que Bridgenorth semblait déterminé à attendre patiemment une réponse, il recueillit assez de courage pour lui dire : — Les sentimens que j'ai conçus pour votre fille, major, sont de nature à faire taire bien des considérations auxquelles, en tout autre cas, je regarderais comme un devoir de donner la plus respectueuse attention. Je ne vous dissimulerai pas que les préjugés de mon père s'éleveraient fortement contre un pareil mariage, mais je crois fermement que, lorsqu'il viendrait à connaître le mérite d'Alice, et à sentir qu'elle seule pourrait faire le bonheur de son fils, ses objections finiraient par s'évanouir.

— En attendant, vous désirez contracter l'union que vous proposez, sans le consentement de vos parens, sauf à la leur faire approuver ensuite? N'est-ce pas ainsi que je dois entendre la proposition que vous venez de faire à ma fille?

La nature humaine et les passions des hommes ont des retours si irréguliers et si incertains, que quoique Julien, quelques minutes auparavant, eût proposé à

Alice de consentir à l'épouser en secret, et à l'accompagner sur le continent, comme l'unique moyen d'assurer le bonheur de toute sa vie, cette proposition ne lui présenta plus les mêmes idées de bonheur quand il l'entendit sortir de la bouche du major, d'un ton calme, froid et dictatorial. Elle ne sonnait plus à son oreille comme l'expression d'une passion ardente qui ferme les yeux sur toute autre considération, mais comme le sacrifice de toute la dignité de sa maison fait à un homme qui semblait regarder leur situation comme le triomphe de Bridgenorth sur Peveril. Il resta muet un instant, cherchant en vain des termes propres à exprimer son acquiescement à ce que venait de dire le major, en conciliant son respect pour ses parens et ce qu'il devait à l'honneur de sa famille.

Ce délai fit naître les soupçons de Bridgenorth; son œil s'enflamma, ses lèvres tremblèrent, et il s'écria avec un ton de colère : — Jeune homme, ne tergiversez pas avec moi dans cette affaire, à moins que vous ne vouliez que je vous regarde comme un détestable scélérat qui voulait séduire une malheureuse fille à l'aide d'une promesse qu'il n'avait pas dessein d'accomplir jamais. Que j'aie seulement lieu de le soupçonner, et vous verrez si votre orgueil et votre généalogie pourront vous sauver de la juste vengeance d'un père.

— Vous êtes injuste à mon égard, major, aussi injuste qu'il est possible de l'être. Je suis incapable de l'infamie dont vous venez de me parler. La proposition que j'ai faite à votre fille était aussi sincère que jamais homme put en faire à une femme. Si j'ai hésité à vous répondre, c'est parce que vous jugez nécessaire de me faire subir un interrogatoire si précis, et que vous prétendez con-

naître mes sentimens et mes projets dans toute leur étendue, sans me donner la moindre explication sur les vôtres.

— Votre proposition se réduit donc à ceci : Vous consentez à conduire ma fille unique en exil dans un pays étranger, et à lui donner un droit à la tendresse et à la protection d'une famille qui la méprisera, comme vous le savez fort bien, à condition que je consente à vous accorder sa main, avec une fortune suffisante pour égaler celle de vos ancêtres à l'époque où ils avaient le plus de raison pour être fiers de leurs richesses. La balance ne serait pas égale dans ce marché. Et cependant, jeune homme, continua-t-il après une pause d'un moment, j'attache si peu d'importance aux biens de ce monde, qu'il ne serait pas tout-à-fait hors de votre pouvoir de me faire consentir au mariage que vous me proposez, quelque inégal qu'il puisse paraître.

— Apprenez-moi quels sont les moyens de m'assurer vos bonnes graces, major Bridgenorth; car je ne puis douter qu'ils ne soient d'accord avec mon honneur et mon devoir, et vous verrez avec quelle docilité je suivrai vos avis, et avec quelle ardeur je souscrirai à toutes vos conditions.

— On peut les récapituler en peu de mots : Soyez honnête homme, et l'ami de votre pays.

— Personne n'a jamais douté que je ne sois l'un et l'autre.

— Pardonnez-moi, jeune homme; car jusqu'ici vous n'en avez encore donné de preuve à personne. Ne m'interrompez pas. Je ne révoque pas en doute votre volonté d'être honnête homme et bon citoyen; mais

jusqu'à présent vous n'avez eu ni les lumières ni les occasions nécessaires pour prouver vos principes et vous rendre utile à votre patrie. Vous avez vécu dans un temps où l'apathie, succédant à l'agitation des guerres civiles, a rendu les hommes indifférens sur les affaires publiques, et plus disposés à songer à leur bien-être qu'à se tenir sur la brèche quand le Seigneur luttait contre Israël. Mais nous sommes Anglais, et une léthargie si peu naturelle ne peut nous engourdir longtemps. Déjà la plupart de ceux qui désiraient le plus le retour de Charles Stuart le regardent comme un roi que le ciel, importuné par nos supplications, nous a donné dans sa colère. Sa licence effrénée, offrant aux jeunes gens dissipés qui l'entourent un exemple qu'ils suivent si volontiers, a dégoûté tous les hommes sages et pensant bien. Je ne vous parlerais pas à cœur ouvert, comme je le fais sur ce sujet, si je ne savais que Julien Peveril s'est préservé de la corruption du siècle. Le ciel, qui a rendu féconds les amours illicites du roi, a frappé de stérilité son lit nuptial, et dans le caractère sombre et sévère de son superstitieux successeur nous voyons déjà quelle espèce de monarque le remplacera sur le trône d'Angleterre. C'est un moment de crise, et c'est un devoir impérieux pour tous les hommes de bien de se mettre en avant chacun à son rang, et à secourir la patrie.

Peveril se rappela l'avis que lui avait donné Alice, et baissa les yeux sans faire de réponse.

— Que veut dire cela? reprit le major après un moment de silence; jeune comme vous l'êtes, et n'étant pas uni par les liens de la débauche avec les ennemis de votre patrie, seriez-vous déjà assez endurci pour

méconnaître les droits qu'elle peut avoir de vous faire entendre son appel à l'heure de ses périls?

— Il serait facile de vous répondre en termes généraux, major Bridgenorth; il serait facile de vous dire que ma patrie ne peut me faire un appel que je ne sois prêt à y répondre au risque de mes biens et de ma vie. Mais en nous en tenant à des hypothèses générales, nous nous tromperions l'un l'autre. Quelle est la nature de cet appel? Par qui doit-il être proclamé? Quels doivent en être les résultats? Car je crois que vous avez vu d'assez près les maux qui suivent la guerre civile, pour ne pas vouloir en réveiller les horreurs dans un pays heureux et tranquille.

— Ceux qui ont pris un poison narcotique, répondit le major, doivent être réveillés par leurs médecins, fût-ce au son de la trompette. Il vaux mieux mourir avec bravoure, les armes à la main, en Anglais libre, que de descendre lâchement dans la tombe paisible, mais honteuse, que l'esclavage creuse pour ses vassaux. Mais ce n'est pas de la guerre que je voulais vous parler, ajouta le major en prenant un ton plus doux; les maux dont l'Angleterre se plaint maintenant sont de nature à trouver un remède dans l'administration salutaire de celles de ses lois qu'on tolère encore. Ces lois n'ont-elles pas droit à l'appui de tous les individus qui vivent sous leur empire? n'ont-elles pas droit au vôtre?

Il se tut, et comme il semblait attendre une réponse, Peveril répliqua : — J'ai encore à apprendre, major, comment les lois anglaises sont devenues assez faibles pour avoir besoin d'un appui tel que le mien. Quand cela me sera démontré, personne ne s'acquittera plus

volontiers que nous de ce qu'il doit aux lois, comme au souverain de son pays. Mais les lois de l'Angleterre sont sous la protection de juges intègres et éclairés, et de notre gracieux monarque...

— Et d'une chambre des communes, ajouta Bridgenorth en l'interrompant, qui ne fait plus son idole de la monarchie, mais qui a ouvert les yeux, éveillée comme par le bruit de la foudre sur les périls de notre religion et de notre liberté. J'en appelle à votre conscience, Julien Peveril, et je lui demande si ce réveil n'a pas eu lieu à temps, puisque vous savez mieux que personne quels pas rapides Rome a faits en secret pour ériger son dragon de l'idolâtrie sur notre terre protestante.

Julien voyant ici, ou pensant qu'il voyait sur quoi tombaient les soupçons de Bridgenorth, se hâta, pour se disculper, de lui expliquer qu'il ne favorisait nullement la religion catholique romaine. — Il est vrai, lui dit-il, que j'ai été élevé dans une famille où cette foi est professée par une personne que j'honore, et que j'ai voyagé depuis ce temps dans des pays catholiques. Mais ces circonstances mêmes sont ce qui m'a fait voir le papisme de trop près pour que je sois jamais ami de ses dogmes. La bigotterie des laïques, la persévérance astucieuse des prêtres, leurs intrigues perpétuelles pour multiplier les formes de la religion, sans songer à son esprit; l'usurpation de cette Église sur les consciences des hommes; ses prétentions impies à l'infaillibilité: tout cela ne peut vous paraître à vous plus qu'à moi contraire au bon sens, à la liberté d'esprit, à la liberté de conscience, et à la vraie religion.

— C'est parler en digne fils de votre excellente mère, dit Bridgenorth en lui serrant la main, et c'est pour

l'amour d'elle que j'ai tant enduré de la part de votre maison sans chercher à me venger, même quand j'avais dans les mains des moyens de vengeance.

— Il est bien vrai, dit Peveril, que ce furent les instructions de cette excellente mère qui me mirent en état de résister, dans ma jeunesse, aux attaques insidieuses que firent, pour ébranler ma foi religieuse, les prêtres catholiques dans la compagnie desquels je fus nécessairement jeté. Comme elle, j'espère vivre et mourir dans la foi de l'église réformée d'Angleterre.

— De l'église d'Angleterre! s'écria Bridgenorth en laissant échapper de ses mains celle de son jeune ami, mais la reprenant aussitôt. Hélas! cette église, telle qu'elle est constituée maintenant, n'usurpe guère moins que celle de Rome sur la conscience et la liberté des hommes; et cependant c'est de la faiblesse de cette église à demi-réformée, qu'il peut plaire à Dieu de faire sortir la délivrance de l'Angleterre, en s'assurant ainsi à lui-même de nouveaux tributs de louanges. Je ne dois pas oublier qu'un homme qui a rendu à la bonne cause des services incalculables porte l'habit de prêtre anglais, et a reçu l'ordination épiscopale. Ce n'est pas à nous de discuter sur le choix de l'instrument, pourvu qu'il puisse nous tirer des filets de l'oiseleur. Il me suffit de te trouver préparé à profiter de la pure doctrine quand l'étincelle de la vérité aura allumé une nouvelle lumière dans ton cœur encore plongé dans les ténèbres. Il me suffit surtout de te voir disposé à rendre témoignage, à élever la voix, et à ne pas épargner les erreurs et les artifices de l'église de Rome. Mais souviens-toi que tu seras bientôt appelé à

justifier ce que tu viens de dire, de la manière la plus solennelle, la plus terrible.

— Ce que j'ai dit, répondit Julien, n'étant que l'expression des véritables sentimens de mon cœur, je l'avouerai hautement toutes les fois que l'occasion l'exigera, et je trouve fort étrange que vous puissiez en douter.

— Je n'en doute pas, mon jeune ami, répondit Bridgenorth, et j'espère voir ton nom placé bien haut parmi ceux des hommes de bien qui arracheront la proie aux puissans du monde. A présent, tes préjugés occupent ton esprit, comme le gardien de la maison dont parle l'Écriture. Mais il s'en présentera un plus fort que lui; il y entrera, et déploiera sur les murailles ce signe de la foi sans lequel il n'est point de salut. Veille, espère, prie, afin que l'heure puisse arriver.

Il y eut en ce moment une pause dans la conversation, et ce fut Peveril qui rompit le silence le premier.

— Vous m'avez parlé en énigmes, major Bridgenorth, et je ne vous ai pas demandé d'explication. Qu'il me soit permis à présent de vous donner un avis dicté par l'intérêt le plus sincère. Comprenez bien ce que je vais vous dire, quelque obscures que puissent être mes paroles. Vous êtes ici, ou du moins vous êtes supposé y être, avec des desseins dangereux pour le souverain de cette île; ce danger retombera sur vous, si vous y restez plus long-temps. Profitez donc de ce conseil, et quittez l'île de Man pendant qu'il en est temps encore.

— Et confiez votre fille aux soins de Julien Peveril: n'est-ce pas là la fin de votre avis, jeune homme? Fiez-vous à ma prudence pour ma sûreté, Julien. J'ai été

habitué à conduire ma barque parmi des écueils plus dangereux que ceux qui m'environnent aujourd'hui. Je vous remercie pourtant de votre avis; il est franc, et j'aime à le croire désintéressé, du moins en partie.

— Vous ne me quittez donc pas avec ressentiment.

— Non, mon fils, mais avec amitié, avec une tendre affection. Quant à ma fille, vous devez abjurer toute pensée de la voir sans mon aveu. Je ne vous promets ni ne vous refuse sa main. Je désire seulement que vous sachiez que celui qui veut être mon gendre doit d'abord se montrer le véritable fils, le fils affectueux de son pays trompé et opprimé. Adieu, ne me réponds pas en ce moment; tu es encore plongé dans l'amertume du fiel, et il pourrait s'élever quelque différend entre nous, ce que je désire éviter. Adieu, tu entendras parler de moi plus tôt que tu ne le penses.

Il serra cordialement la main de Peveril, et se retira en le laissant livré à une sensation de plaisir mêlée de doute et de surprise. Il n'était pas peu étonné de se voir assez avant dans les bonnes graces du père d'Alice pour que celui-ci accordât à son amour une sorte d'encouragement tacite; et il ne put s'empêcher de soupçonner, d'après les discours du père et ceux de la fille, que Bridgenorth désirait que, pour prix de son amitié, il adoptât une ligne de conduite qui ne serait pas d'accord avec les principes dans lesquels il avait été élevé.

— Vous n'avez rien à craindre, Alice, se dit-il en lui-même; quand il s'agirait de votre main, je ne voudrais pas l'acheter par une complaisance indigne de moi, et qui semblerait approuver des principes que mon cœur désavoue; je sais que si j'étais assez vil pour le faire, l'autorité même de votre père ne réussirait pas

à vous faire ratifier une transaction si honteuse. Mais livrons-nous à de meilleures espérances. Quoique Bridgenorth ait une ame forte et un jugement éclairé, il est agité par la crainte du papisme, épouvantail de sa secte; mon séjour dans la famille de la comtesse de Derby est plus que suffisant pour lui inspirer des soupçons sur ma foi; mais, grace au ciel, je me flatte que ma conscience et la vérité m'en justifient.

Tout en faisant ces réflexions, il remettait le mors de Fairy, qu'il avait détaché pour qu'elle pût paître en liberté; il reprit ensuite la bride à la main, et, montant à cheval, il suivit le chemin d'Holm-Peel, ne pouvant s'empêcher de craindre qu'il n'y fût arrivé quelque chose d'extraordinaire en son absence.

Le vieil édifice s'éleva bientôt à ses yeux, solitaire et sombre, au-dessus des eaux de l'Océan endormi. La bannière qui indiquait que le lord de Man résidait dans son enceinte, ou plutôt dans ses ruines, flottait immobile dans les airs. Les sentinelles se promenaient sur les murailles en sifflant ou fredonnant des airs nationaux. Laissant sa fidèle monture dans le village où il l'avait prise, Julien entra dans le château, et y trouva dans l'intérieur le même ordre et la même tranquillité que les apparences extérieures lui avaient annoncés.

CHAPITRE XVIII.

« Donnez-moi votre avis, mon frère :
» Où trouverai-je un messager
» Pour envoyer en Angleterre ? »

Ballade du roi Estmere.

La première personne que Julien rencontra en entrant dans le château fut le jeune lord, qui le reçut avec son air ordinaire de bonté et de légèreté.

— Soyez trois fois le bienvenu, chevalier des Dames, dit le comte, vous qui parcourez à votre gré nos domaines, recevant des rendez-vous, et mettant à fin des aventures amoureuses, tandis que nous sommes condamné à végéter dans nos appartemens royaux, aussi ennuyé, aussi immobile que si Notre Majesté était sculptée en bois sur la poupe de quelque lougre contrebandier de notre île, et baptisé *le roi Arthur de Ramsay*.

— En ce cas, répondit Julien, vous voyageriez sur les flots, et vous ne manqueriez pas d'aventures.

— Oui, mais il pourrait arriver qu'un calme m'arrêtât en pleine mer, ou qu'un navire de la douane me retînt dans le port, ou que je fusse échoué sur le sable de la côte. Supposez mon image royale dans la plus ennuyeuse de toutes les situations, et vous n'aurez pas encore une idée de la mienne.

— Je vois avec plaisir du moins que vous n'avez eu aucune occupation désagréable. Je suppose que les alarmes de ce matin se sont dissipées.

— Complètement, Julien; et, après avoir pris les informations les plus exactes, nous ne trouvons aucun motif pour croire à l'insurrection qu'on nous faisait craindre. Que ce Bridgenorth soit dans l'île, c'est ce qui paraît certain; mais on prétend que ce sont des affaires particulières et importantes qui l'ont obligé à faire ce voyage. Je ne me soucie pas de le faire arrêter sans pouvoir fournir aucune preuve que lui ou ses amis s'occupent d'intrigues criminelles. Dans le fait, il me semble que nous avons pris l'alarme trop tôt. Ma mère parle de vous consulter à ce sujet, et je ne me permettrai pas d'anticiper sur la communication solennelle qu'elle se propose de vous faire. Elle sera en partie apologétique, je suppose; car je commence à croire que notre retraite a été peu royale, et que, comme le méchant, nous avons pris la fuite quand personne ne songeait à nous poursuivre. Cette idée afflige ma mère, qui, comme reine douairière, comme reine régente, comme héroïne, en un mot comme femme, serait extrêmement mortifiée de penser que sa retraite précipitée en ce château l'expose à être tournée en ridicule par

nos insulaires ; aussi est-elle déconcertée et de mauvaise humeur. Quant à moi, je n'ai trouvé d'amusement pendant votre absence que dans les grimaces et la pantomime bizarre de cette petite Fenella, qui est aussi de plus mauvaise humeur, et par conséquent plus risible que vous ne l'avez jamais vue. Morris dit que c'est parce que vous l'avez forcée à descendre l'escalier du rocher : cela est-il vrai, Julien ?

— Le rapport de Morris n'est pas tout-à-fait exact, car je n'ai fait que la forcer à le remonter, pour me débarrasser de son importunité. Elle voulait à sa manière m'empêcher de sortir du château, et elle y mettait tant d'obstination, que je n'ai eu que ce moyen pour m'en délivrer.

— Il faut qu'elle ait supposé que votre départ, dans un moment si critique, était dangereux pour notre garnison. Cela prouve le prix qu'elle attache à la sûreté de ma mère, et le cas qu'elle fait de votre prouesse. Mais, grace au ciel, j'entends la cloche qui annonce le dîner. Je voudrais que les philosophes, qui prétendent que le temps qu'on passe à table est perdu, et que l'amour de la bonne chère est un péché, nous trouvassent quelque autre passe-temps à moitié aussi agréable.

Le repas que le jeune comte attendait depuis longtemps, comme un moyen de faire passer plus rapidement une journée dont il ne savait que faire, fut bientôt terminé, aussitôt du moins que le permit la gravité du cérémonial de la maison de la comtesse. Accompagnée de ses dames et de ses suivantes, elle se retira dès qu'on eut desservi, et laissa nos deux jeunes amis ensemble. Le vin n'avait de charmes en ce moment ni pour l'un ni pour l'autre. Le comte éprouvait des mouvemens d'impatience,

ennuyé et mécontent de la vie monotone et solitaire qu'il menait; et les événemens du jour avaient fourni à Peveril trop de sujets de réflexion pour lui permettre de chercher des sujets d'entretien qui pussent amener ou intéresser son ami. Après s'être passé silencieusement la bouteille l'un à l'autre une ou deux fois, chacun d'eux se retira séparément dans une embrasure des fenêtres de la salle à manger; et telle était l'épaisseur des murs, que ces embrasures étaient assez profondes pour que chacune d'elles formât une espèce de cabinet isolé en quelque sorte du reste de l'appartement.

Là, le comte de Derby était assis, feuilletant quelques nouvelles brochures reçues de Londres, et montrant de temps en temps combien peu de charmes et d'intérêt lui offrait cette lecture, en bâillant d'une manière effrayante tout en jetant un coup d'œil sur la vaste étendue de la mer, qui n'offrait à son attention d'autre variété que le vol d'une troupe de mouettes, ou d'un cormoran solitaire.

Peveril, de son côté, tenait aussi un pamphlet à la main; mais sans s'en occuper, sans même affecter d'en avoir l'air. Toutes ses pensées se reportaient sur l'entrevue qu'il avait eue dans la matinée avec Alice Bridgenorth et son père; et il cherchait en vain à établir quelque hypothèse qui pût lui expliquer pourquoi la fille, à qui il n'avait aucune raison de se croire indifférent, avait paru désirer tout à coup leur séparation éternelle, tandis que le père, dont il avait tant redouté l'opposition, semblait voir ses désirs au moins avec un air de tolérance. Tout ce qu'il put en conclure, ce fut qu'il était en son pouvoir de nuire ou d'être utile à quelque projet qu'avait conçu le major Bridgenorth,

tandis que la conduite et les discours d'Alice lui donnaient tout lieu de craindre qu'il ne pût se concilier les bonnes graces de son père qu'en se prêtant à quelque chose qui serait bien près d'une renonciation à ses principes. Mais aucune conjecture ne put lui donner la moindre idée de ce que Bridgenorth pouvait attendre de lui. Il ne pouvait s'imaginer, quoique Alice eût parlé de trahison, que son père osât lui proposer d'entrer dans aucun complot capable de compromettre la sûreté de la comtesse ou la tranquillité de son petit royaume de Man. Il y aurait eu de sa part tant d'infamie à y accéder, qu'il lui était impossible de croire que qui que ce fût se hasardât à le lui proposer sans être préparé à défendre, l'épée à la main, à l'instant même, une insulte faite à son honneur. Une telle démarche ne pouvait s'accorder avec la conduite du major à tout autre égard. D'ailleurs il était trop calme, trop réfléchi, pour se permettre de faire un mortel affront au fils d'un ancien voisin, à celui à la mère duquel il reconnaissait qu'il avait tant d'obligations.

Tandis qu'il s'efforçait en vain d'extraire des diverses insinuations du père et de la fille quelque chose qui pût lui offrir une explication probable de leurs idées, et qu'en véritable amant il s'occupait du projet de concilier son amour avec son honneur et sa conscience, Peveril sentit qu'on le tirait doucement par l'habit. Il laissa aller ses bras que, pendant le cours de ses réflexions, il avait croisés sur sa poitrine, et, détournant les yeux de la perspective monotone de la mer et des côtes sur lesquelles il avait fixé ses regards, sans savoir sur quoi ils s'arrêtaient, il vit près de lui la petite muette, le lutin Fenella. Elle était assise sur son cous-

sin, ou petit tabouret, qu'elle avait apporté tout près de Julien, déjà depuis quelques instans, et s'attendait sans doute qu'il s'apercevrait de sa présence ; mais voyant enfin qu'il ne lui accordait aucune attention, elle se décida à la solliciter, comme nous l'avons déjà dit. Tiré de sa rêverie par ce mouvement, et apercevant Fenella, il baissa les yeux sur elle, et ne put voir sans intérêt cette créature infortunée.

Elle avait détaché ses longs cheveux flottant sur ses épaules, et dont une partie, tombant jusqu'à terre, formait une espèce de voile, non-seulement autour de sa tête, mais jusqu'autour de sa taille svelte et gracieuse. A travers ces boucles nombreuses, on apercevait ses jolis traits, qui, malgré sa peau brune, formaient une miniature charmante, et deux grands yeux noirs brillant du feu le plus vif. Toute sa contenance lui donnait l'air suppliant d'une personne qui ne sait quel accueil elle va recevoir d'un ami qu'elle estime, et à qui elle va avouer une faute, faire des excuses, ou offrir une justification. En un mot, sa physionomie était si expressive, que, quoiqu'elle fût familière à Julien, il put à peine se persuader qu'elle n'en avait pas changé. La vivacité légère et fantasque de ses traits avait fait place à un air touchant de chagrin et de tendresse, aidé par l'expression de deux beaux yeux qui, en se tournant vers Julien, paraissaient humides, mais sans que leurs paupières fussent mouillées.

Supposant que l'air extraordinaire de cette jeune fille était occasioné par le souvenir de l'altercation qu'ils avaient eue pendant la matinée, Peveril chercha à lui rendre sa gaieté en lui faisant comprendre qu'il n'avait pas conservé le moindre mécontentement de ce qui

s'était passé entre eux. Il lui sourit avec bonté, lui prit la main dans l'une des siennes, tandis qu'avec la familiarité d'un homme qui l'avait connue depuis son enfance, il passait l'autre sur les longues boucles de sa chevelure. Elle baissa la tête, comme si cette simple caresse lui eût fait éprouver en même temps honte et plaisir. Il continuait le même geste, quand tout à coup, sous le voile que semblaient jeter sur elle ses beaux cheveux, il sentit son autre main, qui tenait toujours celle de Fenella, légèrement effleurée par les lèvres de l'intéressante muette, et mouillée d'une larme.

Sur-le-champ, et pour la première fois de sa vie, le danger que la familiarité qu'il se permettait avec une jeune fille qui ne pouvait entendre que par le secours des yeux ne fût mal interprétée, se présenta à l'esprit de Julien. Retirant à l'instant sa main, et changeant d'attitude, il lui demanda, par un signe convenu, si elle avait quelque message pour lui de la part de la comtesse. La contenance de Fenella changea en un moment. Elle tressaillit, se remit sur son tabouret avec la rapidité de l'éclair, releva les belles tresses de ses cheveux, et les disposa sur sa tête avec une grace inexprimable. Lorsqu'elle leva les yeux sur lui, ses joues brunes étaient encore animées par la rougeur ; mais l'expression languissante et mélancolique de ses regards avait fait place à cette vivacité légère et volage qui lui était habituelle. Ses yeux brillaient de plus de feu que de coutume, et leur langage était plus expressif, plus touchant qu'il ne l'avait jamais été. Elle répondit à la question de Julien en appuyant la main sur son cœur, geste par lequel elle désignait toujours sa maîtresse, et

se levant en prenant le chemin de l'appartement de la comtesse, elle fit signe à Julien de la suivre.

La distance n'était pas grande entre la salle à manger et celle où Peveril était conduit par son guide muet. Cependant, en la parcourant, il eut assez de temps pour souffrir cruellement de la crainte soudaine que cette malheureuse fille n'eût mal interprété la bonté avec laquelle il l'avait toujours traitée, et n'eût en conséquence conçu pour lui un sentiment plus tendre que celui de l'amitié. Le malheur dans lequel une telle passion pouvait plonger une créature déjà si infortunée, et dont les sensations étaient si vives, s'offrait à lui sous un jour assez sombre pour qu'il cherchât à repousser toute espèce de soupçon, et il forma en même temps la résolution de se conduire désormais à l'égard de Fenella de manière à réprimer un sentiment déplacé, si malheureusement elle l'avait laissé introduire dans son cœur.

En arrivant dans l'appartement de la comtesse; ils trouvèrent devant elle tout ce qu'il fallait pour écrire, et plusieurs lettres cachetées. Elle reçut Julien avec sa bonté ordinaire, et lui ayant dit de s'asseoir, elle fit signe à la muette de reprendre son aiguille. Fenella s'assit au même instant devant un métier à broder, où, sans le mouvement de ses doigts agiles, on aurait pu la prendre pour une statue, tant sa tête et ses yeux restaient immobiles sur son ouvrage.

Le sens qui lui manquait faisant que sa présence ne pouvait gêner la conversation la plus confidentielle, la comtesse commença à parler à Peveril avec la même liberté que s'ils eussent été seuls.

— Julien, lui dit-elle, je n'ai pas dessein de me

plaindre à vous des sentimens et de la conduite de Derby. Il est votre ami, il est mon fils; il a des talens, de la vivacité, et cependant.....

— Madame, dit Peveril, pourquoi vous créer des chagrins en arrêtant vos regards sur des défauts qu'il faut attribuer au changement des temps et des mœurs, plutôt qu'aux sentimens de mon noble ami? Attendez qu'il ait occasion de s'acquitter de ses devoirs, soit en paix, soit en guerre; et accusez-moi de n'avoir pas su le juger, s'il ne se conduit pas d'une manière digne de son rang.

— Fort bien, répliqua la comtesse; mais me direz-vous quand l'appel du devoir se fera entendre à lui plus haut que celui du plaisir le plus futile qui peut servir à lui faire passer une heure de nonchalance? Combien le caractère de son père était différent! Que de fois n'ai-je pas été obligée de le supplier de ne pas apporter une exactitude si rigide à remplir les devoirs que sa haute naissance lui imposait, et de prendre un repos nécessaire!

— Mais vous devez convenir, milady, que les devoirs auxquels les circonstances appelaient alors votre honorable époux étaient d'une nature plus pressante que ceux que votre fils aurait à remplir.

— Je n'en sais rien. La roue paraît encore en mouvement, et elle peut ramener des scènes semblables à celles dont mes premières années ont été témoins. N'importe! elles ne trouveront pas Charlotte de la Trémouille dépouillée d'énergie, quoique accablée sous le poids du temps. C'était même relativement à ce sujet que je voulais vous parler, mon jeune ami. Depuis notre première connaissance, depuis l'instant où je vis

votre conduite, lorsque je me montrai à vos yeux enfantins comme une apparition, en sortant de ma retraite chez votre père, je me suis plu à vous regarder comme un digne rejeton des Stanley et des Peveril. Je me flatte que la manière dont vous avez été élevé dans ma famille a répondu à l'estime que j'ai pour vous. Je ne désire pas de remerciemens : j'ai à vous demander en retour un service qui n'est peut-être pas sans danger pour vous, mais que personne n'est mieux que vous en état de rendre à ma maison dans les circonstances actuelles.

— Vous avez toujours été ma bonne et noble maîtresse, milady, ma tendre protectrice; je pourrais dire une mère; vous avez le droit de commander à tous les cœurs dans lesquels coule le sang de Stanley, et tout celui qui se trouve dans mes veines vous appartient.

— Les avis que je reçois d'Angleterre, Julien, ressemblent aux rêves d'un homme malade plutôt qu'aux informations régulières que j'aurais dû attendre de correspondans comme les miens. Leurs expressions sont semblables à celles d'un homme qui parle en dormant, et dont les discours sans suite donnent à peine une idée de ce qui se passe dans ses rêves. On dit qu'on a découvert un complot réel ou supposé; que les catholiques en sont les auteurs, que ses ramifications s'étendent très-loin, et qu'il inspire plus de terreur que celui du 5 novembre. Les détails qu'on en donne semblent incroyables, et ne sont appuyés que sur le témoignage des misérables les plus vils et les plus indignes de foi qui puissent exister; et cependant le peuple anglais y prête l'oreille avec la crédulité la plus stupide.

— C'est une singulière illusion, milady, que de vou-

loir une insurrection sans en avoir quelque motif véritable.

—Je ne suis pas bigotte, cousin Julien, quoique je sois catholique. J'ai craint depuis long-temps que le zèle louable de nos prêtres pour faire des prosélytes n'attirât sur eux les soupçons de la nation anglaise. Leurs efforts se sont renouvelés avec une double énergie, depuis que le duc d'York s'est déclaré en faveur de la foi catholique, et le même événement a redoublé la haine et les inquiétudes des protestans. J'avouerai même qu'ils peuvent avoir raison de craindre que le duc d'York ne soit meilleur catholique que bon Anglais, et que, la bigotterie produisant sur lui le même effet que l'avarice et les besoins de la prodigalité sur son frère, ils se soient engagés l'un et l'autre dans des relations avec la France, dont il est possible que l'Angleterre n'ait que trop à se plaindre. Mais les calomnies grossières et palpables d'une conspiration par le meurtre, le sang et le feu; les armées qu'on croit déjà voir, les massacres prétendus, forment une masse de mensonges qu'on aurait cru que le grossier vulgaire n'aurait pu digérer, quel que soit son goût pour tout ce qui est horrible ou merveilleux. Cependant ils sont reçus comme autant de vérités par les deux chambres du parlement, et il n'est pas permis de les révoquer en doute, à moins de s'exposer aux surnoms odieux d'ami des papistes sanguinaires et de fauteur de leurs projets barbares et infernaux.

—Mais qu'opposent à ces bruits ridicules ceux qu'ils paraissent particulièrement intéresser? Que disent les catholiques anglais? C'est un corps riche et nombreux

et qui comprend un grand nombre de nos noms les plus nobles.

— Leurs cœurs sont morts en eux. Ils sont comme des moutons enfermés dans la tuerie afin que le boucher puisse choisir parmi eux. Dans les dépêches brèves et obscures qu'une main sûre m'a fait passer, ils ne font qu'anticiper leur ruine et la nôtre : tant l'abattement est général, tant le désespoir est universel !

— Mais le roi et les protestans royalistes, que disent-ils de l'orage qui se prépare?

—Charles, avec sa prudence et son égoïsme ordinaires, cède à l'orage ; et il souffrira que la corde et la hache scellent le destin des hommes les plus innocens de son royaume, plutôt que de perdre une heure de plaisir en essayant de les sauver. Quant aux royalistes, ou ils ont été saisis du même délire qui s'est emparé des protestans en général, ou ils se tiennent sur la réserve et observent la neutralité ; craignant de montrer quelque intérêt en faveur des malheureux catholiques, de peur d'être confondus avec eux et d'être regardés comme fauteurs et complices de l'horrible conspiration dont on les accuse. Dans le fait, je ne puis les blâmer. Il est difficile d'espérer qu'une simple compassion pour une secte persécutée, ou , ce qui est encore plus rare, un amour abstrait pour la justice, soient assez puissans pour engager les hommes à s'exposer à la fureur d'un peuple dont le ressentiment s'éveille ; car dans l'agitation générale, quiconque refuse de croire le moindre mot des mensonges accumulés par ces infames délateurs est à l'instant dénoncé comme voulant étouffer la découverte du complot. C'est véritablement une tempête effroyable, et quelque éloignés

que nous soyons de la scène où elle gronde, nous devons nous attendre à en ressentir bientôt les effets.

— Lord Derby m'en a déjà dit quelque chose; il a même ajouté qu'il se trouve dans cette île des agens dont le but est d'y exciter une insurrection.

— Oui, répondit la comtesse, dont les yeux lançaient des éclairs en parlant ainsi; et si mon avis eût été suivi, ils eussent été pris sur le fait, et traités de manière à servir d'exemple à quiconque oserait concevoir le projet de venir exécuter un pareil message dans cette principauté indépendante. Mais mon fils, qui est ordinairement coupable de tant de négligence dans l'administration de ses affaires, a jugé à propos de s'en charger dans ce moment de crise.

— Je suis heureux, milady, d'apprendre que les mesures de précaution que mon parent a adoptées ont eu l'effet de déconcerter complètement cette conspiration.

— Pour le moment, Julien; mais elles auraient dû être de nature à faire trembler l'homme le plus hardi quand il aurait songé à l'avenir à commettre une telle infraction à nos droits. Le plan de Derby est plein de dangers, et cependant il a quelque chose de chevaleresque qui fait que je ne saurais le désapprouver.

— Quel est ce plan, milady? demanda Julien avec empressement. En quoi puis-je y coopérer ou en détourner les dangers?

— Il a dessein de partir sur-le-champ pour Londres. Il est, dit-il, non-seulement le chef féodal d'une petite île, mais un des plus nobles pairs d'Angleterre, et en cette qualité il ne doit pas rester tranquille dans un château obscur et éloigné, tandis que son nom et celui de sa mère sont calomniés devant son roi et ses conci-

toyens. Il veut aller prendre sa place dans la chambre des pairs, et y demander publiquement justice de l'insulte faite à sa maison par des dénonciateurs parjures et intéressés.

— C'est une noble résolution, dit Peveril, et elle est digne de mon ami. Je l'accompagnerai, et je partagerai son destin, quel qu'il puisse être.

— Hélas! jeune insensé, autant vaudrait demander à un lion affamé d'éprouver de la compassion, qu'à un peuple prévenu et furieux d'être juste. Il ressemble au fou parvenu au plus haut degré de frénésie, qui assassine sans remords son meilleur et son plus cher ami, et à qui sa cruauté ne fait éprouver des regrets que lorsque le moment de délire est passé.

— Pardon, milady, mais cela ne peut être. Le peuple anglais est noble et généreux, et il est impossible qu'il se laisse égarer d'une manière si étrange. Quelques préventions que l'esprit grossier du vulgaire ait pu concevoir, les deux chambres du parlement ne peuvent en avoir été infectées. Elles n'oublieront pas le sentiment de leur dignité.

— Hélas! cousin, que n'oublieraient pas les Anglais, même du plus haut rang, quand ils sont entraînés par la violence de l'esprit de parti? Ceux mêmes qui ont trop de bon sens pour ajouter foi aux fables qui abusent la multitude se garderont bien de les démentir, si le parti politique auquel ils sont attachés peut gagner un avantage momentané en les laissant s'accréditer. Et c'est pourtant parmi de pareilles gens que votre jeune parent a trouvé des amis et des compagnons! Négligeant les anciens amis de sa maison, comme ayant l'humeur trop grave et trop sérieuse pour le siècle où nous vivons, il

n'a eu d'intimité qu'avec le versatile Shaftesbury, le léger Buckingham, des gens qui n'hésiteraient pas à sacrifier au Moloch populaire du jour un ami, n'importe lequel, dont la ruine pourrait leur rendre la divinité propice. Pardonnez les larmes d'une mère, mon jeune cousin, mais je vois de nouveau l'échafaud s'élever à Bolton. Si Derby va à Londres tandis que ces tigres altérés de sang cherchent leur proie, suspect comme il l'est, et comme je l'ai rendu par ma foi religieuse et par ma conduite dans cette île, il mourra de la mort de son père. Et cependant quelle autre marche adopter?

— Souffrez que j'aille à Londres, milady, s'écria Peveril, touché de l'affliction de sa protectrice. Vous aviez la bonté de compter un peu sur mon jugement. J'agirai pour le mieux. Je me concerterai avec ceux que vous me désignerez, avec eux seulement; et je me flatte que je pourrai bientôt vous informer que cette illusion, quelque forte qu'elle puisse être, est sur le point de se dissiper. En mettant les choses au pire, je pourrais vous donner avis des dangers, s'il s'en présentait qui fussent à craindre pour le comte ou pour vous-même, et peut-être serais-je en état de vous indiquer les moyens de les détourner.

La comtesse, en écoutant Julien et prête à céder à son inquiétude maternelle, semblait encore lutter contre son caractère naturellement noble et désintéressé.

— Pensez-vous à ce que vous me demandez, Julien? lui répondit-elle en laissant échapper un soupir. Puis-je consentir à exposer la vie du fils de mon amie à des périls auxquels je ne veux pas que le mien se livre?

— Songez, milady, que je ne cours pas les mêmes risques. Ma personne est inconnue à Londres; mon rang, quoiqu'il soit loin d'être obscur dans mon pays, est trop ignoré dans la capitale pour me faire remarquer dans cette vaste réunion de tout ce que le royaume offre de plus noble et de plus riche. Je ne crois pas que mon nom ait été prononcé, même indirectement, parmi ceux des prétendus conspirateurs. Enfin, et par-dessus tout, je suis protestant, et l'on ne peut m'accuser d'aucune relation directe ou indirecte avec l'église de Rome. Je n'ai de liaisons qu'avec des gens qui, s'ils ne veulent ou ne peuvent me servir d'appui, ne pourront du moins m'exposer à aucun danger. En un mot, je puis rester à Londres avec sécurité, tandis que le comte y courrait le plus grand péril.

— Ces raisonnemens vous sont inspirés par votre générosité, Julien, et quoiqu'ils puissent être justes, ils ne peuvent être écoutés que par une mère, par une mère veuve. Je me reproche de l'égoïsme en songeant que ma parente a, dans tous les cas, l'appui d'un époux qui l'aime tendrement; car c'est ainsi que raisonne l'intérêt personnel, quand nous ne rougissons pas de lui subordonner des sentimens plus louables.

— Ne donnez pas un pareil nom à celui que vous éprouvez, milady, et ne me regardez que comme le frère puîné de mon ami. Vous avez rempli à mon égard tous les devoirs d'une mère, et c'en est un pour moi de vous servir comme un fils. Le voyage que je vous demande de faire à Londres pour reconnaître quelle est la disposition des esprits dût-il me faire courir des risques dix fois plus grands, je n'en serais pas effrayé. Je vais trouver le comte à l'instant, et lui annoncer mon départ.

— Arrêtez, Julien ! S'il faut que vous fassiez ce voyage pour nous rendre service, et hélas ! je n'ai pas assez de générosité pour refuser votre offre pleine de noblesse, il faut que vous partiez seul, et sans en informer Derby. Je le connais parfaitement ; sa légèreté d'esprit n'offre aucun alliage de bassesse ni d'égoïsme, et, pour le monde entier, il ne souffrirait pas que vous vous éloignassiez sans lui de cette île. Or, s'il partait avec vous, à quoi servirait votre dévouement si noble et si désintéressé ? Vous ne pourriez que partager sa ruine, de même que le nageur qui cherche à sauver un homme que le courant entraîne finit par subir le même destin s'il souffre que celui qu'il veut secourir le saisisse.

— Je ferai ce que vous jugerez convenable, milady ; et je serai prêt à partir dans une demi-heure.

— Cette nuit donc, dit la comtesse après un instant de réflexion; je prendrai les mesures les plus secrètes pour vous faciliter les moyens de mettre à exécution votre généreux projet; car je ne voudrais pas exciter contre vous le préjugé qui ne manquerait pas de s'élever sur-le-champ si l'on savait que vous avez quitté si tard cette île et sa maîtresse catholique. Vous ferez peut-être bien de prendre à Londres un nom supposé.

— Pardon, milady, répondit Peveril ; je ne ferai rien qui puisse attirer sur moi l'attention sans nécessité ; je vivrai de la manière la plus retirée ; mais prendre un nom supposé et recourir au déguisement, ce serait peut-être une imprudence, et, je crois, une faiblesse peu digne de moi. En cas de découverte, quel motif pourrais-je alléguer pour justifier la pureté de mes intentions ?

La comtesse réfléchit encore un instant. — Je crois

que vous avez raison, dit-elle ensuite; vous vous proposez sans doute de passer par le comté de Derby, et de faire une visite au château de Martindale?

— Je le désirerais certainement, milady, si le temps le permettait, et que les circonstances le rendissent convenable.

— C'est ce dont vous jugerez vous-même, Julien. La célérité est désirable, sans contredit; mais, d'une autre part, vous éveillerez moins le soupçon et l'inquiétude en partant pour Londres du château qu'habite votre famille, que si vous y arriviez directement d'ici, avec un air de précipitation, sans même vous donner le temps d'aller visiter vos parens. En cela, comme en tout, vous devez vous laisser guider par votre prudence. Allez donc, mon cher fils, car vous devez m'être aussi cher qu'un fils; allez vous disposer à partir. Je vais vous préparer quelques dépêches, et je vous remettrai l'argent qui vous sera nécessaire. Point d'objections. Ne suis-je pas votre mère? N'allez-vous pas remplir le devoir d'un fils? Ne me contestez donc pas le droit de pourvoir à vos dépenses. Et ce n'est pas encore tout : comme je dois me fier entièrement à votre zèle et à votre prudence pour agir en notre faveur, suivant que les circonstances l'exigeront, je vous donnerai des lettres de recommandation les plus pressantes pour nos amis et nos parens, que je supplierai et auxquels j'enjoindrai de vous accorder tous les secours dont vous pourrez avoir besoin, soit pour votre sûreté personnelle, soit pour ce que vous pourrez entreprendre pour nous.

Peveril ne s'opposa pas long-temps à un arrangement qu'il était vrai que la situation de ses finances rendait

presque indispensable, à moins qu'il n'eût voulu avoir recours à son père. La comtesse lui remit donc différentes traites sur un négociant de la cité, jusqu'à concurrence de deux cents livres. Elle lui permit alors de se retirer pour une heure, lui disant qu'après ce court espace de temps elle aurait encore à lui parler.

Les préparatifs de son voyage ne furent pas capables de le distraire des pensées qui se présentaient en foule à son esprit. Il trouva qu'une demi-heure de conversation avait encore une fois complètement changé ses projets pour le présent et ses plans pour l'avenir. Il avait offert à la comtesse de Derby un service que la tendresse qu'elle lui avait toujours témoignée méritait bien de lui; mais, en l'acceptant, elle l'avait obligé à se séparer sur-le-champ d'Alice Bridgenorth, dans un moment où elle lui était devenue plus chère que jamais par l'aveu d'une tendresse mutuelle. Son image se présentait à ses yeux telle qu'il l'avait vue dans la matinée en la pressant sur son cœur. Il croyait entendre sa voix lui demander s'il était bien vrai qu'il songeât à s'éloigner d'elle dans une crise que tout semblait annoncer comme prochaine. Mais Peveril, malgré sa jeunesse, connaissait ses devoirs, et ne manquait point de résolution pour les exécuter. Il ne permit pas à son imagination de se livrer à une si douce illusion, et, prenant la plume avec fermeté, il écrivit à Alice la lettre suivante pour lui faire connaître sa nouvelle situation, autant qu'il le pouvait, sans manquer à la confiance de la comtesse.

« Je vous quitte, ma chère Alice, lui disait-il, je vous quitte; et, quoiqu'en vous quittant je ne fasse qu'obéir aux ordres que vous m'avez donnés, je n'ai

pas le droit de vous demander que vous me sachiez gré de ma déférence, puisque si des raisons bien fortes ne fussent venues à l'appui de vos ordres, je crois que je n'aurais pas eu le courage d'y obéir. Mais d'importantes affaires de famille me forcent à m'absenter sur-le-champ de cette île, et j'ai à craindre que ce ne soit pour plus d'une semaine. Mes pensées, mes espérances, mes désirs, vont appeler sans cesse l'heureux moment qui me ramènera à Blackfort et dans son aimable vallée. Quoiqu'il me soit permis de me flatter que les vôtres auront quelquefois pour objet l'exilé solitaire qui n'aurait pu se résoudre à le devenir si la voix du devoir et de l'honneur ne le lui eût commandé, ni vous ni votre père ne devez craindre que je cherche à vous engager à entretenir avec moi une correspondance clandestine; je vous aimerais moins sans la franchise et la candeur de votre caractère, et je ne vous demande pas de cacher au major Bridgenorth un seul mot de ce que je vous avoue en ce moment. Sur tout autre sujet, il ne peut lui-même désirer plus ardemment que moi le bien de notre patrie commune. Nous pouvons différer sur les moyens de le procurer; mais, en principe, je suis convaincu que le même esprit nous anime tous deux; et je ne puis refuser d'écouter la voix de son expérience et de sa sagesse, quand même elle devrait ne pas réussir à me persuader. Adieu, Alice, adieu! Je pourrais ajouter bien des choses à ce triste mot; mais quelles expressions me suffiraient pour peindre l'amertume avec laquelle je viens de l'écrire? Je pourrais pourtant le répéter encore bien des fois pour prolonger davantage le dernier entretien que je dois avoir avec vous d'ici à quelque temps. Ma seule consolation, c'est que mon absence ne sera pro-

blablement pas assez longue pour vous permettre d'oublier celui qui ne vous oubliera jamais. »

Il tint cette lettre dans sa main une minute après l'avoir pliée avant de la cacheter, tandis qu'il réfléchissait si les termes concilians dont il s'était servi en parlant du major Bridgenorth ne pourraient pas lui donner l'espérance de faire de lui un prosélyte à sa cause, espérance que sa conscience lui disait qu'il ne pourrait réaliser avec honneur. Cependant, d'une autre part, il n'avait pas le droit de conclure de ce que le major lui avait dit, que leurs principes fussent diamétralement opposés et inconciliables; car, quoique fils d'un Cavalier, quoique élevé dans la famille de la comtesse de Derby, il était lui-même, par principe, ennemi des prérogatives injustes, et ami de la liberté du peuple. Ces considérations imposèrent silence aux objections que le point d'honneur lui adressait intérieurement : vainement sa conscience lui disait tout bas que les expressions conciliatrices qu'il avait employées lui avaient été principalement dictées par la crainte que le major, en son absence, ne fût tenté de faire changer de résidence à Alice, et de l'emmener en quelque lieu où il lui serait impossible de la retrouver.

Ayant cacheté sa lettre, Julien appela son domestique, et le chargea de la porter, sous une enveloppe adressée à mistress Debora Debbitch, dans une maison du village de Rushin, où l'on déposait ordinairement les paquets et messages destinés à la famille demeurant à Blackfort. Il le fit monter à cheval sur-le-champ, et se débarrassa ainsi d'un homme qui aurait été en quelque sorte l'espion de tous ses mouvemens. Il changea de costume pour se revêtir d'habits plus convenables à un

voyageur, mit une petite provision de linge dans une valise, et prit pour arme une excellente épée à double tranchant et une bonne paire de pistolets qu'il eut soin de charger à deux balles. Il termina ses préparatifs en garnissant sa poche de vingt pièces d'or, et en serrant dans un portefeuille les traites dont nous avons parlé; cela fait, il n'attendit plus que les derniers ordres de la comtesse.

L'enthousiasme, si naturel à la jeunesse, et l'espérance, qui avait été glacée un moment par les circonstances pénibles et inquiétantes dans lesquelles il se trouvait, et par l'idée de la privation à laquelle il allait être condamné, reprirent alors toute leur force. Son imagination, se détournant des sombres idées qu'il s'était formées de l'avenir, lui suggéra qu'il entrait alors dans la vie, en un moment de crise où le courage et les talens devaient presque certainement faire la fortune de celui qui en était doué. Pouvait-il faire un début plus honorable sur la scène tumultueuse du monde, chargé de s'y montrer par une des plus nobles maisons de l'Angleterre, et pour en prendre la défense? Et s'il pouvait s'acquitter de sa mission avec la résolution et la prudence nécessaires pour en assurer le succès, combien ne pouvait-il pas arriver d'événemens qui rendissent sa médiation nécessaire à Bridgenorth, et qui le missent en état d'acquérir à des termes justes et honorables des droits sur sa reconnaissance, et d'en obtenir la main de sa fille?

Tandis qu'il s'occupait de ces idées agréables, quoique appuyées sur des fondemens bien incertains, il ne put s'empêcher de s'écrier tout haut : — Oui, Alice, je t'obtiendrai noblement! A peine ses lèvres avaient-elles

laissé échapper ces mots, qu'il entendit comme un profond soupir à la porte de son appartement, que son domestique avait laissée entr'ouverte; et presque au même instant on y frappa tout doucement.

— Entrez, dit Julien un peu honteux de son exclamation, et craignant que quelque écouteur aux portes ne l'eût entendue ; entrez, répéta-t-il s'apercevant que l'on frappait une seconde fois. Personne ne se présentant encore, il ouvrit lui-même la porte, et il y trouva Fenella.

Les yeux encore rouges des larmes qu'il paraissait qu'elle venait de verser, et avec l'air de l'abattement le plus profond, la jeune muette, portant la main sur son cœur, lui fit signe du doigt de la suivre, car c'était ainsi qu'elle lui annonçait toujours que la comtesse désirait le voir. Elle se retourna alors, comme pour le conduire à l'appartement de sa maîtresse. En la suivant le long des corridors voûtés et sombres qui offraient les moyens de communication entre les divers appartemens du château, il remarqua que la démarche vive et légère qui lui était habituelle s'était changée en un pas lent et mélancolique, qu'elle accompagnait de sons inarticulés semblables à des gémissemens, et qu'elle se permettait sans doute avec d'autant moins de contrainte, qu'il lui était impossible de juger si les autres pouvaient les entendre. Elle se tordait les mains en marchant, et donnait toutes les marques d'une extrême affliction.

Une idée qui se présenta en ce moment à l'esprit de Peveril le fit frissonner involontairement, en dépit de toute sa raison. Né dans le comté de Derby, et ayant résidé long-temps dans l'île de Man, il connaissait beaucoup de légendes adoptées par la superstition, et il sa-

vait notamment qu'une croyance populaire attribuait un esprit familier à la puissante famille des Stanley; que cet esprit, du sexe féminin, et de l'espèce qu'on appelle *Ban-Shie*, avait coutume, disait-on, de pousser des gémissemens pour annoncer des événemens malheureux; qu'il se montrait ordinairement versant des larmes et jetant des cris, avant la mort de toute personne de distinction appartenant à cette famille. Pendant un instant, Julien put à peine se défendre de l'idée que la jeune fille qui marchait devant lui, une lampe à la main, en pleurant et en gémissant, ne fût le génie de la famille de sa mère, qui venait lui annoncer le destin qui lui était réservé. Une réflexion analogue s'offrit en même temps à son esprit : c'était que, si le soupçon qu'il avait conçu dans la matinée relativement à Fenella était fondé, le malheureux attachement de cette jeune fille pour lui, semblable à celui de la *Ban-Shie* pour sa famille, ne pouvait prédire que désastres, lamentations et malheurs.

CHAPITRE XIX.

> « Levez l'ancre à l'instant, amis; et que la voile,
> » Par vos soins déployée, offre son sein au vent. »
>
> *Anonyme.*

La présence de la comtesse dissipa les idées superstitieuses qui s'étaient emparées un instant de l'imagination de Julien, et le força de reporter son attention sur les affaires de la vie réelle.

— Voici vos lettres de créance, lui dit-elle en lui remettant un petit paquet soigneusement enveloppé d'une peau de veau marin; vous ferez bien de ne les ouvrir que lorsque vous serez à Londres. Vous ne devez pas êtes surpris d'en trouver une ou deux adressées à des personnes qui professent la même religion que moi; et, quant à celles-là, notre intérêt commun exige que

vous preniez les plus grandes précautions pour les remettre.

— Je suis votre messager, madame, et, quels que soient les ordres dont vous me chargiez, je les exécuterai. Permettez-moi pourtant de vous dire que je doute que des relations avec des catholiques puissent être utiles pour me faire arriver au but de ma mission.

— Vous avez déjà donné entrée dans votre esprit aux préventions générales d'une maudite secte, dit la comtesse en souriant; et, dans les dispositions où sont actuellement les Anglais, vous n'en êtes que plus propre à vous trouver parmi eux. Mais, mon prudent ami, l'adresse de ces lettres est conçue de telle manière que vous ne courrez aucun danger en les remettant; d'ailleurs, les gens à qui vous devez les remettre sont si bien déguisés, que vous pourrez converser avec eux sans aucun risque. Sans leur aide, soyez sûr que vous ne pourriez obtenir avec assez d'exactitude les renseignemens que vous allez chercher. Personne ne peut vous dire aussi exactement d'où vient le vent, que le pilote dont le vaisseau est exposé à la tempête. D'ailleurs, quoique, vous autres protestans, vous refusiez à nos prêtres l'innocence de la colombe, vous êtes assez disposés à leur accorder toute la prudence du serpent. Pour parler sans figure, je vous dirai qu'ils ont les moyens les plus étendus de savoir tout ce qui se passe, et que la volonté d'en faire usage ne leur manque point. Je désire donc que vous profitiez de leurs connaissances et de leurs avis, s'il est possible.

— Quelques ordres que vous me donniez, madame, je me ferai un devoir de les exécuter avec exactitude. Et maintenant, comme il est inutile de différer l'exécu-

tion d'un projet une fois arrêté, faites-moi connaître le moment auquel vous avez fixé mon départ.

— Il doit être aussi prompt que secret. Cette île est pleine d'espions, et je ne voudrais pas qu'aucun d'eux se doutât que je fais partir de Man un envoyé pour Londres. Pouvez-vous être prêt à partir demain matin ?

— Cette nuit, à l'instant même. Mes petits préparatifs de départ sont terminés.

—Soyez donc prêt dans votre chambre à deux heures du matin. J'enverrai quelqu'un vous avertir, car notre secret, quant à présent, doit avoir le moins de confidens possible. Votre passage est retenu à bord d'un sloop étranger ; vous vous rendrez à Londres, soit en passant par le château de Martindale, soit par telle autre route que vous jugerez convenable. Lorsqu'il sera nécessaire d'annoncer votre absence, je dirai que vous êtes allé voir vos parens. Mais un moment : après votre débarquement à Whitehaven, il faudra que vous voyagiez à cheval. Vous avez à la vérité des lettres de change ; mais avez-vous assez d'argent comptant pour vous procurer un bon coursier ?

— J'en ai suffisamment, madame, et l'on ne manque pas de bons chevaux dans le Cumberland. Il s'y trouve des gens qui savent s'en procurer d'excellens et à bon marché.

— Ne vous y fiez pas ; mais voici ce qui vous procurera le meilleur cheval qu'on puisse trouver sur les frontières... Quoi ! seriez-vous assez simple pour me refuser ?

Tout en parlant ainsi, elle lui présentait une bourse bien remplie, et Peveril se vit obligé de l'accepter.

— Un bon cheval et une bonne épée, Julien, ajouta la comtesse, sont, après un bon cœur et une bonne tête, ce qui convient le mieux à un Cavalier.

— Je vous baise donc les mains, madame, dit Peveril, et je vous prie humblement de croire que, s'il me manque quelque chose pour réussir dans mon entreprise, ce ne sera jamais le désir de servir ma noble parente, ma généreuse bienfaitrice.

— Je le sais, mon ami, je le sais; et que Dieu me pardonne si mes inquiétudes pour mon fils vous font courir des dangers auxquels il aurait été plus juste qu'il s'exposât lui-même! Allez! allez! Que les saints et les anges veillent sur vous! Fenella informera le comte que vous souperez dans votre appartement. Je garderai aussi le mien, car je ne serais pas en état de soutenir ce soir les regards de mon fils. Il ne me saura pas beaucoup de gré de vous avoir chargé de cette mission, et bien des gens se demanderont si j'ai agi en dame de Latham quand j'ai exposé le fils de mon amie à des périls qui auraient dû être bravés par le mien. Mais je suis une malheureuse veuve, Julien, et le malheur m'a rendue égoïste.

— Ne parlez pas ainsi, madame; ce serait encore moins agir en dame de Latham, que de prévoir des dangers qui peut-être n'existent pas, et qui, s'ils existaient, sont moins à craindre pour moi que pour mon noble parent. Adieu! que la protection du ciel soit avec vous! Rappelez-moi au souvenir de Derby, et faites-lui mes excuses. J'attendrai vos ordres à deux heures après minuit.

Ils se séparèrent après un adieu affectueux, plus affectueux encore de la part de la comtesse, dont la géné-

rosité lui reprochait toujours d'exposer Peveril à des dangers pour les épargner à son fils.

Julien s'était retiré dans son appartement solitaire. Son domestique lui apporta bientôt du vin et des rafraîchissemens; et, malgré toutes les réflexions qui se croisaient dans son esprit, il n'oublia pas le besoin d'en profiter. Mais, après cette occupation indispensable, ses pensées se succédant l'une à l'autre comme les vagues du reflux de la mer, son imagination lui rappela le passé, et chercha à soulever le voile qui couvrait l'avenir. Ce fut en vain qu'enveloppé d'une grande redingote il se jeta sur son lit pour appeler le sommeil : la perspective incertaine qui s'ouvrait devant lui, ses doutes sur la manière dont Bridgenorth pourrait disposer de sa fille pendant son absence, ses craintes que le major lui-même ne tombât au pouvoir de la vindicative comtesse, mille vagues appréhensions dont il ne pouvait lui-même se rendre compte, agitèrent son sang et ne lui permirent de goûter aucun repos. Tantôt il s'asseyait dans un grand fauteuil de bois de chêne, et écoutait le bruit des vagues qui se brisaient sous ses fenêtres, et les cris des oiseaux de mer qui troublaient le silence de la nuit; tantôt il se promenait lentement à grands pas dans sa chambre, et il s'arrêtait quelquefois devant une croisée pour contempler la mer, qui semblait sommeiller sous l'influence de la pleine lune, dont les rayons argentaient chaque vague. Telles furent les seules distractions qu'il put imaginer jusqu'à une heure après minuit, et il passa l'heure qui suivit dans l'attente de l'ordre de son départ.

Deux heures sonnèrent enfin. Un coup légèrement frappé à sa porte et suivi d'un murmure inarticulé, lui

fit soupçonner que la comtesse avait encore employé sa suivante muette comme la personne qui devait être le ministre le plus sûr de ses volontés en cette occasion. Il crut trouver quelque chose d'inconvenant dans ce choix, et ce fut avec un mouvement d'impatience, étranger à la générosité naturelle de son cœur, qu'en ouvrant la porte il vit la jeune muette debout devant lui. La lampe qu'il tenait à la main réfléchissait une vive lumière sur ses traits, et fit probablement reconnaître à Fenella l'expression qui les animait. Elle baissa tristement ses grands yeux noirs vers la terre, et sans oser les relever sur lui elle lui fit signe de la suivre. Il ne prit que le temps nécessaire pour assurer ses pistolets dans sa ceinture, serrer son manteau autour de lui, mettre sa petite valise sous son bras, et ils sortirent de la partie habitée du château par divers passages obscurs conduisant à une poterne que Fenella ouvrit par le moyen d'une clef qu'elle choisit dans un trousseau suspendu à sa ceinture.

Ils étaient alors dans la cour du château, éclairée par un clair de lune jetant une lumière pâle et lugubre sur les ruines qui les entouraient, et qui donnaient à ce lieu l'apparence d'un ancien cimetière plutôt que celle de l'intérieur d'une place fortifiée. La tour ronde et élevée, l'ancien monticule faisant face à l'édifice jadis honoré du nom de cathédrale, semblaient avoir une forme encore plus antique et plus bizarre, vus à la lueur douteuse qui les frappait alors.

Fenella se dirigea vers une des églises dont nous avons déjà parlé, et Julien la suivit, quoiqu'il devinât le chemin qu'elle allait prendre, et qu'il fût assez superstitieux pour ne pas se soucier d'y passer. C'était par

un passage secret, traversant cette église, que le corps-de-garde extérieur de la garnison communiquait autrefois avec l'intérieur de la place, et c'était par là qu'on apportait chaque soir au gouverneur les clefs du château, lorsque les portes en étaient fermées et que les sentinelles étaient à leur poste. Cette coutume avait été abandonnée sous le règne de Jacques I[er], et ce passage avait cessé d'être fréquenté, à cause de la légende bien connue du *chien Manthe* (1), esprit ou démon qui avait pris la forme d'un chien noir, et par qui cette église était hantée. On croyait, comme article de foi, que ce spectre était devenu jadis si familier avec les hommes, qu'il se montrait presque toutes les nuits dans le corps-de-garde, où il arrivait par le passage dont nous venons de parler, et par lequel il se retirait dès le point du jour. Les soldats s'habituèrent à cette apparition, mais pas assez pour se permettre de prononcer un seul mot avant son départ. Une nuit pourtant, un d'entre eux, rendu hardi par l'ivresse, jura qu'il saurait si c'était un chien ou un diable; et, tirant son sabre, il suivit le spectre quand il s'en alla par sa route ordinaire. Il revint au bout de quelques minutes: la terreur avait dissipé son ivresse; il avait la bouche ouverte, et ses cheveux étaient dressés sur sa tête; mais, malheureusement pour les amis du merveilleux, il se trouva hors d'état de pouvoir raconter les horreurs qu'il avait vues. Cet événement fit du bruit, et mit ce lieu en discrédit. On abandonna le corps-de-garde; on en fit construire un nouveau; on ouvrit une autre

(1) *Manthe dog*, ce qui probablement signifie le chien de l'île de Man. — Éd.

communication, quoique moins directe, avec le gouverneur ou sénéchal du château, et l'on cessa de fréquenter le passage qui traversait les ruines de l'église.

En dépit des terreurs que cette légende, conservée par la tradition, attachait à ce passage, Fenella, suivie de Peveril, traversa hardiment ses voûtes chancelantes sous lesquelles ils étaient guidés, à travers les débris, tantôt par la lueur précaire de la lampe que portait la jeune muette, tantôt par la clarté de la lune, qui pénétrait par les brèches faites aux murailles par le temps ou par quelques fenêtres qu'il avait encore épargnées. Ce chemin faisant beaucoup de détours, Peveril ne put s'empêcher d'être surpris de la connaissance que sa singulière compagne paraissait avoir de cette espèce de labyrinthe, et de la hardiesse avec laquelle elle le traversait. Il n'était pas lui-même assez exempt des préjugés du siècle où il vivait, pour ne pas songer avec quelque appréhension qu'il était possible qu'ils avançassent jusqu'au repaire du *chien-fantôme*, et, chaque fois que le vent soufflait à travers les ruines, il lui semblait l'entendre aboyer contre les audacieux mortels qui osaient venir le troubler dans son royaume ténébreux.

Rien ne les interrompit pourtant dans leur marche, et au bout de quelques minutes ils arrivèrent au vieux corps-de-garde abandonné. Ce qui restait des murs de ce petit édifice servit à les dérober à la vue des sentinelles, dont l'une, à demi-endormie, était de garde à la porte extérieure du château, tandis que l'autre, assise tranquillement sur les marches de pierre qui conduisaient au parapet du mur de clôture, dormait en toute sécurité, à côté de son mousquet. Fenella fit signe à Peveril de marcher en silence et avec précaution, et lui

montra, à sa grande surprise, par une fenêtre du corps-de-garde, une barque avec quatre rameurs, au pied du roc sur lequel s'élevait le château, car c'était l'heure de la haute marée. Elle lui fit voir ensuite qu'il devait y descendre par une échelle très-haute appuyée contre une croisée.

Julien fut mécontent et alarmé de la négligence des sentinelles, qui avaient laissé faire de semblables préparatifs sans s'en apercevoir et sans donner l'alarme, et il ne savait trop s'il ne devait pas appeler l'officier de garde pour lui reprocher sa nonchalance, et lui faire voir combien il serait facile à quelques hommes résolus de surprendre Holm-Peel, en dépit de la force naturelle de sa position et de sa réputation d'imprenable. Fenella sembla deviner ses pensées, avec ce tact et cette finesse d'observation que la nature paraissait lui avoir donnés en dédommagement de l'imperfection de ses sens. Elle mit une main sur son bras, et posa un doigt de l'autre sur ses lèvres, comme pour lui enjoindre la prudence; et Peveril, sachant qu'elle agissait d'après les ordres de la comtesse, n'hésita pas à obéir, mais avec la résolution de ne pas perdre de temps pour informer le comte du danger auquel le château était exposé sur ce point.

Cependant il descendit l'échelle avec précaution, car les échelons étaient inégaux, humides et glissans; quelques-uns même étaient rompus. S'étant assis sur la poupe de la barque, il fit signe aux bateliers de prendre le large, et se retourna pour faire ses adieux à son guide. Mais quelle fut sa surprise en voyant Fenella se laisser glisser rapidement le long de l'échelle périlleuse au lieu de la descendre échelon à échelon, et, s'arrêtant sur le dernier, sauter avec une agilité incroyable sur la

barque, qui commençait déjà à s'éloigner, et s'asseoir à côté de lui avant qu'il eût le temps de lui exprimer sa surprise et de lui faire des remontrances. Il ordonna aux bateliers de se rapprocher de l'échelle, et donnant à ses traits l'expression du déplaisir qu'il éprouvait réellement, il s'efforça de lui faire comprendre qu'elle devait aller retrouver sa maîtresse. Fenella croisa les bras, et le regarda avec un sourire hautain qui annonçait que sa résolution était inébranlable. Peveril se trouva fort embarrassé; il craignait de mécontenter la comtesse et de déranger ses plans en donnant l'alarme, ce qu'en tout autre cas il aurait été fort tenté de faire. Il était évident que tous les gestes auxquels il pourrait avoir recours ne feraient aucune impression sur l'esprit de Fenella; la seule question était donc de savoir comment, si elle partait avec lui, il se débarrasserait d'une compagnie si singuliere, de manière à pourvoir en même temps à la sûreté de cette jeune fille.

Les bateliers se chargèrent de décider l'affaire, car, après s'être reposés un instant sur leurs rames, et avoir échangé entre eux quelques mots en allemand ou en hollandais, ils se mirent à ramer vigoureusement, et ils furent bientôt à quelque distance du château. La possibilité que les sentinelles envoyassent quelques balles ou même un boulet de canon fut encore pour Peveril un objet d'inquiétude momentanée; mais la barque s'éloigna inaperçue et sans être hélée; ce qui, quoique les rames fussent enveloppées de linge, et que les bateliers parlassent peu et très-bas, prouvait, à ce que pensait Julien, beaucoup de négligence de la part des factionnaires. Quand ils furent à une certaine distance du château, les rameurs redoublèrent leurs efforts pour gagner

un petit vaisseau qui n'était pas très-éloigné. Pendant ce temps Peveril eut tout le loisir de remarquer que les bateliers se parlaient l'un à l'autre à voix basse, en jetant des regards inquiets sur Fenella, comme s'ils eussent craint qu'on ne les blâmât de l'avoir amenée.

Après un quart d'heure environ de navigation, ils arrivèrent au sloop. Le capitaine attendait Peveril sur le pont, et il lui offrit des rafraîchissemens; mais un mot que lui dit un des bateliers l'interrompit dans ce soin hospitalier, et il courut au bord de ce bâtiment pour s'opposer à l'intention d'y monter que témoignait Fenella. Lui et ses bateliers parlaient hollandais avec vivacité, en regardant la jeune fille avec un air d'inquiétude. Peveril se flatta que le résultat serait qu'on la ferait reconduire à terre; mais elle avait résolu de triompher de tous les obstacles. Comme on avait retiré l'échelle dès que Julien s'en était servi, elle saisit le bout d'une corde et se hissa sur le bâtiment avec autant de dextérité qu'aurait pu le faire un marin de profession, ne laissant à l'équipage d'autre moyen que la force ouverte pour l'empêcher de monter à bord : il paraît qu'on ne voulut pas y avoir recours. Dès qu'elle fut sur le pont, elle tira le capitaine par la manche, l'emmena vers la proue, et ils parurent causer ensemble par signes, mais d'une manière intelligible à tous deux.

Peveril oublia bientôt la présence de la muette, et commença à réfléchir sur sa situation et sur la probabilité qu'il y avait qu'il était séparé pour un temps assez considérable de l'objet de son affection. — Constance! se répéta-t-il à lui-même, constance! Et comme s'il eût trouvé un rapport avec le sujet de ses méditations, il fixa les yeux sur l'étoile polaire, qui brillait cette nuit

avec un éclat plus qu'ordinaire: emblème d'une passion pure et d'une invincible résolution. Les pensées qui s'élevaient dans son esprit, pendant que ses regards se fixaient sur cette clarté invariable, étaient nobles et désintéressées. Chercher à procurer à son pays le bonheur et les bienfaits de la paix intérieure, considérer son amour pour Alice Bridgenorth comme l'astre qui devait le guider à de nobles actions, telles étaient les résolutions que cette vue lui faisait concevoir et qui élevaient son esprit à cet état de mélancolie romanesque plus délicieux peut-être que la sensation d'un transport de joie.

Il fut distrait de ces réflexions par un mouvement léger. Un soupir, dans lequel on pouvait reconnaître la voix d'une femme, se fit entendre assez près de lui pour le troubler dans sa rêverie. Il tourna la tête, et vit Fenella les yeux fixés sur la même étoile qui venait d'attirer les siens. Son premier sentiment fut celui du déplaisir; mais il lui fut impossible d'en conserver long-temps contre un être si malheureux sous plusieurs rapports, si intéressant sous tant d'autres, dont les grands yeux noirs étaient mouillés d'une larme qu'on voyait briller à la clarté de la lune, et dont l'émotion semblait prendre sa source dans une tendresse digne au moins de l'indulgence de celui qui en était l'objet. Il résolut pourtant de profiter de cette occasion pour lui faire sur son étrange conduite les remontrances que la pauvre fille serait en état de comprendre. Il lui prit la main avec beaucoup de bienveillance, mais en même temps d'un air sérieux, lui montra la barque et ensuite le château, dont on pouvait à peine alors distinguer les murs et les tours dans l'éloignement, voulant ainsi lui faire comprendre qu'il

était nécessaire qu'elle retournât à Holm-Peel. Fenella baissa les yeux et secoua la tête comme pour répondre qu'elle n'y consentirait jamais. Julien lui fit de nouvelles représentations, en employant successivement le langage des yeux et celui des gestes; il mit la main sur son cœur, pour désigner la comtesse, et fronça le sourcil, pour lui indiquer le mécontentement qu'elle éprouverait. A tout cela la jeune fille ne répondit que par des pleurs.

Enfin, comme si elle eût été réduite à s'expliquer par ces remontrances multipliées, elle le saisit tout à coup par le bras pour fixer son attention, jeta à la hâte les yeux autour d'elle, comme pour voir si personne ne l'examinait, passa l'autre main en travers sur son propre cou, lui montra la barque et le château, et lui fit un signe de tête.

Tout ce que Peveril put conclure de ces différens gestes, ce fut que Fenella croyait qu'il était menacé de quelque danger, qu'elle se flattait de pouvoir détourner par sa présence Il était facile de comprendre surtout qu'elle semblait tenir opiniâtrément à son projet, quel qu'il fût; du moins il était clair pour Julien qu'il n'avait aucun moyen pour l'en faire changer. Il fallait donc qu'il attendît la fin de cette courte traversée, pour chercher à se débarrasser de sa compagne; et jusque-là, agissant d'après la supposition que la conduite de la jeune muette lui était inspirée par l'attachement qu'elle avait conçu pour lui, il jugea que ce qu'il pouvait faire de mieux pour elle et pour lui, c'était de s'en tenir aussi éloigné que les circonstances le permettaient. En conséquence, il lui fit le signe dont elle se servait pour annoncer qu'elle allait se coucher, en appuyant la

tête sur sa main; et lui ayant ainsi recommandé d'aller se reposer, il se leva, et pria le capitaine de le conduire dans le lieu où il devait passer la nuit.

Le capitaine l'introduisit dans une petite chambre où on lui avait préparé un hamac, dans lequel il se jeta pour y chercher le repos dont l'exercice et l'agitation du jour précédent et l'heure avancée de la nuit lui faisaient sentir un besoin véritable. Un sommeil profond ne tarda pas à s'emparer de lui; mais il ne fut pas de longue durée. Il fut troublé dans son sommeil par les cris d'une femme, et enfin il entendit, ou du moins il crut entendre distinctement la voix d'Alice Bridgenorth qui l'appelait par son nom.

Il s'éveilla; et, voulant sauter à bas de son lit, il s'aperçut, au mouvement du navire et au balancement de son hamac, que son rêve l'avait trompé. Il doutait pourtant encore que ce ne fût qu'un rêve. Les cris : Julien Peveril, au secours! Julien Peveril! retentissaient encore à son oreille. La voix était bien celle d'Alice; et il avait peine à se persuader que son imagination l'eût trompé à ce point. Était-il possible qu'elle fût à bord du même bâtiment? Le caractère du major Bridgenorth et les intrigues dont il s'occupait ne rendaient pas cette idée trop invraisemblable; mais, si cela était, à quel péril était-elle donc exposée, pour qu'elle l'appelât ainsi à son secours.

Voulant sortir d'incertitude à l'instant même, il sauta à demi vêtu à bas de son hamac, et marchant à tâtons dans sa petite chambre, où il faisait aussi noir que dans un four, il parvint enfin, non sans difficulté, à en trouver la porte. Ne pouvant venir à bout de l'ouvrir, il appela à grands cris le matelot de quart. Le maître du

navire, qui s'appelait capitaine, était le seul homme à bord qui pût parler quelques mots d'anglais.

— D'où vient tout ce bruit? lui demanda Julien.

— Rien, rien, reprit-il dans son baragouin ; c'est une chaloupe qui part avec la jeune fille; elle a pleuré un peu en quittant le bâtiment; pas autre chose.

Cette explication satisfit Julien, qui présuma qu'un peu de violence avait été nécessaire pour déterminer Fenella à retourner au château; et quoiqu'il fût charmé de ne pas en avoir été témoin, il ne put être fâché qu'on eût employé ce moyen. Son opiniâtreté à rester à bord, et la difficulté qu'il aurait trouvée à se débarrasser de cette singulière compagne, après être débarqué, lui avaient déjà donné beaucoup d'inquiétude, et il ne regretta nullement que le capitaine l'en eût délivré par ce coup de main.

Son rêve se trouvait ainsi pleinement expliqué. Il avait été éveillé par les cris inarticulés qu'avait poussés Fenella en résistant à la violence qu'on exerçait contre elle; son imagination les avait convertis en paroles, et leur avait prêté la voix d'Alice Bridgenorth. Notre imagination nous joue presque toutes les nuits des tours encore plus étranges.

Tout en lui répondant, le capitaine ouvrit la porte, et parut avec une lanterne, sans l'aide de laquelle Peveril aurait eu bien de la peine à regagner son hamac; il dormit alors d'un sommeil paisible jusqu'à ce que le capitaine vînt lui demander s'il voulait déjeuner; et il y avait déjà long-temps que le soleil était sur l'horizon.

CHAPITRE XX.

« Quel est cet être étrange, ou follet ou lutin,
» Qui, léger comme l'air, le soir et le matin,
» S'attache à tous mes pas, me suit comme mon ombre? »

BEN JONSON.

PEVERIL trouva le capitaine du sloop un peu moins grossier que ne le sont ordinairement les personnes de sa profession, et il reçut de lui tous les détails qu'il désirait avoir relativement au départ de Fenella, que le marin envoya très-énergiquement à tous les diables pour l'avoir obligé à jeter l'ancre jusqu'au retour de la chaloupe qu'il avait chargée de la reconduire à terre.

— J'espère, dit Julien, qu'on n'a pas eu besoin de recourir à la violence pour la déterminer à partir? Je présume qu'elle n'a pas fait une folle résistance.

— Résistance! répéta le capitaine : *mein Gott!* elle a

fait la résistance d'un escadron, elle a crié à se faire entendre jusqu'à Whitehaven ; elle a grimpé aux cordages comme un chat sur un arbre. Mais c'était un tour de son ancien métier.

— De quel métier voulez-vous parler?

— Oh! moi la connaître mieux que vous, *mein herr;* je l'ai connue quand elle était petite fille, toute petite fille, et qu'elle avait pour maître un *seiltanzer,* quand milady la comtesse eut la bonne fortune de l'acheter.

— Un *seiltanzer!* Qu'entendez-vous par ce mot?

— J'entends un danseur de corde, un saltimbanque, un faiseur de tours de passe-passe. Oh! je connais Adrien Brackel, *mein Gott!* qui vend des poudres pour vider l'estomac des autres, et remplir sa bourse. Oui, oui, je connais Brackel; j'ai fumé plus d'une livre de tabac avec lui.

Peveril se souvint alors que la comtesse s'était attaché Fenella pendant un voyage qu'elle avait fait sur le continent, et tandis que le jeune comte et lui étaient en Angleterre. Elle ne leur avait jamais dit où elle l'avait trouvée, et leur avait seulement donné à entendre qu'elle s'en était chargée par compassion, afin de la tirer d'une extrême détresse. Il dit au marin ce qu'il savait à cet égard.

— Détresse! dit le capitaine; je sais seulement que Brackel avait coutume de bien la battre quand elle ne voulait pas danser sur la corde, et il la nourrissait fort légèrement quand elle dansait, pour l'empêcher de grandir. Ce fut moi qui conclus le marché entre la comtesse et lui, parce qu'elle avait loué mon sloop pour son voyage sur le continent. Personne que moi ne savait d'où elle venait. La comtesse l'avait vue sur un théâtre

à Ostende, et avait eu pitié de sa situation, et de la manière dont elle était traitée. Milady m'avait chargé alors d'acheter la pauvre créature de son maître, et m'avait défendu d'en parler à aucun de ses domestiques. Aussi, continua le fidèle confident, je garde le silence quand mon bâtiment est dans les havres de Man ; mais en pleine mer je suis maître de parler. Ces imbéciles de l'île de Man disent que c'est une *wechselbalg*, ce que vous autres vous appelez une fée, un lutin qui change de forme à volonté, *mein Gott!* Vous n'avez jamais vu une *wechselbalg!* j'en ai vu une à Cologne, et deux fois plus grosse que cette jeune fille, mangeant trois fois plus, et ruinant les pauvres gens qui étaient avec elle, comme le coucou dans le nid du moineau. Mais cette Fenella ne mange pas plus qu'une autre jeune fille ; oh! ce n'est pas une *wechselbalg*.

Par une suite de raisonnemens tout différens, Julien était arrivé à la même conclusion. Pendant que le marin faisait son récit, il réfléchissait que cette malheureuse fille devait l'étonnante flexibilité de ses membres et l'agilité de tous ses mouvemens à l'apprentissage qu'elle avait fait sous Adrien Brackel; et que des germes de passions fantasques et capricieuses pouvaient avoir été semés dans son cœur pendant son enfance, qu'elle avait passée à courir le pays avec un saltimbanque. L'éducation qu'avait reçue Peveril ayant rempli sa tête d'idées aristocratiques, les anecdotes qu'il venait d'apprendre sur la vie et la première situation de Fenella augmentèrent encore le plaisir qu'il éprouvait en se voyant débarrassé de sa compagnie, et cependant il désirait connaître tous les détails que le capitaine pouvait encore avoir à lui communiquer sur ce sujet. Mais

le marin lui avait déjà dit tout ce qu'il savait. Il ignorait quels étaient les parens de la jeune muette; seulement il fallait que son père eût été un misérable *schelm*, c'est-à-dire un infame coquin, pour avoir vendu sa chair et son sang à Adrien Brackel; car c'était à prix d'argent que le charlatan était devenu maître de son élève.

Cette conversation dissipa tous les doutes qui avaient commencé à s'élever dans l'esprit de Julien sur la fidélité du capitaine, puisqu'il paraissait connaître la comtesse depuis long-temps, et avoir eu quelque part à sa confiance. Le geste effrayant qu'avait fait Fenella ne lui parut plus mériter aucune attention, et il ne le regarda que comme une nouvelle preuve de son caractère irritable.

Il s'amusa quelque temps à se promener sur le pont, en réfléchissant sur les événemens passés de sa vie, et sur ceux que l'avenir pouvait lui réserver. Mais bientôt son attention fut forcée de changer d'objet. Le vent venait de passer au nord-ouest, et il était si contraire à la marche que le bâtiment devait suivre, que le capitaine, après avoir fait de vains efforts pour y résister, déclara que son sloop, qui n'était pas excellent voilier, était hors d'état de gagner Whitehaven, et qu'il était forcé de suivre le vent et de se diriger vers Liverpool. Peveril n'y fit aucune objection. Son voyage par terre en serait moins long s'il passait par le château de son père; et, de manière ou d'autre, les intentions de la comtesse n'en seraient pas moins exécutées.

Le vaisseau fut donc mis sous le vent, et il vogua avec beaucoup de rapidité. Cependant le capitaine, faisant valoir des motifs de prudence, résolut de jeter

l'ancre dans la rade, et ne voulut pas entrer pendant la nuit dans l'embouchure de la Mersey. Le jour parut enfin, et Peveril eut alors la satisfaction de débarquer sur le quai de Liverpool, qui montrait déjà quelques signes de cette prospérité commerciale portée depuis ce temps à un si haut point.

Le capitaine, qui venait souvent dans ce port, indiqua à Julien une assez bonne auberge, principalement fréquentée par les marins ; car, quoique Peveril eût déjà été à Liverpool, il ne jugeait pas à propos de se montrer cette fois dans aucun endroit où l'on aurait pu le reconnaître. Il prit donc congé du capitaine, après l'avoir forcé, non sans peine, à accepter un petit présent pour son équipage. Quant au prix du passage, le capitaine n'en voulut pas entendre parler, et ils se séparèrent de la manière la plus amicale.

L'auberge était remplie d'étrangers, de marins et de commerçans, tous occupés de leurs propres affaires, et s'en entretenant avec ce bruit et cette vivacité qu'on remarque dans un port de mer florissant. Mais quoique la plupart des entretiens qui avaient lieu dans la salle destinée au public eussent pour objet des affaires particulières, il s'y mêlait un sujet général de conversation qui semblait intéresser tous les interlocuteurs ; de sorte qu'au milieu des discussions sur le fret et les assurances, on entendait les cris : — maudit complot ! — conspiration infernale ! — le roi est en danger ! — abominables papistes ! — la potence est un châtiment trop doux pour eux !

Il était évident que la fermentation de Londres s'était étendue jusqu'à ce port éloigné, et qu'elle y avait été reçue par les habitans avec cette énergie orageuse

qui donne aux habitans des côtes de la mer quelque rapport avec les vents et les vagues de leurs parages. Les intérêts commerciaux et maritimes de l'Angleterre étaient à la vérité anti-catholiques, quoiqu'il ne soit peut-être pas facile d'en donner une bonne raison, puisqu'on ne peut guère supposer qu'ils aient aucun rapport avec des disputes théologiques. Mais, dans les classes inférieures du peuple, le zèle est souvent en raison inverse des connaissances, et quoique les marins ne connussent rien des points qui divisaient les deux églises, ils n'en étaient pas moins entièrement dévoués au protestantisme. Quant aux commerçans, ils étaient en quelque sorte ennemis nés de la noblesse des comtés de Lancastre et de Chester; la plupart des nobles de ces environs étant encore attachés à la foi de l'église romaine, le catholicisme leur devenait dix fois plus odieux, comme étant la marque distinctive de gens qu'ils détestaient à cause de leur morgue aristocratique.

D'après le peu que Peveril venait d'entendre des sentimens des habitans de Liverpool, il jugea qu'il agirait prudemment en s'éloignant de cette ville le plus tôt possible, et avant qu'on vînt à le soupçonner d'avoir quelques liaisons avec un parti devenu l'objet de la haine générale.

Pour continuer son voyage, il fallait d'abord qu'il achetât un cheval, et pour cela il résolut d'avoir recours aux écuries d'un maquignon bien connu à cette époque, et qui demeurait dans un faubourg de cette ville. S'étant procuré son adresse, il se rendit chez lui.

Les écuries de Joe Bridlesley nourrissaient un grand nombre de bons chevaux, car ce commerce était alors beaucoup plus étendu qu'il ne l'est à présent. Il était

assez ordinaire de voir un étranger qui avait un voyage à faire, acheter un cheval qu'il vendait ensuite, pour ce qu'il pouvait en tirer, au lieu de sa destination. Il en résultait des demandes fréquentes de chevaux, et les marchands avaient soin de n'en être jamais dépourvus. Mais soit qu'ils en achetassent ou qu'ils en vendissent, Bridlesley et ses confrères avaient toujours soin de faire de bons profits.

Julien, assez bon connaisseur en chevaux, en choisit un vigoureux, d'environ seize palmes de hauteur, et le fit conduire dans la cour pour voir si son allure répondait à son extérieur. Comme il en fut parfaitement content, il ne restait qu'à en fixer le prix avec Bridlesley. Celui-ci ne manqua pas de jurer que sa pratique avait choisi le meilleur cheval qui eût jamais passé par la porte de ses écuries depuis qu'il faisait ce commerce; qu'il serait impossible d'en trouver un semblable, attendu que la jument qui l'avait mis bas était morte, et il finit par en demander un prix proportionné à l'éloge. On se mit alors à marchander, suivant l'usage, pour arriver à ce que les marchands français appellent *le juste prix*.

Si le lecteur connaît un peu ce genre de trafic, il sait qu'on y met en général beaucoup de vivacité, et qu'il attire ordinairement un cercle d'oisifs toujours disposés à donner leur opinion et leur avis. Parmi les assistans se trouvait en cette occasion un homme maigre, un peu au-dessous de la taille ordinaire et assez mal vêtu, mais qui parlait d'un ton à annoncer beaucoup de confiance en lui-même, et de manière à prouver qu'il connaissait bien l'objet dont il parlait. Le prix du cheval ayant été convenu à quinze livres sterling, prix considérable pour

cette époque, il restait à fixer celui de la selle et de la bride, et l'homme maigre et de mauvaise mine dont nous avons déjà parlé trouva presque autant à dire sur ce sujet que sur le premier. Comme toutes ses remarques avaient un air d'obligeance pour l'étranger, et tendaient à le favoriser, Peveril le regarda comme un de ces oisifs qui, n'ayant pas le moyen de se livrer à leur goût pour leur propre compte, ne sont pas fâchés d'employer leurs connaissances pour le service des autres, dans l'espoir d'en obtenir quelque récompense; et croyant qu'il pourrait obtenir d'un tel homme quelques renseignemens utiles, il allait lui faire la politesse de lui offrir de vider une bouteille de vin avec lui, quand il s'aperçut qu'il avait disparu tout à coup. A peine avait-il remarqué cette circonstance, que de nouvelles pratiques entrèrent dans la cour, et leur air d'importance attira sur-le-champ l'attention de Bridlesley et de toute sa milice de jockeys et de palefreniers.

— Trois bons chevaux, dit celui qui paraissait à la tête des nouveaux venus, et dont la respiration sonore annonçait en même temps l'embonpoint et l'importance; trois chevaux bons et vigoureux, pour le service des communes d'Angleterre.

— J'ai quelques chevaux, dit Bridlesley, dignes d'être montés au besoin par le président même de la chambre; mais, pour dire la vérité en chrétien, je viens de vendre le meilleur de mon écurie au jeune homme que vous voyez, et qui sans doute ne refusera pas de vous céder son marché, si ce cheval est nécessaire pour le service de l'état.

— C'est bien parler, l'ami, dit le personnage important. Et se tournant vers Julien, il lui demanda d'un

ton impérieux de lui céder le cheval qu'il venait d'acheter.

Peveril éprouvait le plus violent désir de répondre à cette demande déraisonnable par un refus positif, et ce ne fut pas sans peine qu'il le réprima, se souvenant que la situation dans laquelle il se trouvait alors exigeait beaucoup de circonspection; il lui répliqua donc simplement que s'il lui prouvait qu'il était autorisé à prendre des chevaux pour le service public, il devait naturellement consentir à lui céder celui qu'il venait d'acheter.

L'inconnu, avec un air de grande dignité, tira de sa poche et mit dans la main de Peveril un ordre signé par le président de la chambre des communes, autorisant Charles Topham, huissier de la verge noire, à poursuivre et arrêter certains individus dénommés audit ordre, et toutes autres personnes qui étaient ou qui seraient accusées par des témoins compétens d'être fauteurs ou complices du complot infernal des papistes, complot ourdi dans le sein même du royaume; par lequel ordre étaient tenus tous sujets fidèles et loyaux de prêter aide et assistance audit Charles Topham dans l'exécution de sa mission.

En voyant une pièce de cette importance, Julien n'hésita plus à céder son cheval à ce fonctionnaire formidable, que quelqu'un a comparé à un lion qu'il fallait bien nourrir à force de mandats d'arrêts, puisqu'il plaisait à la chambre des communes d'entretenir un tel animal. Aussi les mots : *Sus, Topham!* devinrent un proverbe, et un proverbe redoutable dans la bouche du peuple.

La complaisance de Peveril lui valut les bonnes

graces de l'émissaire, qui, avant de choisir des chevaux pour ses deux compagnons, lui permit d'acheter un cheval gris, fort inférieur, à la vérité, à celui qu'il avait d'abord choisi, autant pour la tournure que pour l'activité, mais dont le prix fut à peu près le même; car Bridlesley, voyant qu'on lui demandait des chevaux pour le service des communes d'Angleterre, avait formé la résolution tacite d'en augmenter le prix de vingt pour cent.

Peveril convint du prix, et le paya pour cette fois beaucoup plus promptement qu'il ne l'avait fait lors de son premier marché; car il avait lu dans le mandat dont Topham était porteur le nom de son père, sir Geoffrey Peveril, du château de Martindale, écrit en grosses lettres, comme un des individus que cet officier devait arrêter.

Instruit de ce fait important, Julien n'en fut que plus pressé de partir de Liverpool pour se rendre dans le comté de Derby et donner l'alarme à son père, si toutefois M. Topham n'avait pas déjà exécuté l'ordre de son arrestation, ce qui ne lui paraissait pas vraisemblable, car on pouvait supposer qu'il aurait voulu d'abord s'assurer de la personne de ceux qui demeuraient dans le voisinage des ports de mer. Un mot ou deux qu'il entendit le confirmèrent dans cette opinion.

— M'entendez-vous, l'ami? disait Topham au maquignon; vous ferez conduire ces chevaux, dans deux heures, à la porte de M. Shortell, marchand mercier, où nous nous rafraîchirons en buvant un verre de vin, tout en nous informant s'il se trouve dans les environs quelques personnes que je puisse arrêter chemin faisant. Et vous voudrez bien faire rembourrer cette selle,

car on dit que les routes du comté de Derby sont dures. Quant à vous, capitaine Dangerfield, et vous, M. Everett, il faut que vous mettiez vos lunettes de protestant, et que vous me montriez jusqu'à l'ombre d'un prêtre ou d'un ami des prêtres, car je suis venu ici avec un balai pour nettoyer le pays de pareil bétail.

Un de ceux à qui il parlait ainsi, et qui avait l'air d'un marchand ruiné, lui répondit seulement : — Oui, oui, M. Topham ; il est temps de balayer la grange.

La réponse de l'autre fut moins laconique. C'était un homme qui avait une paire de moustaches formidables, le nez rouge, un habit galonné montrant la corde, et un chapeau dont les dimensions ne le cédaient en rien à celui de Pistol (1).

— Je veux être damné, s'écria ce zélé protestant, si je ne reconnais par les marques de la bête sur toutes personnes de seize à soixante-dix-sept ans, aussi clairement que si elles avaient pris de l'encre au lieu d'eau bénite pour faire le signe de la croix. Puisque nous avons un roi qui veut faire justice et une chambre des communes qui encourage les poursuites, la bonne cause ne doit pas souffrir faute de dénonciations.

— Tenez-vous-en là, noble capitaine, répondit l'officier ; mais croyez-moi, réservez vos sermens pour en faire usage devant les cours de justice ; c'est les prodiguer inutilement que de vous en servir comme vous le faites dans une conversation ordinaire.

— Ne craignez rien, M. Topham, répliqua Dangerfield ; il faut bien entretenir les talens qu'on a reçus du ciel. Si je renonçais aux sermens dans mes entretiens

(1) Personnage d'une pièce de Shakspeare. — Éd.

ordinaires, je ne saurais plus comment en faire un quand l'occasion l'exigerait. Mais vous ne m'entendez pas prononcer de sermens papistes; je ne jure ni par la messe, ni par saint Georges, ni par aucune chose appartenant à l'idolâtrie. Je ne fais que des sermens convenables à un pauvre gentilhomme protestant qui désire servir Dieu et son roi.

— Bien parlé, très-noble Festus, dit son camarade. Mais quoique je n'entrelarde pas mes paroles de sermens hors de saison, ne croyez pas que je sois embarrassé pour en faire quand on invoquera mon témoignage sur la *hauteur*, la *profondeur*, la *longueur* et la *largeur* de cet infernal complot contre le roi et la foi protestante.

Fatigué et presque dégoûté d'entendre des propos qui annonçaient une si franche brutalité, Peveril se hâta de conclure son marché avec Bridlesley, et prit son cheval gris pour l'emmener; mais à peine était-il à la porte de la cour qu'il entendit la conversation ci-après, et elle était d'autant plus alarmante qu'il en était l'objet.

— Quel est ce jeune homme? demanda la voix lente et douce du plus concis des deux interlocuteurs subalternes; il me semble que je l'ai vu quelque part. Est-il de ce pays?

— Non pas que je sache, dit Bridlesley, qui, de même que tous les habitans de l'Angleterre à cette époque, répondait aux questions de ces drôles avec le même respect qu'on a en Espagne pour celles d'un inquisiteur; il est étranger, tout-à-fait étranger. C'est la première fois que je le vois. Un jeune poulain sauvage, j'en réponds; il connaît aussi bien que moi la bouche d'un cheval.

— Je commence à me rappeler, dit Everett, que j'ai

vu une figure semblable à la sienne à l'assemblée tenue par les jésuites à la taverne du *Cheval Blanc*.

— Et moi, dit le capitaine Dangerfield, je crois me souvenir que...

— Allons, allons, messieurs, dit la voix imposante de Topham, nous n'avons pas besoin de vos souvenirs en ce moment; nous savons d'avance à quoi ils aboutiront; mais il est bon que vous sachiez que vous ne devez courir le gibier que quand vous êtes hors de lesse. Ce jeune homme a bonne mine, et il a cédé de bonne grace son cheval pour le service de la chambre des communes. Il sait comment il doit se conduire à l'égard de ses supérieurs, je vous en réponds; et d'ailleurs je doute qu'il ait dans sa bourse de quoi payer les frais de l'arrestation.

Ce discours termina l'entretien, que Peveril, se trouvant intéressé au résultat qu'il pouvait avoir, crut devoir écouter jusqu'au bout. Maintenant qu'il était fini, il jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de sortir de la ville sans se faire remarquer, et de prendre le chemin le plus court pour se rendre au château de son père. Il avait payé son écot à l'auberge; il avait apporté chez Bridlesley la petite valise contenant le peu d'objets qui lui étaient nécessaires, de sorte qu'il n'avait pas besoin d'y retourner. Il résolut donc de faire quelques milles sans s'arrêter même pour faire donner de l'avoine à son cheval, et, connaissant assez bien le pays, il espéra qu'il pourrait arriver à Martindale avant l'honorable M. Topham, dont il fallait d'abord rembourrer la selle, et qui, lorsqu'il serait à cheval, marcherait sans doute avec la précaution d'un homme craignant les effets d'un trot trop allongé.

D'après toutes ces réflexions, Julien prit la route de Warrington, lieu qu'il connaissait parfaitement; mais il ne s'y arrêta point, et passant la Mersey sur un pont construit par un des ancêtres de son ami le comte de Derby, il se dirigea vers Dishley, sur les frontières du comté. Il aurait aisément atteint ce village, si son cheval eût été en état de faire une marche forcée; mais pendant le cours de son voyage il eut plus d'une fois occasion de maudire la dignité officielle du personnage à qui il avait cédé une meilleure monture.

Il suivait la route qui lui semblait la plus directe dans un pays qu'il ne connaissait que superficiellement; mais près d'Altringham il se trouva enfin forcé de faire halte, et il ne fut plus question que de chercher un endroit tranquille et retiré pour s'y arrêter. Il crut l'avoir trouvé dans un petit hameau composé de quelques chaumières; le propriétaire de la plus considérable réunissait le métier de meunier à celui de cabaretier. L'enseigne d'un chat (fidèle allié de son maître pour la défense de ses sacs de farine), botté comme le Grimalkin (1) des contes de fées, et jouant du violon pour se donner meilleure grace, annonçait au public que John Whitecraft exerçait ces deux honnêtes professions; et sans doute il avait soin de tirer double profit de sa double industrie.

Un tel endroit promettait à un voyageur qui voulait

(1) Grimalkin. — Grey-Malkin, *Minet gris;* c'est le nom du chat dans la poésie burlesque, et répondant alors à notre Rominagrobis. Les sorcières de Macbeth invoquent aussi Grimalkin : c'est un démon qu'on suppose affectionner la forme du chat. Éd.

garder l'incognito, sinon un logement plus somptueux, du moins une retraite plus sûre qu'une auberge plus fréquentée. En conséquence Julien descendit de cheval à l'enseigne du *Chat jouant du violon.*

CHAPITRE XXI.

« Dans ces temps de désordre on a quelque raison
» Pour craindre des méchans l'obscure trahison. »

OTWAY.

A la porte de cette auberge du *Chat jouant du violon*, Julien reçut les soins qu'on rend ordinairement aux voyageurs qui s'arrêtent dans ces maisons de classe subalterne. Un garçon en guenilles, chargé du soin des chevaux, conduisit le sien dans une misérable écurie, où pourtant il ne manqua ni d'avoine ni de litière.

Après avoir veillé lui-même à ce qu'on eût pour son coursier tous les soins qu'exigeait un animal sur lequel reposait l'espoir de son voyage et peut-être sa propre sûreté, Peveril entra dans la cuisine, qui était en même temps le salon et la salle à manger de cette petite auberge, pour voir quels rafraîchissemens il pourrait y

obtenir. Il apprit, à sa grande satisfaction, qu'il ne s'y trouvait qu'un étranger; mais il fut moins content quand on lui dit qu'il fallait partir sans dîner ou partager avec cet inconnu les seules provisions qui se trouvaient dans la maison, et qui consistaient en un ragoût de truites et d'anguilles que l'hôte avait pêchées dans le petit ruisseau dont l'eau faisait tourner la roue de son moulin.

A la demande particulière de Julien, l'hôtesse se chargea d'y ajouter un plat substantiel d'œufs au lard, ce qu'elle n'aurait peut-être pas fait si l'œil perçant de Peveril n'eût découvert la tranche de lard suspendue sous le manteau de la cheminée; et comme elle ne pouvait en nier l'existence, force lui fut d'en sacrifier une partie.

C'était une femme de bonne mine, d'environ trente ans, dont l'air de propreté et d'enjouement faisait honneur au choix du joyeux meunier, son tendre époux. Elle était accroupie devant une énorme et antique cheminée, car le feu était son département, comme l'eau était celui de son mari, et elle préparait les bonnes choses qui devaient lui faire oublier ses fatigues et le renvoyer satisfait à sa besogne. Quoique la bonne femme eût paru d'abord peu disposée à se donner beaucoup de peines pour notre voyageur, cependant l'air distingué, la belle taille et les manières civiles de son nouvel hôte, attirèrent bientôt une bonne partie de son attention; et, tout en s'occupant de la cuisine, elle jetait sur lui de temps en temps un regard de complaisance, mais auquel on aurait dit qu'il se joignait un sentiment de pitié. La fumée qui s'exhalait de la poêle contenant le lard et les œufs remplissait déjà l'apparte-

ment, et le bruissement de la friture faisait chorus avec le bouillonnement du pot dans lequel le poisson cuisait à un feu plus lent. La table fut couverte d'une nappe de grosse toile, mais fort blanche, et tout était prêt pour le repas que Julien commençait à attendre avec quelque impatience, quand le compagnon qui devait le partager avec lui entra dans l'appartement.

Du premier regard, Julien reconnut en lui, à sa grande surprise, ce même homme maigre et assez mal vêtu qui, pendant son premier marché avec Bridlesley, lui avait officieusement donné son opinion et ses avis. Déjà mécontent d'être obligé d'admettre un étranger en sa compagnie, Peveril le fut bien davantage en reconnaissant en lui un homme qui pouvait avoir des prétentions, quelque minces qu'elles fussent, à sa connaissance, dans un moment où il se trouvait forcé à observer la plus grande réserve. Il lui tourna donc le dos sans affectation, fit semblant de s'amuser à regarder par une croisée, et résolut d'éviter d'entrer en conversation avec lui, à moins qu'une nécessité absolue ne l'y contraignît.

Cependant l'étranger avança droit vers l'hôtesse, qui tenait encore en main la queue de la poêle, et lui demanda à quoi elle songeait de préparer des œufs au lard, quand il lui avait dit positivement qu'il ne voulait que du poisson.

La bonne femme, avec l'air d'importance de tout cuisinier qui remplit ses fonctions, resta quelques instans sans daigner paraître avoir entendu le reproche qui venait de lui être adressé; et quand elle se détermina à parler, ce fut pour y répondre d'un ton magistral et décidé.

— Si vous n'aimez pas le lard, du lard de mon propre cochon, bien nourri de pois et de son; si vous n'aimez pas le lard et les œufs, des œufs tout frais pondus par mes poules, et que j'ai dénichés de mes propres mains, eh bien, tant pis pour Votre Honneur; il pourra se trouver des gens qui les aiment.

— Il pourra se trouver des gens qui les aiment! répéta l'étranger; cela veut-il dire que j'aurai un compagnon de table, brave femme?

— Ne m'appelez pas brave femme, répondit la meunière, avant que je vous appelle brave homme; et je vous promets qu'il y a bien des gens qui ne voudraient pas donner ce nom à quelqu'un qui refuse de manger des œufs au lard un vendredi.

— Il ne faut pas mal interpréter ce que je vous dis, ma bonne hôtesse, répliqua l'étranger. Je suis convaincu que vos œufs et votre lard sont excellens, mais c'est une nourriture un peu trop pesante pour mon estomac.

— Ou pour votre conscience, peut-être, riposta l'hôtesse; et maintenant que j'y pense vous désirez peut-être que votre poisson soit assaisonné à l'huile, au lieu de la bonne graisse que j'allais y mettre. Je voudrais pouvoir deviner ce que tout cela signifie; mais je réponds que John Bigstaff, le constable, en viendrait aisément à bout.

Un moment de silence s'ensuivit; mais Julien, un peu alarmé de la tournure que prenait la conversation, devint intéressé à examiner le jeu muet qui y succéda. En inclinant la tête vers son épaule gauche, mais sans tourner le corps, et sans quitter la fenêtre devant laquelle il s'était posté, il remarqua que l'étranger, se croyant

sûr de ne pas être observé, s'approcha de l'hôtesse, et il crut le voir lui glisser dans la main une pièce d'argent. Le changement de ton de la meunière confirma cette supposition.

— Au surplus, dit-elle, ma maison est le palais de la liberté, et il en doit être de même de celle de tout aubergiste. Que m'importe ce qu'on y mange et ce qu'on y boit, pourvu qu'on paye honorablement? Il y a des gens très-honnêtes dont l'estomac ne peut digérer le lard et la graisse, surtout le vendredi; mais que m'importe à moi ou à mes confrères, pourvu que nous soyons raisonnablement récompensés de nos peines? J'ajouterai seulement que, d'ici à Liverpool, on ne pourrait trouver de meilleur lard ni de meilleurs œufs, et c'est une vérité que je soutiendrai à la vie et à la mort.

— Je n'ai pas la moindre envie de contester ce point, dit l'étranger. Et se tournant vers Julien : C'est sans doute monsieur, ajouta-t-il, qui doit être mon compagnon de table; je souhaite qu'il trouve à son goût le mets que je ne puis l'aider à manger.

— Je vous assure, monsieur, dit Peveril, qui se vit alors forcé à se retourner et à répondre avec civilité, que ce n'est pas sans peine que j'ai déterminé notre hôtesse à ajouter mon couvert au vôtre, et à préparer ses œufs au lard, qu'elle est maintenant si empressée de voir manger.

— Je ne suis empressée, répondit la meunière, que de voir mes hôtes manger ce que bon leur semble et payer leur écot; et s'il y a dans un plat de quoi manger pour deux je ne vois pas la nécessité d'en apprêter un

autre. Au surplus les voilà prêts l'un et l'autre, et j'espère qu'on les trouvera bons. — Alice! Alice!

Le son de ce nom bien connu fit tressaillir Julien ; mais l'Alice qui se présenta ne ressemblait en rien à l'Alice que son imagination avait conjurée. C'était une grosse servante les pieds nus et faisant les plus vils ouvrages de l'auberge. Elle aida sa maîtresse à placer les mets sur la table, et un pot d'ale mousseuse, brassée à la maison, fut mis au milieu; dame Whitecraft assurant qu'elle était de première qualité : — Car, dit-elle, nous savons par expérience que trop d'eau noie le meunier, et nous l'épargnons dans notre cuve à brasser comme nous désirons que le ciel l'épargne sous la roue de notre moulin.

— Je bois à votre santé, ma bonne hôtesse, dit l'étranger, et à l'oubli de notre petite querelle, en vous remerciant de l'excellent poisson que vous avez préparé.

— Je vous remercie moi-même, monsieur; mais je n'ose vous faire raison, car notre homme dit que cette ale est trop forte pour la tête d'une femme. Je ne me permets qu'un verre de vin des Canaries de temps en temps avec une commère ou quelque voyageur qui en a envie.

— Vous en boirez donc un verre avec moi, dame Whitecraft, dit Peveril, si vous voulez m'en donner un flacon.

— De tout mon cœur, monsieur, répondit-elle, et je vous garantis que vous le trouverez aussi bon qu'aucun qui ait jamais été mis en perce. Mais il faut que j'aille au moulin pour demander la clef du caveau à notre homme.

En parlant ainsi, ayant retroussé les pans de sa robe

en les faisant passer par les fentes des poches, afin de pouvoir marcher d'un pas plus agile, et d'éviter la poussière à ses vêtemens, elle courut au moulin qui était à deux pas.

> La meunière est jolie, et partant dangereuse,

dit l'étranger en regardant Peveril. N'est-ce pas ainsi que s'exprime le vieux Chaucer ?

— Je..... je le crois, répondit Peveril, qui connaissait fort peu les vers de Chaucer, qu'on lisait à cette époque encore moins qu'à présent, et qui était fort surpris d'entendre un homme dont la mise était si mesquine citer un ouvrage de littérature.

— Oui! ajouta l'étranger, je vois que, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, vous connaissez mieux Waller et Cowley que la source du pur anglais (1). Je ne puis m'empêcher d'être d'un avis différent. Il y a des traits de nature dans le vieux poète de Woodstock qui valent toutes les tournures de l'esprit recherché de Cowley, et toute la simplicité ornée et artificielle du courtisan son compétiteur. Par exemple, sa description de la coquette du village....

> Aimant à folâtrer, en coursier jeune encore
> Dont la bride jamais n'a dégradé le cou ;
> Douce comme une fleur, roide comme un verrou (2).

Et si vous voulez du pathos, où trouverez-vous mieux que la scène de la mort d'Arcite?

(1) « *Vell of English undefiled.* »
Expression de Dryden. — Éd.

(2) *Upright as a bolt.* — Éd.

O reine de mon cœur! ô femme tant chérie!
O toi, qui m'as donné, toi, qui m'ôtes la vie!
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y vient-on chercher?
Au printemps de nos jours l'amour sait nous toucher;
L'hiver vient, et la tombe est tout ce qui nous reste.

Mais je vous ennuie, monsieur, et je fais tort au poète en le citant ainsi par lambeaux.

— Au contraire, monsieur, répondit Julien; en me récitant ses vers vous les rendez plus intelligibles pour moi qu'ils me l'ont jamais paru toutes les fois que j'ai essayé de les lire.

— C'est que vous vous laissez effrayer par l'ancienne orthographe et par les lettres gothiques, lui dit son compagnon. Il en est de même de plus d'un savant qui prend une noisette, que ses doigts pourraient casser avec un léger effort, pour un noyau de pêche sur lequel il faut qu'il se brise les dents. Mais les vôtres ont une meilleure occupation. Vous servirai-je un morceau de ce poisson?

— Non, monsieur, non, répliqua Julien, voulant prouver à son tour qu'il n'était pas sans érudition; je suis de l'avis du vieux Caïus dont j'admire le jugement (1); je pense, comme lui, qu'il faut se battre quand on ne peut faire mieux, et ne pas manger de poisson.

L'étranger promena autour de lui un regard effrayé, en entendant cette observation que Julien avait jetée en avant pour chercher à découvrir, s'il était possible, quelle était la véritable qualité de son compagnon, dont le langage était si différent de celui qu'il avait tenu lors de leur première entrevue chez Bridlesley. Ses traits

(1) C'est le nom d'un docteur français dans les *Merry wives of Windsor* de Shakspeare. — Éd.

n'offraient rien d'extraordinaire ni de remarquable, mais sa physionomie avait cet air d'intelligence que l'éducation donne à la figure la moins prévenante; et ses manières étaient si pleines d'aisance, si peu embarrassées, qu'on reconnaissait évidemment en lui un homme habitué à voir la bonne et même la haute société. L'alarme qu'il n'avait pu s'empêcher de montrer lors de la réponse de Peveril ne fut que momentanée, car il lui répondit presque au même instant en souriant: —Je vous assure, monsieur, que vous ne vous trouvez pas en compagnie dangereuse, et malgré mon dîner maigre je suis très-disposé à goûter du mets savoureux placé devant vous, si vous voulez m'en servir.

Peveril plaça sur l'assiette de l'étranger ce qui restait des œufs au lard, et le vit en avaler une bouchée avec une apparence de plaisir. Mais l'instant d'après il se mit à jouer avec son couteau et sa fourchette en homme qui n'a plus d'appétit, but un grand verre d'ale, et avança son assiette à un gros chien qui, alléché par l'odeur du dîner, était venu se placer près de lui depuis quelque temps, se léchant le museau de temps en temps, et suivant de l'œil chaque morceau que l'étranger portait à sa bouche.

— Tiens, mon pauvre ami, lui dit-il, tu n'as pas mangé de poisson, et tu as besoin plus que moi du superflu qui se trouve sur cette assiette. Je ne puis résister plus long-temps à tes demandes muettes.

Le chien répondit à ces politesses en remuant la queue tandis qu'il avalait ce que lui offrait la bienveillance de l'étranger, avec d'autant plus de hâte qu'il entendait la voix de sa maîtresse à la porte.

— Voilà le vin des Canaries, messieurs, dit la meu-

nière, et mon homme a arrêté le moulin afin de venir vous servir lui-même. Il n'y manque jamais toutes les fois qu'il a chez lui des hôtes qui boivent du vin.

— Ce qui signifie qu'il vient pour avoir la part de l'hôte, c'est-à-dire la part du lion, dit l'étranger en regardant Peveril.

— C'est sur moi qu'il tire à bout portant, pensa Julien ; mais si mon hôte veut prendre sa part de ce flacon, j'en ordonnerai volontiers un second pour lui de même que pour vous, monsieur. Je me conforme toujours aux anciens usages.

Ces mots frappèrent les oreilles de John Whitecraft, qui entrait en ce moment dans la chambre. C'était un admirable type des hommes de son robuste métier, prêt à jouer le rôle d'hôte civil ou grondeur, suivant que la compagnie lui était plus ou moins agréable. A l'invitation de Julien, il ôta son bonnet poudreux, secoua de sa manche les mollécules de farine, et s'asseyant sur le bout d'un banc, à environ trois pieds de la table, il remplit un verre de vin des Canaries, et but à la santé de ses hôtes, spécialement à celle de ce noble gentilhomme, ajouta-t-il en s'inclinant vers Peveril, qui avait demandé le nectar.

Julien répondit à sa politesse en buvant à son tour à sa santé, et en lui demandant quelles nouvelles il y avait dans le pays.

— Aucune, monsieur, aucune, si ce n'est ce complot, comme on l'appelle, au sujet duquel on poursuit les papistes. Mais cela fait venir l'eau à mon moulin, comme dit le proverbe. Les exprès qu'on envoie çà et là, les gardes et les prisonniers qu'on fait courir de côté et d'autre, les voisins qui s'habituent à venir causer ici

des nouvelles du jour, tous les soirs, toutes les nuits, devrais-je dire, au lieu d'y venir une fois par semaine, comme par le passé, tout cela fait tourner le robinet, messieurs, et votre hôte en profite. D'ailleurs, exerçant les fonctions de constable, et étant un protestant bien connu, j'ai mis en perce au moins dix tonneaux d'ale d'extraordinaire, sans parler d'un débit de vin raisonnable pour une auberge située dans un trou de village.

—Je conçois aisément, mon cher ami, dit Julien, que la curiosité est une passion qui conduit naturellement au cabaret, et que la colère, la haine et la crainte en sont d'autres qui altèrent, et qui occasionent une grande consommation d'ale. Mais je suis tout-à-fait étranger en ce pays, et je voudrais bien apprendre d'un homme sensé comme vous l'êtes en quoi consiste ce complot dont on parle tant, et qu'il paraît que l'on connaît si peu.

— Que l'on connaît si peu! Quoi! c'est le complot le plus horrible, le plus damnable complot que l'enfer puisse avoir imaginé. Mais un moment, un moment, mon bon monsieur; j'espère avant tout que vous croyez qu'il existe un complot, sans quoi la justice aurait un mot à vous dire, aussi sûr que je me nomme John Whitecraft.

— Cela n'est pas nécessaire, mon cher hôte, dit Peveril, car je vous assure que je crois à ce complot aussi fermement qu'un homme peut croire à ce qu'il lui est impossible de comprendre.

— A Dieu ne plaise que quelqu'un prétende le comprendre! car notre juge de paix dit qu'il est à plus d'un mille au-dessus de lui, et cependant c'est un homme qui a l'esprit aussi élevé que qui que ce soit. Mais on peut

croire sans comprendre, et c'est ce que disent les papistes eux-mêmes. Tout ce dont je suis sûr, c'est que c'est un temps de remue-ménage pour les juges, les témoins et les constables. Ainsi donc, messsieurs, je bois à votre santé un second coup de ce bon vin des Canaries.

— Allons donc, John Whitecraft, lui dit sa femme; ne vous dégradez pas vous-même en mettant les témoins au même rang que les juges et les constables. Tout le monde sait comment ils gagnent leur argent.

— Oui, mais tout le monde sait qu'ils le gagnent, ma femme, et c'est une grande consolation. N'est-ce pas à eux qu'on accorde toutes les dignités militaires et ecclésiastiques? Oui, oui, le maudit renard fait son chemin. Et pourquoi maudit? Voyez le docteur Titus Oates, le sauveur de la nation; n'a-t-il pas un logement à Whitehall? ne le sert-on pas dans de l'argenterie? n'a-t-il pas une pension de je ne sais combien de mille livres par an? ne doit-il pas être évêque de Litchfield aussitôt que le docteur Doddrum sera mort.

— Je souhaite donc que Sa Révérence le docteur Doddrum vive encore vingt ans, dit l'hôtesse, et j'ose dire que je suis la première personne qui ait jamais fait un tel souhait. Quant à moi, je n'entends rien à tout cela; non, je n'y entends rien; et si cent jésuites venaient tenir une assemblée dans ma maison, comme ils l'ont fait à la taverne du *Cheval Blanc*, je ne croirais pas devoir rendre témoignage contre eux, pourvu qu'ils eussent bien bu et bien payé.

— C'est bien pensé, notre hôtesse, dit l'étranger; c'est ce que j'appelle avoir la bonne conscience d'un aubergiste. Ainsi donc je vais payer mon écot, et continuer ma route.

Peveril s'occupa aussi à payer le sien, et il le fit avec tant de libéralité, que le meunier le remercia en agitant son bonnet en l'air, et sa femme par une révérence jusqu'à terre.

Les chevaux des deux hôtes leur furent amenés, et ils y montèrent pour partir ensemble. Le meunier et sa femme se mirent à la porte pour les voir partir. Le mari offrit le coup de l'étrier à l'étranger, et la meunière remplit le même devoir à l'égard de Peveril. Elle était montée pour cela sur un banc de pierre, tenant un flacon d'une main et un verre de l'autre, de sorte qu'il fut facile à Julien, quoiqu'il fût à cheval, de répondre à sa politesse de la manière la plus galante, c'est-à-dire en lui passant le bras au-dessus des épaules et en l'embrassant.

Dame Whitecraft ne put s'opposer à cette civilité un peu familière, car elle était adossée contre un mur, et les mains, dont elle aurait pu se servir pour résister, tenaient des objets trop précieux pour qu'elle risquât de les laisser tomber dans cette lutte. Il paraît d'ailleurs qu'elle avait autre chose dans la tête; car, après une courte affectation de résistance, elle saisit l'instant où la tête de Peveril s'approchait de la sienne, pour lui dire à l'oreille : — Méfiez-vous des embûches. Avis effrayant, dans ce temps de méfiance, de soupçon et de trahison; avis aussi efficace pour empêcher les communications franches et sociales, que l'est pour empêcher d'entrer dans un verger l'écriteau qui annonce aujourd'hui qu'on y a placé des fusils à ressort et des pièges pour y prendre les hommes (1). Julien lui serra la main

(1) Petites précautions homicides dont les propriétaires anglais hérissent volontiers leurs parcs. — Éd.

pour lui faire comprendre qu'il l'avait entendue, et elle pressa la sienne en retour en lui disant qu'elle priait Dieu de le protéger. On apercevait en ce moment un nuage sur le front de John Whitecraft, et son dernier adieu ne fut pas à moitié aussi cordial que celui qu'il avait fait auparavant. Mais Peveril songea que le même voyageur n'est pas toujours également bien accueilli de l'hôte et de l'hôtesse, et ne croyant avoir rien fait pour exciter le mécontentement du meunier, il se mit en chemin sans y penser davantage.

Julien fut un peu surpris et ne fut pas très-charmé de voir que sa nouvelle connaissance suivait la même route que lui. Il avait plusieurs raisons pour désirer de voyager seul, et l'avis de son hôtesse retentissait encore à ses oreilles. Si cet homme avait autant d'astuce que sa physionomie et sa conversation portaient à le croire; si, caché sous des habits qui évidemment n'appartenaient pas à sa condition, il était, comme cela paraissait vraisemblable, un jésuite ou un prêtre déguisé, travaillant à la grande tâche de convertir l'Angleterre et d'extirper l'hérésie profondément enracinée dans le nord, il ne pouvait avoir un compagnon plus dangereux, dans les circonstances où il se trouvait; car se laisser voir en pareille société, ce serait accréditer les bruits qu'on faisait courir sur l'attachement de sa famille au parti catholique. Cependant il lui paraissait difficile de se débarrasser d'une manière honnête de la compagnie d'un homme qui paraissait décidé à rester à son côté, qu'il lui parlât ou non.

Peveril, pour première épreuve, mit son cheval au petit pas; mais l'étranger, déterminé à ne pas le quitter, ralentit celui du sien. Julien prit alors le grand trot,

mais il reconnut bientôt que son compagnon, malgré la modestie extrême de son costume, était beaucoup mieux monté que lui, et qu'il ne devait pas espérer de le devancer. Il fit donc reprendre à son cheval une allure plus modérée, comme en désespoir de cause. En ce moment l'étranger, qui avait gardé le silence jusqu'alors, lui fit observer qu'il n'était pas aussi en état de faire assaut de vitesse sur la route, qu'il l'aurait été s'il s'en fût tenu au premier cheval qu'il avait marchandé le matin.

Julien en convint d'un ton sec, en ajoutant que son cheval suffisait pour la course qu'il avait à faire, mais qu'il craignait de ne pas être en état de suivre un cavalier beaucoup mieux monté.

— Ne vous en inquiétez nullement, lui répondit son compagnon. J'ai tant voyagé, que je suis accoutumé à faire prendre à ma monture l'allure la plus agréable à ceux avec qui je me trouve.

Peveril ne répondit rien à cette politesse, ayant trop de franchise pour faire les remerciemens qui eussent été la réponse convenable. Il s'ensuivit un second intervalle de silence, et ce fut Julien qui le rompit en demandant à son compagnon s'il croyait qu'ils continueraient long-temps à voyager tous deux dans la même direction.

— C'est ce que je ne puis vous dire, répondit l'étranger en souriant, à moins que vous ne m'appreniez où vous allez.

— Je ne sais trop jusqu'où j'irai ce soir, répondit Peveril, feignant de se méprendre sur le sens de la réponse qui venait de lui être faite.

— Je puis vous en dire autant, répliqua son compa-

gnon ; car quoique mon cheval supporte mieux la fatigue que le vôtre, je crois qu'il sera prudent de le ménager. Ainsi donc, si nous suivons la même route, il est probable que nous souperons ensemble, comme nous avons dîné.

C'était annoncer franchement ses intentions. Julien ne fit aucune réponse, et continua sa route, réfléchissant si le parti le plus sage ne serait pas d'en venir à une explication décisive avec son opiniâtre compagnon, et de l'informer, en termes bien précis, que son bon plaisir était de voyager seul. Mais d'après l'espèce de connaissance qu'ils avaient faite en dînant, il lui répugnait de commettre un acte d'impolitesse envers un homme dont les manières annonçaient qu'il avait reçu une éducation soignée. Il était également possible qu'il se trompât dans l'idée qu'il avait conçue de la profession et du caractère de son compagnon ; et, en ce cas, refuser de voyager avec un bon protestant, ce serait s'exposer aux soupçons, autant qu'en voyageant avec un jésuite déguisé.

Après quelques courtes réflexions, il résolut donc de supporter la compagnie de l'étranger jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable pour s'en délivrer ; et, en attendant, d'agir envers lui avec beaucoup de circonspection, et de s'observer dans tous ses discours ; car l'avis que lui avait donné dame Whitecraft était toujours présent à son esprit, et les conséquences de son arrestation, s'il devenait suspect, devaient le mettre hors d'état de servir son père, la comtesse, et le major Bridgenorth, aux intérêts duquel il s'était aussi promis de veiller.

Pendant que ces différentes idées se succédaient dans

son imagination, nos voyageurs avaient fait plusieurs milles en silence, et ils étaient alors dans un pays moins riche, et sur une route plus mauvaise qu'ils n'en avaient trouvé jusqu'alors, car ils approchaient de la partie montagneuse du comté de Derby. En passant sur un chemin rocailleux et inégal, le cheval de Julien trébucha plusieurs fois, et il serait certainement tombé si son maître n'eût fait un usage judicieux de la bride pour le retenir.

— Le temps où nous vivons exige des précautions en voyageant, monsieur, lui dit son compagnon; et à la manière dont vous êtes en selle et dont vous tenez la bride, on voit que vous vous y entendez.

— Je suis habitué depuis long-temps au cheval, monsieur, répondit Peveril.

— Et aux voyages aussi, monsieur, je suppose; car, d'après la circonspection que vous observez, vous semblez croire que la bouche de l'homme a besoin d'un frein comme celle du cheval.

— Des hommes plus sages que moi ont été d'opinion qu'il était prudent de garder le silence quand on n'avait à dire que peu de chose ou rien.

— Je ne puis être de leur avis. On ne peut s'instruire que par les communications qu'on a, soit avec les morts, par le moyen des livres, soit avec les vivans, par le secours plus agréable de la conversation. Le *sourd-muet* seul est privé d'acquérir des connaissances, et certainement sa situation ne doit pas inspirer assez d'envie pour qu'on cherche à lui ressembler.

A cette comparaison, qui éveilla soudain un écho dans le cœur de Peveril, le jeune homme fixa un regard pénétrant sur son compagnon. Mais dans sa physiono-

mie tranquille, dans ses yeux bleus pleins de calme, il ne vit rien qui dût le porter à y attacher un sens plus détourné que celui qu'elle présentait naturellement. Il réfléchit un moment, et lui répondit : — Vous semblez, monsieur, un homme doué de beaucoup de pénétration, et j'aurais cru que vous auriez pu vous imaginer que, dans un temps où le soupçon plane sur chacun, on peut, sans s'exposer au blâme, désirer d'éviter toutes relations avec des étrangers. Vous ne me connaissez pas, et vous m'êtes tout-à-fait inconnu. Il n'y a donc pas lieu à beaucoup de conversation entre nous, à moins que nous ne la fassions rouler sur les événemens du jour, sujet qui engendre des germes de division entre amis, et à plus forte raison entre étrangers. En tout autre temps, la société d'un homme instruit me serait fort agréable dans mon voyage solitaire ; mais en ce moment.....

— En ce moment! s'écria l'étranger en l'interrompant. Vous êtes donc comme les anciens Romains, qui donnaient au mot *hostis* la signification d'ennemi et d'étranger? Eh bien, je n'en serai pas un pour vous plus long-temps. Mon nom est Ganlesse ; ma profession, prêtre catholique romain ; je voyage craignant pour ma vie, et je suis très-charmé de vous avoir pour compagnon.

— Je vous remercie de tout mon cœur de l'avis que vous me donnez, dit Peveril ; et, pour en tirer le meilleur parti possible, je vous prierai ou de prendre l'avance, ou de rester derrière, ou de choisir un chemin de côté, comme vous le jugerez le plus convenable. Je ne suis point catholique ; je voyage pour une affaire très-importante, et je m'exposerais à éprouver des re-

tards, et même à courir des dangers, en restant dans une compagnie si suspecte. Ainsi, M. Ganlesse, faites votre choix, et le mien sera en sens inverse, car je vous demande la permission de vous faire mes adieux.

Et en parlant ainsi il arrêta son cheval et cessa de marcher.

L'étranger partit d'un éclat de rire.

— Quoi! s'écria-t-il; vous voulez me quitter parce que ma compagnie peut avoir pour vous quelques petits inconvéniens? Saint Antoine! Comme le sang ardent des Cavaliers est glacé dans les veines des jeunes gens d'aujourd'hui! Voilà pourtant un jeune homme dont je garantis que le père a couru plus d'aventures pour des prêtres persécutés, qu'aucun chevalier errant pour des belles en détresse.

— Cette plaisanterie est inutile, monsieur, dit Peveril; et je vous prie de continuer votre chemin.

— Mon chemin est le même que le vôtre, reprit l'opiniâtre Ganlesse, nom qu'il venait de se donner; et, en voyageant ensemble, nous en serons tous deux plus en sûreté. Je connais le secret de la graine de fougère, mon jeune ami; et j'ai le talent de me rendre invisible. D'ailleurs, comment pourrais-je vous quitter sur cette route, où il n'y a aucun chemin ni à droite ni à gauche?

Peveril se remit en route, voulant d'autant moins en venir à une rupture ouverte, que le ton d'indifférence du voyageur ne lui en donnait aucun prétexte. Cependant sa compagnie ne lui en était pas moins désagréable, et il était toujours résolu à s'en débarrasser à la première occasion.

L'étranger prit le même pas que lui, retenant la bride

de son cheval avec soin, comme pour se ménager l'avantage en cas de querelle; mais ses discours ne trahissaient pas la moindre appréhension.

— Vous ne me rendez pas justice, lui dit-il, et vous vous faites tort à vous-même. Vous ne savez où loger cette nuit; laissez-moi le soin de vous guider; je connais un ancien château, à quatre milles d'ici, où il y a pour seigneur suzerain un vieux chevalier Pantalon; pour jolie châtelaine, une dame Barbara bien empesée; pour sommelier, un jésuite chargé de dire le *benedicite*. Vous y trouverez un vieux conte des batailles d'Edgehill et de Worcester pour assaisonner un pâté de venaison, une bouteille de vin couverte de toiles d'araignée, un lit dans la cachette du prêtre, et, à ce que je crois, la jolie Betty, la fille de basse-cour, pour l'apprêter.

— Tout cela n'a aucun charme pour moi, monsieur, répondit Peveril, qui, en dépit de lui-même, ne pouvait s'empêcher de s'amuser de l'esquisse improvisée que son compagnon venait de tracer de plus d'un vieux château des comtés de Chester et de Derby, dont les propriétaires conservaient la foi catholique.

— Eh bien, si je ne puis vous plaire sur ce ton, continua l'étranger, il faut frapper sur une autre clef. Je ne suis plus Ganlesse, prêtre catholique; vous voyez en moi, ajouta-t-il en prenant un accent nasal, Simon Canter, pauvre prédicateur de la sainte parole, voyageant pour appeler les pécheurs au repentir; pour fortifier, édifier, et faire fructifier le peu de fidèles dispersés qui tiennent à la vérité. Que dites-vous à cela, monsieur?

—J'admire votre versatilité, monsieur; et elle m'amuserait en tout autre moment, mais en celui-ci la sincérité est tout ce que je désire.

— La sincérité! C'est une flûte d'enfant qui n'a que deux notes : oui, oui, et non, non. Quoi! les quakers eux-mêmes y ont renoncé, et ont pris en place un vieux procureur nommé Hypocrisie, qui ressemble extérieurement à la Sincérité, mais dont la voix a bien plus d'étendue, et embrasse tout le clavier. Allons, laissez-vous gouverner; soyez ce soir un disciple de Simon Canter, et nous laisserons sur la gauche le vieux château ruiné dont je viens de vous parler, pour entrer dans une maison neuve, bâtie en briques, et construite pour un éminent rafineur de sel de Nampt-Wich. Il attend ledit Simon pour préparer un baume spirituel destiné à la conservation d'une ame un peu gâtée par de funestes communications avec un monde corrompu. Qu'en dites-vous? Il a deux filles; jamais de plus beaux yeux n'ont brillé sous un modeste capuchon. Quant à moi, je pense qu'il y a plus de feu dans celles qui ne vivent que pour l'amour et la dévotion, que dans les beautés de la cour dont les cœurs sont ouverts à vingt autres folies. Vous ne connaissez pas le plaisir d'être le directeur d'une jeune *précisienne* qui fait presque au même instant l'aveu de ses faiblesses et celui de sa passion. Peut-être cependant l'avez-vous connu dans votre temps? Allons, monsieur, il commence à faire trop obscur pour que je puisse voir votre rougeur, mais je suis sûr que vos joues sont en feu.

— Vous prenez de grandes libertés, monsieur, dit Peveril comme ils allaient traverser une grande prairie; et vous semblez compter sur ma patience plus que vous n'avez raison de le faire. Nous voilà presque sortis du chemin étroit qui nous a forcés de marcher de compagnie depuis une demi-heure; je vais prendre le sentier

sur la gauche de cette prairie, pour ne pas rester plus long-temps avec vous. Si vous me suivez, ce sera à votre péril; faites attention que je suis bien armé, et que par conséquent la rencontre serait inégale.

— Pas si inégale, répondit l'opiniâtre étranger; car, grace à mon bon cheval, je puis m'approcher ou m'éloigner de vous à volonté. Voici un texte de quelques pouces de longueur, ajouta-t-il en montrant un pistolet caché dans son sein, qui décharge une doctrine très-persuasive, rien qu'avec la pression d'un doigt, et qui fait disparaître toute inégalité de jeunesse et de forces. Point de querelles entre nous, au surplus; voilà la prairie devant nous; choisissez votre côté, et je prendrai l'autre.

— Je vous souhaite donc le bonsoir, monsieur, et je vous demande pardon si je vous ai mal interprété en quelque chose; mais les temps sont difficiles, et la vie d'un homme peut dépendre de la compagnie en laquelle il voyage.

— C'est la vérité; mais quant à ce qui vous concerne, vous avez déjà encouru le danger, et vous devriez chercher à le détourner. Vous avez voyagé avec moi assez long-temps pour fournir une épisode intéressante à l'histoire du complot des papistes. Que penserez-vous, quand vous verrez paraître en beau format in-folio la narration de Simon Canter, autrement dit Étienne Ganlesse, relativement à l'horrible conspiration des papistes pour le meurtre du roi, le massacre de tous les protestans, ainsi qu'elle a été dénoncée sous serment à l'honorable chambre des communes, exposant comme quoi Julien Peveril, du château de Martindale, a pris part à ladite....

— Comment, monsieur! Que voulez-vous dire? s'écria Julien en tressaillant.

— N'interrompez donc pas le récit de mon titre. Maintenant qu'Oates et Bedloe ont remporté les grands prix, les délateurs subalternes ne peuvent gagner quelque chose que par la vente de la relation de leurs découvertes; et Janeway, Newman, Simmons, et tous les libraires, vous diront que le titre fait la moitié de l'ouvrage. Le mien mettra au jour les divers projets que vous m'avez communiqués, comme, par exemple, de faire partir dix mille soldats de l'île de Man, de faire un débarquement sur la côte du comté de Lancastre, et de marcher ensuite sur le pays de Galles pour y joindre les dix mille pèlerins attendus d'Espagne, afin de compléter ainsi le renversement de la foi protestante, et la destruction de la ville de Londres, qui y est si dévouée. En vérité, je crois qu'une telle relation, assaisonnée de quelques horreurs, et publiée *cum privilegio parliamenti*, pourrait, quoique le marché soit passablement fourni de cette denrée, valoir encore vingt à trente pièces d'or.

— Vous semblez me connaître, monsieur; et en ce cas je crois qu'il m'est permis de vous demander quel est votre projet en persistant à m'accompagner, et ce que signifie la rapsodie que vous venez de débiter. Si c'est une plaisanterie, je puis la supporter jusqu'à un certain point, quoiqu'elle soit peu civile de la part d'un étranger. Si vous avez d'autres motifs, faites-les moi connaître; je ne suis pas un homme dont on puisse se jouer.

— Fort bien maintenant, dit l'étranger en riant; comme vous vous échauffez sans raison! Un *fuoruscito*

italien, quand il désire un pourparler avec vous, vous couche en joue de derrière un mur avec un long fusil, et commence sa conférence par dire : *posso tirare;* un vaisseau de ligne tire un coup de canon à un bâtiment contrebandier pour l'avertir d'amener: de même je fais voir à M. Julien Peveril que si je faisais partie de l'honorable société de faux témoins et de délateurs avec lesquels son imagination m'a fait l'honneur de me confondre depuis près de deux heures, il serait déjà exposé en ce moment à tout le danger qu'il peut craindre.

Quittant alors le ton d'ironie qu'il avait en général employé jusqu'alors, il ajouta d'un ton sérieux : — Jeune homme, quand la peste s'est répandue dans l'air de toute une ville, c'est en vain que nous voudrions nous dérober à ce fléau en cherchant la solitude, et en évitant la compagnie de ceux qui souffrent comme nous.

— Et comment, en pareil cas, faut-il donc pourvoir à sa sûreté? demanda Peveril, qui désirait voir où l'étranger voulait en venir.

— En suivant les conseils de sages médecins.

— Et c'est à ce titre que vous m'offrez les vôtres?

— Pardonnez-moi, jeune homme, répondit l'étranger avec hauteur. Je n'ai aucune raison pour vous en offrir. Je ne suis pas, ajouta-t-il en reprenant son ton ironique, payé pour être votre médecin; je ne vous offre point d'avis; je dis seulement qu'il serait sage à vous d'en demander.

— Et où, et de qui puis-je en attendre? j'erre dans ce pays comme un homme qui fait un rêve, tant quelques mois l'ont changé! Des gens qui ne s'occupaient autrefois que de leurs propres affaires sont maintenant en-

foncés tout entiers dans la politique; et ceux qui n'étaient occupés que de la crainte d'aller se coucher sans souper tremblent de voir arriver une étrange et soudaine convulsion de l'État. Et pour mettre le comble à tout, je rencontre un étranger qui paraît connaître mon nom et mes affaires, qui s'attache d'abord à mes pas, que je le veuille ou non, et qui refuse ensuite de me faire connaître quelles sont ses vues, après m'avoir menacé de porter contre moi les accusations les plus étranges.

— Si j'avais conçu un projet si infame, croyez que je ne vous aurais pas donné le fil de l'intrigue. Mais soyez prudent et venez avec moi. Il y a près d'ici une petite auberge où, si vous voulez vous en rapporter à la parole d'un étranger, vous pourrez passer la nuit en toute sûreté.

— Mais vous-même, il n'y a qu'un instant, vous aviez des craintes pour la vôtre; comment donc pourriez-vous me protéger?

— Oh! je n'ai fait qu'imposer silence à cette bavarde d'hôtesse, de la manière qui réussit le mieux avec de pareilles gens; et pour Topham et sa paire d'oiseaux de nuit, il faut qu'ils cherchent un autre gibier, et d'une espèce inférieure.

Peveril ne put s'empêcher d'admirer l'air d'aisance, de confiance et d'indifférence avec lequel cet étranger semblait s'élever au-dessus de tous les dangers qui l'entouraient; et, après avoir réfléchi à la hâte sur la situation dans laquelle il se trouvait lui-même, il prit la résolution de ne pas le quitter, du moins pour cette nuit, et de tâcher d'apprendre qui il était réellement, et à quel parti il était attaché. La hardiesse et la liberté

de ses discours ne permettaient guère de croire qu'il fît le métier dangereux, mais lucratif à cette époque, de délateur. Sans doute de tels êtres savaient prendre toutes les formes pour s'insinuer dans la confiance des victimes qu'ils voulaient immoler; mais Julien croyait découvrir en cet homme un air si naturel de franchise, qu'il ne pouvait se décider à le soupçonner de manquer de sincérité à son égard. Il lui répondit donc, après un moment de silence : — J'accepte votre proposition, monsieur, quoique en agissant ainsi ce soit vous accorder une confiance bien subite, et peut-être imprudente.

— Et que fais-je donc moi-même? lui demanda l'étranger. Notre confiance n'est-elle pas réciproque?

— Non, tout au contraire. Je ne vous connais nullement, et vous m'avez nommé. Me connaissant pour Julien Peveril, vous savez donc que vous pouvez voyager avec moi en toute sécurité.

— Du diable si je le crois! s'écria son compagnon. Je voyage avec la même sécurité que si j'avais à mon côté un pétard dont la mèche serait allumée, et dont j'aurais à craindre l'explosion à chaque instant. N'êtes-vous pas le fils de Peveril du Pic, avec le nom duquel la prélature et le papisme sont alliés de si près, qu'il n'existe pas, dans tout le comté de Derby, un vieillard, de l'un ou de l'autre sexe, qui ne finisse sa prière par le vœu d'être délivré de ces trois fléaux! Et ne venez-vous pas de chez la comtesse papiste de Derby, portant en poche, à ce que je m'imagine, une armée tout entière d'insulaires de Man, avec armes, bagages, munitions, et un train complet d'artillerie?

— Si j'étais chargé d'un tel fardeau, dit Julien en riant, il est probable que je n'aurais pas une si pauvre

monture. Mais conduisez-moi, monsieur; je vois qu'il faut que j'attende votre confiance jusqu'à ce que vous jugiez à propos de me l'accorder; car vous paraissez tellement au fait de mes affaires, que je n'ai rien à vous offrir en retour.

— Marchons donc, répondit son compagnon; donnez un coup d'éperon à votre cheval, tenez-lui la bride haute, de peur qu'il ne mesure la terre avec ses naseaux plutôt qu'avec ses pieds. Nous ne sommes maintenant qu'à un demi-mille tout au plus de l'endroit où nous devons passer la nuit.

Ils doublèrent le pas, et arrivèrent bientôt à la petite auberge solitaire dont l'étranger avait parlé. Quand ils en aperçurent la lumière. — A propos, dit-il à Julien, comme s'il se fût rappelé quelque chose qu'il avait oublié, il vous faut un nom pour voyager, car le vôtre pourrait être dangereux, attendu que l'homme qui tient cette auberge est un ancien partisan de Cromwell. Quel nom prendrez-vous? Le mien, quant à présent, est Ganlesse.

— Je n'ai pas besoin de nom; et j'ai d'autant moins envie d'en prendre un d'emprunt, que je puis rencontrer des gens qui connaissent le mien.

—Je vous nommerai donc Julien; car le nez de notre hôte sentirait, dans celui de Peveril, l'idolâtrie, la conspiration, les bûchers de Smithfield, le poisson un vendredi, le meurtre de sir Edmondbury Godfrey et le feu du purgatoire.

En parlant ainsi, ils mirent pied à terre sous un grand chêne touffu servant de dais à un banc de pierre adossé contre le mur de l'auberge, et qui, une heure

auparavant, avait gémi sous le poids des politiques du village. Ganlesse, en descendant de cheval, siffla d'une manière particulière, et on lui répondit de l'intérieur de la maison.

CHAPITRE XXII.

« Quoiqu'il portât l'habit d'un simple paysan,
» Personne n'eût mieux su découper un faisan;
» Pas même un courtisan dînant à table d'hôte. »

La Table d'hôte.

La personne qui parut à la porte de la petite auberge pour recevoir Ganlesse, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent, chanta, en arrivant, ce couplet d'une vieille ballade.

Vous voilà donc, Dickon (1)!
Avez-vous fait un bon voyage?
Qu'apportez-vous de bon
Pour le festin du mariage?

(1) *Dickon*, *Dick*, sont des abréviations du nom de *Richard*. Éd.

Ganlesse répondit sur le même air :

Sois satisfait, Robin ;
Le sort n'est pas contraire
Quand il nous donne un daim
Au lieu d'un lièvre en gibecière.

— Vous avez donc manqué votre coup? répliqua l'autre.

— Je vous dis que je ne l'ai pas manqué, répondit Ganlesse; mais tu ne veux songer qu'au métier qui te réussit. Puisse la peste qui lui appartient s'y attacher ! Et cependant c'est à quoi tu dois d'être ce que tu es.

— Il faut bien qu'on vive, Dickon Ganlesse.

— C'est bon, c'est bon. Dis à mon ami qu'il est le bienvenu pour l'amour de moi. Le souper est-il prêt ?

— Fumant comme un sacrifice. Chaubert a fait de son mieux. Ce drôle est un trésor; donnez-lui une chandelle d'un sou, et il vous en fera un bon souper. Monsieur, l'ami de mon ami est le bienvenu, comme nous le disons dans mon pays.

— Il faut d'abord songer à nos chevaux, dit Peveril qui ne savait trop ce qu'il devait penser de ses deux compagnons; après cela je suis à vous.

Ganlesse siffla une seconde fois ; un jockey parut, se chargea des deux chevaux, et les voyageurs entrèrent.

La salle dans laquelle on reçoit le public dans une humble auberge paraissait avoir subi quelques changemens qui devaient la rendre digne de recevoir des hôtes d'une condition plus relevée. On y voyait un buffet, un sopha, et quelques autres meubles beaucoup au-dessus

de ce que promettait l'extérieur de la maison. La nappe (déjà mise) était du damas le plus fin, et les cuillers, fourchettes, etc., étaient d'argent. Peveril regardait toutes ces choses avec quelque surprise; et, fixant de nouveau les yeux avec attention sur Ganlesse, il ne put s'empêcher de remarquer (peut-être à l'aide de l'imagination) que, quoique son extérieur ne fût rien moins qu'imposant, et que ses vêtemens fussent bien loin d'annoncer l'opulence, son air, sa tournure, ses manières, un je ne sais quoi qu'on ne saurait définir, et qui n'appartient qu'aux gens bien nés, annonçaient un homme habitué à fréquenter la meilleure société. Son compagnon, qu'il nommait William Smith, quoique de belle taille, de bonne mine, et mieux vêtu, n'avait pourtant pas tout-à-fait la même aisance, et était obligé d'y suppléer par une plus grande proportion d'assurance. Qui pouvaient être ces deux personnages? Peveril n'avait pas même une conjecture à former à ce sujet. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'observer leur façon d'agir, et d'écouter leurs discours.

Après avoir causé un instant à voix basse, Smith dit à son compagnon : — Il faut que nous allions donner un coup d'œil à nos chevaux, et que nous laissions à Chaubert une dizaine de minutes pour remplir ses fonctions.

— Ne paraîtra-t-il donc pas? demanda Ganlesse; ne nous servira-t-il pas?

— Quoi! lui! changer une assiette et présenter un verre! Non, sans doute. Vous oubliez de qui vous parlez; un tel ordre suffirait pour qu'il se jetât sur la pointe de son épée. Il est déjà presque au désespoir parce qu'on n'a pu se procurer d'écrevisses.

— Est-il possible? s'écria Ganlesse. Hélas ! à Dieu ne plaise que j'ajoute à une semblable calamité ! Allons, passons donc à l'écurie, et voyons si nos coursiers mangent leur provende, pendant qu'on prépare la nôtre.

Ils se rendirent tous trois dans l'écurie; et, quoique le bâtiment fût misérable, il n'y manquait rien de ce qui pouvait être nécessaire à quatre excellens chevaux, dont l'un était celui qui venait de servir à Ganlesse, et que le jockey dont nous avons déjà parlé s'occupait à étriller à la lueur d'un gros cierge.

— Je suis catholique à ce point, dit Ganlesse en riant quand il vit que Peveril remarquait cette extravagance. Mon cheval est mon saint, et je lui brûle un cierge.

— Sans demander une si grande faveur pour le mien que je vois derrière cette vieille cage à poulets, dit Julien, je vais du moins le débarrasser de sa selle et de sa bride.

— Le palefrenier en aura soin, s'écria Smith; il ne mérite pas qu'aucun autre y touche. Je vous garantis que, si vous détachez seulement une boucle de ses harnois, vous sentirez tellement l'écurie, que nos ragoûts ne vous paraîtront pas plus savoureux que du rosbif.

— J'aime le rosbif autant que les ragoûts, répondit Peveril tout en s'acquittant de fonctions que tout jeune homme devrait savoir remplir au besoin; et, quoiqu'il ne soit qu'une pauvre rosse, mon cheval aimera mieux manger du foin et de l'avoine que de ronger son frein.

Tandis qu'il débridait son cheval, et qu'il étendait

de la litière sous l'animal fatigué, il entendit Smith dire à Ganlesse : — Sur ma foi, Dick ; tu as commis la même méprise que le pauvre Slender. Tu as manqué Anne Page, et tu nous as amené un grand flandrin de postillon.

— Paix ! répondit Ganlesse ; il t'entendra. J'ai de bonnes raisons pour cela ; les choses vont bien ; mais, je t'en prie, dis à ton drôle de l'aider.

— Quoi ! dit Smith, pensez-vous que je sois fou ? Demander à Tom Beacon, à Tom de Newmarket, à dix mille Tom de toucher à une pareille bête ! Quoi ! il me renverrait sur-le-champ, il me congédierait, sur ma foi ! C'est tout ce qu'il a voulu faire que de se charger du vôtre, mon cher ami ; et, si vous n'en avez pas plus d'égards pour lui, il est probable que vous serez vous-même demain votre jockey.

— Eh bien ! William, répliqua Ganlesse, je te dirai que tu as autour de toi une bande de drôles les plus inutiles, les plus insolens, les plus impudens qui aient jamais mangé les revenus d'un pauvre gentilhomme.

— Inutiles ! je nie cela, s'écria Smith. Chacun de mes drôles fait une chose ou une autre si parfaitement, que ce serait un péché de lui en faire faire toute autre. — Ce sont vos *Jean-fait-tout* qui ne sont bons à rien. Mais écoutez le signal de Chaubert : le fat nous le donne sur son luth en jouant l'air : *Réveillez-vous, belle endormie*. Allons, monsieur.... comment vous nommez-vous ? prenez de l'eau, et effacez toutes les traces de la sale besogne que vous venez de faire, comme le dit Betterton (1) dans la comédie ; car la cuisine de

(1) Acteur du temps. — Éd.

Chaubert est comme la tête de frère Bacon : — Il est un temps, il fut un temps, et bientôt il ne sera plus temps (1).

A ces mots, et laissant à peine à Julien le temps de tremper ses mains dans un seau d'eau, et de les essuyer à une housse de cheval, il l'entraîna hors de l'écurie, et le conduisit dans la salle à manger.

Le repas avait été préparé avec une recherche épicurienne qu'on aurait à peine attendue dans le palais d'un prince, et qu'on n'aurait jamais cru trouver dans une pareille maison. Les mets contenus dans quatre plats d'argent, avec des couvercles de même métal, fumaient sur la table, et trois sièges étaient préparés pour les convives. A côté était une petite table du genre de celles qu'on appelle une *servante*, sur laquelle plusieurs flacons de cristal élevaient leur cou de cygne au-dessus de verres de diverses grandeurs. Des couverts étaient placés devant chacun des convives, et un petit nécessaire de voyage, en maroquin garni d'argent, contenait plusieurs fioles remplies des meilleures sauces que le génie de la cuisine ait pu inventer.

Smith, qui occupait la place inférieure, et qui semblait agir comme président du festin, fit signe aux deux voyageurs de prendre place à table, et de se mettre en besogne : — Je n'attendrais pas, s'écria-t-il, le temps de dire un *benedicite* pour sauver de sa ruine toute une nation. Nous ne faisons pas usage de réchauds : à quoi serviraient-ils ? Pour bien juger des talens de Chaubert, il faut goûter ses mets à l'instant même où il vient de

(1) Allusion à la tête de bronze du moine Bacon, qui prononçait, dit-on, cette sentence. — ÉD.

les servir. Otons les couvercles, et voyons ce qu'il nous a préparé... Ah! ah! des pigeons farcis..., des bécasses..., une fricassée de poulets..., des côtelettes de venaison...; et au centre..., hélas! une larme encore toute chaude, tombée des yeux de Chaubert, à l'endroit qui devait être occupé par *la soupe d'écrevisses*. Le zèle du pauvre diable n'est payé que bien médiocrement à raison de dix louis par mois.

— C'est une bagatelle, dit Ganlesse; mais de même que vous, William, il sert un maître généreux.

Le repas commença, et quoique Julien eût vu son ami le comte de Derby et d'autres jeunes seigneurs parler en connaisseurs de l'art de la cuisine, et affecter d'y prendre beaucoup d'intérêt, et quoique lui-même il ne fût pas ennemi des plaisirs de la table, il reconnut, en cette occasion, qu'il n'était encore qu'un novice. Ses deux compagnons, et surtout Smith, semblaient se regarder comme occupés de l'unique et véritable affaire de la vie, et ils y apportaient une exactitude minutieuse. Découper les viandes de la manière la plus savante, mélanger les assaisonnemens avec la précision d'un pharmacien, suivre ponctuellement l'ordre dans lequel chaque mets devait précéder l'autre, et faire honneur à tous : c'était une science de détail à laquelle Julien avait été étranger jusqu'alors.

Enfin Ganlesse fit une pause, et déclara que le souper était exquis. — Mais, mon ami Smith, ajouta-t-il, vos vins sont-ils de choix? en apportant dans le comté de Derby tout ce fatras de vaisselle d'argent, j'espère que vous ne nous avez pas laissés à la merci de l'ale du pays, aussi épaisse et aussi trouble que la tête de ceux qui la boivent?

— Ne savais-je pas que je vous verrais ici, Dick Ganlesse? répondit Smith. Pouvez-vous me soupçonner d'avoir été coupable d'un tel oubli! Il est vrai qu'il faudra vous contenter de bordeaux ou de champagne, car mon bourgogne ne supporte pas le transport. Si pourtant vous avez une fantaisie pour le sherry (1) ou le vin de Cahors, j'ai dans l'idée que Chaubert et Tom Beacon en ont apporté une petite provision pour eux-mêmes.

— Mais peut-être ces messieurs ne se soucieront pas de nous en faire part, dit Ganlesse.

— Fi donc! s'écria Smith. Ils ne refuseront rien en s'y prenant poliment. La vérité est que ce sont les meilleurs garçons du monde quand on les traite avec égards. Ainsi donc, si vous préférez...

— Non, non, dit Ganlesse; un verre de champagne nous suffira, à défaut de mieux.

Le liège obéissant sous mes doigts partira,

dit Smith; et, délivré du fil d'archal qui l'entourait, le bouchon alla frapper le plafond. Chaque convive prenant un verre sur la petite table, l'emplit de la liqueur pétillante; et Peveril eut assez de jugement et d'expérience pour déclarer que c'était du vrai nectar.

— Donnez-moi la main, monsieur, dit Smith; voilà le premier mot de bon sens que vous ayez dit de cette soirée.

— La sagesse, monsieur, répondit Peveril, est semblable à la meilleure marchandise de la balle du col-

(1) Vin de Xerès. — Ed.

porteur. Il ne la montre jamais sans connaître ceux à qui il va la faire voir.

— Piquant comme moutarde, répliqua le bon vivant; allons, faites preuve de sagesse, monsieur, et prenez un autre verre de ce même flacon que vous voyez que j'ai gardé pour vous dans une position oblique, sans lui permettre de reprendre la position perpendiculaire. Mais buvez-le avant que la mousse tombe, sans quoi vous perdriez le plus précieux du bouquet.

— Vous me faites honneur, monsieur, dit Peveril en acceptant un second verre. Je vous souhaite une meilleure place que celle d'être mon échanson.

— Vous ne pourriez en offrir à William Smith aucune qui lui convînt mieux, dit Ganlesse. Bien des gens ne trouvent qu'un plaisir d'égoïste dans les jouissances des sens; mais Smith jouit de celles qu'il procure aux autres, et il y gagne.

— Il vaut mieux procurer du plaisir aux hommes que leur faire de la peine, répliqua Smith d'un ton un peu aigre.

— Point d'humeur, William, dit Ganlesse, et ne parle point à la hâte, de peur de te repentir à loisir. Est-ce que je blâme l'intérêt que tu prends aux plaisirs des autres? Un homme n'a qu'un gosier; il ne peut, en dépit de tous ses efforts, manger que cinq ou six fois par jour; mais toi tu dînes avec chaque ami qui découpe un chapon, tu fais couler le vin dans la gorge des autres depuis le matin jusqu'au soir, *et sic de cæteris.*

— L'ami Ganlesse, répondit Smith, prends-y garde, je t'en prie; tu n'ignores pas que je sais couper les gorges aussi bien que les arroser.

— Sans doute, William, répliqua Ganlesse d'un ton

d'insouciance ; je crois t'avoir vu porter le coutelas à la gorge d'un armateur hollandais, qui ne l'ouvrait que pour y faire passer les objets de ton aversion naturelle et mortelle... du pain de seigle... du fromage... des harengs salés... des ognons... du genièvre.

— Par pitié, s'écria Smith, n'achève pas cette énumération. Les paroles que tu prononces neutralisent l'odeur des parfums, et remplissent l'appartement d'une vapeur semblable à celle qu'exhalerait une galimafrée.

— Mais pour une épiglotte comme la mienne, qui envoie à la suite des plus friands morceaux du bordeaux semblable à celui que tu nous verses en ce moment, tu ne pourrais souhaiter, même dans tes accès de plus mauvaise humeur, un destin pire que d'être serrée un peu trop près par deux mains blanches.

— Par une corde de dix sous, s'écria Smith ; mais non pas jusqu'à ce que mort s'ensuivît, afin qu'on pût auparavant t'arracher les entrailles, ensuite te trancher la tête, et enfin couper ton corps par quartiers pour être mis à la disposition de Sa Majesté (1). Aimeriez-vous cela, maître Richard Ganlesse ?

— Comme vous aimez l'idée de dîner avec du pain de son et une soupe au lait, extrémité à laquelle vous espérez bien n'être jamais réduit. Mais tout cela ne m'empêchera pas de boire à votre santé un verre de vin.

A mesure que le bordeaux circulait, la gaieté des convives augmentait, et Smith, plaçant les plats devenus inutiles sur la petite table, frappa du pied sur le plancher, et la table, descendant par le moyen d'une

(1) Telle est encore la loi pénale pour le crime de lèse-majesté. — Éd.

trappe, remonta bientôt chargée d'olives, de langues, de caviar, et d'autres mets propres à faire sentir le besoin de recourir à la bouteille.

— Vraiment, William, dit Ganlesse, tu es meilleur mécanicien que je ne le supposais. J'admire qu'il ne t'ait pas fallu plus de temps pour naturaliser tes inventions dans le comté de Derby.

— Il n'est pas difficile de se procurer une corde et des poulies; et avec une scie et un rabot je puis faire cette besogne en une demi-journée. J'aime ce genre de service prompt et secret. Tu sais que ce fut le fondement de ma fortune.

— Et cela peut en être aussi la ruine, William.

— C'est la vérité, Dickon; mais *vivamus dùm vivimus*, c'est ma devise, et c'est pourquoi je vous propose la santé de la belle dame que vous savez.

— Bien volontiers, William.

Et le flacon passa de main en main.

Julien ne jugea pas à propos de refroidir la gaieté du festin en donnant l'exemple de la sobriété, car il espérait que les têtes s'échauffant, les langues laisseraient échapper quelque chose qui le mettrait en état de connaître le caractère et les projets de ses compagnons. Mais ce fut en vain qu'il les écouta avec attention. Leur conversation était animée, et elle avait souvent rapport à la littérature du temps, que Ganlesse paraissait connaître parfaitement. Ils parlaient aussi avec beaucoup de liberté de la cour, et de cette classe nombreuse de gens qu'on appelait alors les hommes d'esprit et de plaisir de la ville, et dont il paraissait probable qu'ils faisaient eux-mêmes partie.

Enfin l'entretien tomba sur le complot des papistes,

sujet universel de toutes les conversations. Ganlesse et Smith semblaient avoir sur cet objet les opinions les plus opposées. Si le premier ne prétendait pas qu'on dût ajouter une foi entière au témoignage de Titus Oates, il soutenait du moins qu'il se trouvait confirmé en grande partie par le meurtre de sir Edmondbury Godfrey, et par les lettres écrites par Coleman au confesseur du roi de France.

Plus bruyant dans ses discours, et moins fort dans ses raisonnemens, Smith n'hésitait pas à nier entièrement l'existence du complot, et à le tourner en ridicule comme une des alarmes les plus folles et les plus dénuées de toute probabilité qui eussent jamais été données à la crédulité publique.

— Je n'oublierai jamais, dit-il, les funérailles originales de sir Godfrey. Deux fiers-à-bras de ministres, le sabre au côté et le pistolet à la ceinture, montèrent en chaire pour veiller à ce que le troisième, qui débitait son sermon, ne fût pas assassiné en face de la congrégation. Trois ministres dans une chaire! trois soleils dans un hémisphère! faut-il s'étonner qu'on ait été épouvanté d'un tel prodige?

— Quoi donc, William, dit son compagnon, êtes-vous du nombre de ceux qui s'imaginent que le bon chevalier s'est tué lui-même pour faire croire à la conspiration?

— Non, sur ma foi! répondit Smith; mais quelque brave protestant a pu se charger de la besogne, pour donner à l'affaire une couleur plus vraisemblable. J'en appelle à notre ami silencieux ; n'est-ce pas la meilleure manière d'expliquer l'histoire?

— Je vous prie de m'excuser, messieurs, répondit

Julien; je viens seulement de débarquer en Angleterre, et je ne connais pas les circonstances particulières qui ont jeté une telle fermentation dans les esprits. Je serais coupable du plus haut degré de présomption si je donnais mon opinion entre des gens qui discutent si bien ce sujet. D'ailleurs, pour dire la vérité, j'avoue que je me trouve fatigué. Votre vin est bien plus capiteux que je ne m'y attendais, ou j'en ai bu plus que je ne me le próposais.

— Si une heure de sommeil peut vous rafraîchir, dit Ganlesse, ne faites pas de cérémonie avec nous. Votre lit est tout prêt. C'est cet antique sofa à la hollandaise, comme c'est la nouvelle mode de l'appeler. Nous partirons demain de bonne heure.

— Et pour cela, dit Smith, je propose de rester debout toute la nuit. Je n'aime pas un coucher dur, et je déteste un matelas par terre. Débouchons donc un autre flacon, et prenons quelque chanson des plus nouvelles pour nous aider à le vider.

La peste puisse étouffer
Et parlement et papistes!
Et puisse l'enfer chauffer
Ceux qui marchent sur leurs pistes!
Au diable Titus Oates!
Le verre en main faisons *flores*.

— Oui, mais notre puritain, dit Ganlesse.

— Je l'ai dans ma poche: ses yeux, ses oreilles, son nez, sa langue, tout est en ma possession.

— En ce cas, lorsque vous lui rendrez ses yeux et son nez, je vous prie de garder ses oreilles et sa langue. La vue et l'odorat sont des organes bien suffisans pour un tel drôle; mais l'ouïe et la parole sont des

choses auxquelles il ne doit avoir aucune prétention.

— Je conviens que ce serait bien fait, Dick; mais ce serait faire tort au bourreau et à la potence, et je suis un honnête garçon qui veux donner au diable ce qui lui est dû. Ainsi :

Joie et plaisir au grand César,
Amour, bonheur et longue vie!
Que le roi vive à jamais, car
Nous n'en ferons pas moins orgie.

Pendant cette scène digne des bacchanales, Julien, bien enveloppé dans son manteau, s'était étendu sur le sofa qui lui avait été désigné. Il avait les yeux fixés sur la table qu'il venait de quitter. Les bougies lui parurent rendre une clarté moins vive; il entendait encore le son des voix, mais les paroles qu'on prononçait ne produisaient plus d'impression sur son esprit. Enfin, au bout de quelques minutes, il s'était endormi plus promptement qu'il ne l'avait jamais fait.

CHAPITRE XXIII.

« Gordon alors sonna du cor,
» Et s'écria : « La maison brûle !
» Partons, s'il en est temps encor. »

Ancienne ballade.

Quand Julien s'éveilla le lendemain, tout était tranquille dans l'appartement, et il s'y trouvait seul. Le soleil levant, qui brillait à travers les volets à demi fermés, laissait apercevoir quelques débris du banquet de la veille, banquet que la tête pesante de Peveril et la confusion qui régnait encore dans ses idées l'assuraient avoir été une orgie.

Sans être ce qu'on appelle un bon vivant, Julien, comme les autres jeunes gens de ce temps, n'était nullement ennemi du vin, dont on buvait alors avec assez peu de modération ; mais il ne put s'empêcher d'être

surpris que le peu qu'il en avait bu la nuit précédente eût produit sur lui le même effet que s'il avait fait un excès. Il se leva, ajusta ses vêtemens, et chercha dans tout l'appartement de l'eau pour faire ses ablutions du matin, mais sans en trouver. Il y avait du vin sur la table, près de laquelle était un siège debout et un autre renversé, comme si on l'avait jeté à bas pendant la débauche nocturne.

— Il faut, pensa-t-il, que le vin ait été bien capiteux pour qu'il m'ait rendu sourd au bruit qu'ont dû faire mes compagnons avant de terminer leur orgie.

Un soupçon passa un moment dans son esprit. Il examina ses armes, et chercha le paquet qu'il avait reçu de la comtesse, et qu'il gardait soigneusement dans une poche secrète de son justaucorps. Rien n'y manquait, et ce premier soin lui rappela ceux dont il lui restait à s'occuper. Il sortit de la chambre dans laquelle il avait soupé, et entra dans une autre dont l'ameublement était misérable. Sur un vieux lit, composé d'un unique matelas, étaient étalés deux hommes, couverts d'un vieux tapis, et dont les têtes reposaient amicalement sur la même botte de foin. Il reconnut sur l'une la chevelure noire du jockey qu'il avait vu la veille. L'autre était couverte d'un grand bonnet tricoté d'où s'échappaient quelques mêches de cheveux grisonnans; et un visage à caricature, un nez en bec de faucon, et une figure allongée, annonçaient qu'elle appartenait au ministre français du dieu de la bonne chère, dont il avait entendu chanter les éloges le soir precédent. Ces deux dignes personnages semblaient endormis dans les bras de Bacchus comme dans ceux de Morphée, car on voyait sur le plancher des flacons brisés, et sans leurs ronfle-

mens sonores à peine aurait-on cru qu'ils étaient vivans.

Décidé à se remettre en route, comme son devoir et son expérience l'y invitaient, Julien descendit un escalier et essaya d'ouvrir une porte sur le palier. Elle était fermée. Il appela. Personne ne répondit. C'était sans doute, pensa-t-il, la chambre à coucher des deux amis, et ils étaient probablement endormis aussi profondément que les deux individus qu'il venait de voir, et qu'il l'était lui-même quelques minutes auparavant. Les éveillerait-il? A quoi bon? C'étaient des gens avec qui le hasard l'avait associé contre sa volonté; et, dans la situation où il se trouvait, il jugea qu'il était prudent de saisir la première occasion pour s'éloigner d'une compagnie qui lui paraissait suspecte, et qui pouvait être dangereuse.

Tout en réfléchissant ainsi, il découvrit une seconde porte, et l'ayant ouverte il se trouva dans une chambre à coucher où il entendit un concert harmonieux produit par un autre dormeur. Les pintes, les brocs et autres ustensiles, annonçaient que c'était l'appartement de l'hôte, qui dormait entouré de tous les attributs de sa profession.

Cette découverte tira Peveril d'un embarras occasioné par sa délicatesse. Il mit sur la table une pièce d'argent, suffisante, à ce qu'il crut, pour payer sa part de l'écot de la nuit précédente, ne se souciant pas d'être redevable d'un souper à des étrangers qu'il allait quitter sans prendre la peine de leur faire ses adieux.

Débarrassé de ce scrupule de conscience, Julien, le cœur plus léger, quoique la tête encore un peu lourde, descendit à l'écurie, qu'il reconnut aisément parmi les mauvais bâtimens situés dans la cour. Son cheval, bien

reposé, et reconnaissant peut-être des services que son maître lui avait rendus la veille, hennit en le voyant paraître, ce que Peveril regarda comme l'augure d'un heureux voyage, et qu'il récompensa avec un picotin d'avoine. Tandis que son palefroi y faisait honneur, il se promena dans la cour, dans l'espoir que le grand air lui rafraîchirait le sang, et il se mit à réfléchir quel chemin il prendrait pour arriver au château de Martindale avant la nuit. Comme il avait une connaissance générale du pays, il se flatta qu'il ne s'était pas beaucoup écarté de la grande route, et son cheval devant avoir recouvré ses forces, il pensa qu'il arriverait aisément à Martindale avant le coucher du soleil.

Ayant arrêté dans son esprit la route qu'il devait suivre, il retourna dans l'écurie pour y chercher son cheval, le brida, le harnacha, et le conduisit dans la cour de l'écurie. Déjà il avait la main sur sa crinière, et le pied gauche dans l'étrier, quand la voix de Ganlesse se fit entendre.

— Quoi! M. Peveril, lui dit-il, est-ce là toute la politesse que vous avez rapportée des pays étrangers? Est-ce en France que vous avez appris à quitter vos amis sans leur dire adieu.

Julien tressaillit comme s'il eût été pris en flagrant délit. Cependant un moment de réflexion l'assura qu'il n'avait aucun tort, et qu'il ne courait aucun danger.

— Je n'ai pas voulu vous déranger, répondit-il, quoique j'aie été jusqu'à la porte de votre chambre. J'ai cru qu'après notre débauche de la nuit dernière il valait mieux vous laisser dormir que de vous éveiller pour prendre cérémonieusement congé de vous. Moi-même j'ai eu plus de peine que de coutume à quitter mon lit,

quoiqu'il ne fût pas très-doux; et comme mes affaires exigent que je parte de bonne heure, j'ai pensé que le mieux était de partir sans vous faire mes adieux. J'ai laissé une marque de souvenir pour l'hôte sur la table de sa chambre.

— Cela était inutile, dit Ganlesse; le drôle est déjà assez bien payé. Mais votre projet de départ n'est-il pas un peu prématuré? Un pressentiment secret me dit que vous feriez mieux de venir avec moi à Londres, au lieu de vous diriger d'un autre côté, quelque motif que vous en ayez. Vous pouvez déjà voir que je ne suis pas un homme ordinaire, et que je sais maîtriser le temps. Quant au fou avec qui je voyage, et à qui je passe ses folies de prodigalité, il a aussi son utilité. Mais vous êtes d'une trempe toute différente, et je voudrais non-seulement vous servir, mais même vous attacher à moi.

Julien regarda l'être singulier qui lui tenait ce langage. Nous avons déjà dit qu'il était maigre et de petite taille, et que ses traits n'offraient rien d'extraordinaire ni de distingué, si ce n'est des yeux gris pleins de feu et de vivacité, dont les regards fiers et insoucians répondaient parfaitement à la supériorité hautaine qu'il s'arrogeait dans la conversation. Ce ne fut qu'après une pause de quelques instans que Julien répondit : — Pouvez-vous être étonné, monsieur, que, dans la situation où je me trouve, si vous la connaissez, je ne croie pas devoir faire sans nécessité confidence d'affaires importantes, et que je m'éloigne de la compagnie d'un étranger qui ne veut pas me dire pourquoi il désire la mienne?

— Faites ce qu'il vous plaira, jeune homme, répondit Ganlesse: souvenez-vous seulement par la suite que je

vous ai fait une belle offre; une offre que je ne ferais pas à tout le monde. Si nous nous revoyons un jour dans d'autres circonstances, peut-être moins agréables, songez que ce sera à vous et non à moi que vous devrez en imputer la faute.

—Je ne comprends pas cette menace, répliqua Peveril, si c'en est une que vous avez intention de me faire. Je n'ai fait aucun mal, je n'éprouve aucune crainte; et mon bon sens ne me suffit pas pour me faire concevoir comment je pourrais me repentir un jour d'avoir refusé ma confiance à un étranger qui semble exiger que je me mette en aveugle sous sa conduite.

—Adieu donc, sir Julien Peveril du Pic, dit l'étranger en lâchant la bride du cheval de Julien, sur laquelle il avait nonchalamment mis la main; et il ajouta: — Ce n'est peut-être guère anticiper.

—Que voulez-vous dire? demanda Julien, et pourquoi me donnez-vous ce titre?

L'étranger sourit, et se contenta de lui répondre: — Notre entretien est terminé; vous pouvez partir. Vous trouverez la route plus longue et plus difficile que celle par laquelle je vous aurais conduit.

A ces mots, Ganlesse se détourna, et s'avança vers la maison. Avant d'y entrer, il se retourna, et voyant que Julien était encore à la même place, il sourit de nouveau et lui fit un signe de tête. Mais ce signe rappelant Peveril à lui-même, il donna un coup d'éperon à son cheval, et partit sur-le-champ.

La connaissance superficielle qu'il avait du pays lui suffit pour regagner la route de Martindale, dont il s'était écarté la veille d'environ deux milles. Mais les chemins, ou pour mieux dire les sentiers de ce pays presque sau-

vage, et dont le poète qu'il a vu naître, Cotton (1), a fait une critique si mordante, étaient si compliqués en certains endroits, si difficiles à reconnaître en quelques autres, et si peu propres à une course rapide presque partout, que malgré tous les efforts de Julien, et quoiqu'il ne se fût arrêté que le temps nécessaire pour réparer les forces de son cheval dans un petit hameau qu'il avait traversé vers midi, la nuit était tombée avant qu'il eût atteint une éminence d'où les murs du château de Martindale auraient été visibles une heure plus tôt, tandis que pendant la nuit leur situation devait être indiquée par une lumière constamment entretenue sur une tour fort élevée qu'on nommait la tour d'observation. Cette espèce de phare domestique était connue dans tous les environs sous le nom de l'étoile polaire de Peveril.

On l'allumait régulièrement tous les soirs aux approches de la nuit, et l'on y mettait assez de bois et de charbon pour qu'il durât jusqu'au lever du soleil. Jamais on n'y manquait que pendant l'intervalle qui s'écoulait entre la mort d'un seigneur du château et son enterrement. Quand cette dernière cérémonie avait eu lieu, on rallumait le feu nocturne avec quelque cérémonial, et on le voyait briller tous les soirs jusqu'à ce que

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec Nathaniel Cotton, médecin et poète. C'est de Charles Cotton que l'auteur veut parler; il était né dans le comté de Strafford, mais sa grand'mère vivait à Peak (Pic) dans le Derbyshire : non-seulement Charles s'était permis de plaisanter sur le Derbyshire, mais encore sur le vertugadin de sa grand'mère : la bonne femme en fut si piquée, qu'elle révoqua un legs de 500 livres sterling de revenu qu'elle avait fait à son petit-fils. Charles Cotton était un poète burlesque inférieur à Butler. — Éd.

le destin appelât le nouveau propriétaire dans le tombeau de ses ancêtres. On ignore quelles circonstances avaient donné lieu dans l'origine à cet usage, et la tradition n'en parle que d'une manière douteuse. Suivant les uns, c'était un signal d'hospitalité qui, dans les anciens temps, guidait le chevalier errant et le pèlerin fatigué vers un lieu où ils devaient trouver le repos et les rafraîchissemens dont ils avaient besoin. D'autres prétendaient que ce feu avait d'abord été allumé par l'amour conjugal, une dame de ce château y ayant eu recours pour guider son époux vers Martindale pendant les ténèbres d'une nuit orageuse. Les esprits moins bien disposés, et surtout les non-conformistes, attribuaient l'origine et la continuation de cette coutume à l'orgueil et à l'arrogance de la famille de Peveril, qui indiquait ainsi son ancien droit de suzeraineté sur tous les environs, de même que l'amiral attache une lanterne à la poupe de son vaisseau pour guider sa flotte. Et autrefois notre ancien ami, maître Solsgrace, avait lancé contre sir Geoffrey quelques sarcasmes pour lui reprocher d'avoir placé sa gloire et offert son sacrifice sur les hauts lieux : une chose certaine, c'est que tous les Peverils, de père en fils, avaient mis la plus grande attention à maintenir cette coutume, comme étant essentiellement liée à la dignité de leur famille; et il n'était pas probable que sir Geoffrey se montrât jamais moins exact à l'observer.

En conséquence l'étoile polaire de Peveril avait continué à briller, avec plus ou moins d'éclat, pendant toutes les vicissitudes de la guerre civile, et cet éclat, quoique affaibli, ne s'était pas même éclipsé pendant la décadence de la fortune de sir Geoffrey. On l'entendait

souvent dire et quelquefois jurer que tant qu'il resterait sur ses domaines de quoi faire une allumette, le feu nocturne ne manquerait pas d'être entretenu. Son fils Julien ne l'ignorait pas. Ce fut donc avec autant de surprise que d'inquiétude qu'en jetant un regard dans la direction du château il s'aperçut qu'il n'y avait aucune lumière : il s'arrêta, se frotta les yeux, changea de position, et s'efforça, mais inutilement, de se persuader qu'il s'était mépris sur l'endroit d'où l'étoile polaire de sa famille était visible, ou que quelque nouvel obstacle, comme la croissance de quelques arbres, ou la construction de quelque édifice, en interceptait la lumière. Un moment de réflexion suffit pour lui rappeler que l'élévation de la tour du château ne permettait pas cette supposition, et la conclusion qu'il fut forcé d'en tirer fut ou que son père était mort, ou qu'un malheur étrange arrivé tout à coup dans sa famille avait fait oublier cette coutume solennelle.

En proie à des craintes indéfinissables, le jeune Peveril enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval harassé, et le força de descendre au grand galop un sentier raboteux et très-rapide, au risque de se rompre le cou. Il arriva bientôt au village de Martindale-Moultrassie, désirant ardemment apprendre la cause de cette éclipse de mauvais augure. La rue que son cheval fatigué parcourait d'un pas lent et contraint était déserte, et à peine voyait-on briller la lueur d'une chandelle à quelques fenêtres : mais celles de la petite auberge à l'enseigne des *Armes de Peveril* répandait une lumière éclatante, et le bruit qu'on entendait partir de la maison annonçait la joie.

Guidé par l'instinct, ou par l'expérience, qui fait

reconnaître à tout cheval l'extérieur d'une auberge, le coursier harassé s'arrêta si subitement et avec tant d'obstination à la porte de celle-ci, que Julien crut devoir mettre pied à terre, espérant qu'il obtiendrait aisément un cheval frais de Roger Raine, maître de cette auberge, qui appartenait depuis long-temps à sa famille. Il désirait aussi se tirer d'inquiétude en faisant quelques questions sur ce qui se passait au château; mais en s'approchant de la porte il fut surpris d'entendre chanter, dans la salle destinée à recevoir le public, une chanson bien connue, composée dans le temps de la république par quelque bel esprit puritain, contre les Cavaliers, et dans laquelle le satirique chansonnier n'avait pas épargné son père.

Ils pensaient que sur la terre
Rien ne pourrait les dompter;
Fille jolie et grand verre
Savaient toujours les tenter.
Mais malgré leur insolence,
On a puni leur jactance.
Ils ont fui jusqu'au dernier.
Osera-t-on le nier?

Sir Geoffrey de rouge trogne
Se voyait au milieu d'eux,
Et toujours le vieil ivrogne
Buvait et jurait au mieux.
Mais qu'a fait le diable à quatre,
Quand il a fallu se battre?
Il a fui tout le premier.
Osera-t-on le nier?

Julien sentit qu'il fallait qu'une révolution étrange eût eu lieu dans le village et dans le château pour que des chants si injurieux se fissent entendre dans l'auberge

même dont l'enseigne était décorée des armes de sa famille; et ne sachant pas jusqu'à quel point il serait prudent de se présenter devant ces insolens buveurs sans avoir les moyens de châtier leur impertinence, il conduisit son cheval à une porte de derrière qui, comme il s'en souvint, communiquait au logement de l'hôte, déterminé à lui demander en particulier quelle était la situation des affaires au château. Il frappa plusieurs fois à la porte, et appela Roger Raine d'une voix forte quoique étouffée; enfin la voix d'une femme lui répondit par la question d'usage.

— Qui est là ?

— C'est moi, dame Raine, c'est Julien Peveril; dites à votre mari de venir me trouver sur-le-champ.

— Hélas ! hélas ! M. Julien ! si c'est réellement vous, il faut que vous sachiez que mon pauvre homme est dans un lieu d'où il ne peut plus aller trouver personne, et où nous irons sans doute le rejoindre, comme dit Mathieu, le garçon des chambres.

— Quoi ! il est mort ! j'en suis bien chagrin.

— Mort depuis plus de six mois, M. Julien; et permettez-moi de vous dire que ce temps est bien long pour une pauvre veuve, comme dit Mathieu.

— Eh bien ! vous ou votre Mathieu, voulez-vous m'ouvrir la porte ? J'ai besoin d'un cheval frais, et je désire savoir comment vont les choses au château.

— Au château ! hélas ! — Mathieu !

Mathieu n'était probablement pas bien loin, car il répondit sur-le-champ; et Peveril put les entendre parler à voix basse. L'on peut faire observer ici que dame Raine, accoutumée à fléchir sous l'autorité du vieux Roger, aussi jaloux d'exercer les prérogatives domesti-

ques d'un mari dans sa maison, qu'un monarque peut l'être de faire valoir celles de la couronne dans ses états, s'était trouvée, quand elle était restée veuve, et encore assez fraîche, si embarrassée de l'exercice de sa nouvelle indépendance, qu'elle avait recours en toute occasion aux avis de Mathieu. Or, comme Mathieu, au lieu de marcher les pieds nus et d'avoir la tête couverte d'un bonnet de laine, commençait à porter des souliers de cuir d'Espagne et un chapeau de castor à haute forme, et que ses compagnons de service l'appelaient déjà M. Mathieu, les voisins en concluaient qu'ils verraient bientôt un changement de nom sur l'enseigne, et peut-être même une nouvelle enseigne, car Mathieu était un peu puritain, et n'était nullement ami des Peveril du Pic.

—Maintenant conseillez-moi, si vous êtes un homme, disait la veuve Raine ; car ne me croyez jamais s'il n'est pas vrai que M. Julien est à la porte en personne; or il demande un cheval et je ne sais quoi encore, comme si les choses allaient comme de coutume.

— Eh bien! dame Raine, si vous voulez suivre mon conseil, vous le ferez dénicher. Qu'il remue ses bottes pendant qu'elles sont graissées ; il ne faut pas, en ce monde, se brûler les doigts dans le bouillon des autres.

— C'est bien parler sans doute; mais, voyez-vous, Mathieu, c'est que nous avons long-temps mangé leur pain, et, comme disait mon pauvre brave homme.....

— Ceux qui veulent suivre les avis des morts n'ont pas besoin d'en demander aux vivans; ainsi, dame Raine, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira; mais, si vous voulez écouter les miens, vous fermerez

la porte à la serrure et au verrou, et vous lui direz d'aller chercher un gîte ailleurs; voilà ce que j'ai à vous dire.

— Drôle! s'écria Peveril, je ne vous demande que de me dire comment se portent sir Geoffrey et son épouse.

Un double hélas! prononcé d'un ton de compassion, fut la seule réponse qu'il reçut de la veuve, et elle recommença à s'entretenir avec Mathieu, mais trop bas pour que Julien pût entendre leur conversation.

Enfin Mathieu parla tout haut et d'un ton d'autorité.
— Nous n'ouvrons pas nos portes à une pareille heure de la nuit, s'écria-t-il; c'est contre les réglemens de police, et cela pourrait nous coûter notre permission de débiter de la bière et des liqueurs. Quant au château, la route est devant vous, et je crois que vous la connaissez aussi bien que nous.

—Oui, je vous connais, dit Peveril en remontant sur son cheval harassé; vous êtes un ingrat, et, à la première occasion, je vous bâtonnerai de bonne sorte.

Mathieu ne répondit rien à cette menace, et Peveril l'entendit s'éloigner après avoir dit encore quelques mots à la veuve.

Impatient de ce délai, et plus inquiet que jamais, d'après le ton, les propos et la conduite de cet individu, qui lui semblaient de mauvais augure, Julien remonta à cheval; mais il eut beau employer tous les moyens possibles, l'animal s'opiniâtra à ne pas avancer d'un pas. Peveril mit de nouveau pied à terre, et allait continuer son voyage pédestrement, malgré l'inconvénient des grandes bottes qu'il portait, suivant l'usage

du temps, quand il s'entendit appeler tout bas d'une fenêtre.

Le conseiller ne fut pas plus tôt parti, que le bon cœur de la veuve, son habitude de vénération pour la maison de Peveril, et peut-être aussi quelque crainte pour les os de Mathieu, la déterminèrent à ouvrir une croisée, et à murmurer d'une voix basse et timide : — St ! st ! M. Julien ! êtes-vous parti ?

— Pas encore, dame Raine, quoiqu'il paraisse que ma présence ne fait pas plaisir ici.

— Mon bon jeune monsieur, c'est que les hommes ont des avis si différens ! Il y avait mon pauvre vieux Roger, qui aurait cru le coin de la cheminée trop froid pour vous, et voici Mathieu Chamberlain qui pense que la cour est assez chaude.

— N'y pensez pas, dame Raine ; dites-moi seulement ce qui est arrivé au château de Martindale. Le feu ne brille pas sur la tour.

— Est-il bien vrai ? Cela n'est que trop probable ! Ainsi donc le bon sir Geoffrey est allé rejoindre mon vieux Roger.

— Dieu du ciel ! s'écria Peveril. Et depuis quand mon père était-il malade ?

— Il ne l'a jamais été, que je sache. Mais, il y a trois heures, il est arrivé au château des hommes avec des bandoulières et des ceintures de buffle, et un membre du parlement, comme du temps de Cromwell. Mon vieux Roger leur aurait fermé les portes de l'auberge ; mais Mathieu a dit que ce serait agir contre la loi, de sorte qu'ils sont venus s'y rafraîchir, hommes et chevaux, et ils ont envoyé chercher M. Bridgenorth, qui est à Moultrassie-Hall ; après quoi ils se sont rendus

au château. Or, il est probable qu'il y aura eu une dispute, car le vieux chevalier n'est pas homme à se laisser prendre tout endormi, comme disait mon pauvre Roger. Et les officiers de justice auront été les plus forts, comme de raison, puisqu'ils ont la loi pour eux, comme dit Mathieu. Mais, puisque l'étoile polaire du château ne brille plus, il n'y a guère de doute que sir Geoffrey ne soit mort.

— Juste ciel! A prix d'or ou par amitié, ma chère dame Raine, procurez-moi un cheval, pour que je puisse courir au château.

— Au château! Les Têtes-Rondes, comme mon pauvre Roger les appelait, vous tueront comme ils ont tué votre père. Cachez-vous plutôt dans le bûcher, et je vous enverrai par Betty une couverture et de quoi souper. Ou, écoutez : mon vieux Dobbin est dans la petite écurie à côté du poulailler; prenez-le, et hâtez-vous de vous éloigner du pays, car vous n'y êtes pas en sûreté. N'entendez-vous pas les chansons qu'on chante dans la salle? Ainsi, prenez Dobbin, et n'oubliez pas de laisser votre cheval pour le remplacer.

Peveril ne s'arrêta pas à l'écouter davantage; mais en se détournant pour entrer dans l'écurie il entendit la bonne femme s'écrier : — O mon Dieu! que dira Mathieu? Mais elle ajouta à l'instant : — Qu'il dise ce qu'il voudra; je puis disposer de ce qui m'appartient.

Plus empressé que le valet d'écurie recevant un double pour-boire, Julien mit à la hâte les harnois de son cheval sur le dos du pauvre Dobbin, qui mangeait tranquillement sa botte de foin sans songer à la besogne que cette nuit lui réservait. Malgré l'obscurité

qui régnait dans l'écurie, il réussit avec une promptitude merveilleuse à tout préparer pour son départ; puis laissant à l'instinct de son cheval le soin de trouver le râtelier de Dobbin, il sauta sur son nouveau coursier, et employant tour à tour le fouet et les éperons, il le fit gravir assez lestement le chemin escarpé qui conduit du village au château. Dobbin, peu accoutumé à une marche forcée, soufflait, reniflait, et trottait aussi vite qu'il le pouvait. Enfin il conduisit son cavalier devant la grande porte de l'antique château de son père.

La lune se levait alors, mais ses rayons n'éclairaient pas la porte située, comme nous l'avons dit ailleurs, dans un renfoncement entre deux grandes tours. Peveril mit pied à terre sans s'inquiéter de ce que deviendrait son cheval, et, contre son attente, il trouva la porte ouverte. Il entra dans la grande cour, et s'aperçut alors qu'il y avait encore de la lumière dans la partie inférieure des bâtimens, quoique la hauteur des murs de clôture l'eût empêché de le remarquer plus tôt. La grande porte du château s'ouvrait rarement depuis la décadence de la fortune de cette famille, et seulement dans les occasions qui exigeaient un cérémonial particulier. On entrait ordinairement par une petite poterne, et Julien, s'y étant rendu, la trouva également ouverte, circonstance qui seule aurait suffi pour l'alarmer, s'il n'eût déjà eu tant de motifs d'alarmes. Son cœur battit vivement lorsqu'il tourna à gauche pour entrer dans un petit vestibule conduisant à une grande salle du rez-de-chaussée, où se tenait ordinairement sa famille, et ses craintes augmentèrent encore quand, en approchant, il entendit plusieurs voix dont le son lui était étranger. Il ouvrit brusquement, et le spectacle

qui se présenta devant ses yeux confirma tous les pressentimens funestes qu'il avait conçus.

En face de lui était le vieux chevalier, dont les bras étaient retenus par un ceinturon de cuir placé à la hauteur de ses coudes, lui entourant le corps, fortement serré, et attaché par derrière. Deux hommes de mauvaise mine, paraissant chargés de le garder, le tenaient par l'habit. Son épée nue jetée sur le plancher, et le fourreau vide encore pendant au côté de sir Geoffrey, annonçaient que le vieux Cavalier, encore vigoureux, ne s'était pas laissé réduire à cet état de captivité sans essayer de faire résistance. Deux ou trois personnes, ayant le dos tourné du côté de Julien, étaient assises devant une table, et semblaient occupées à écrire. Elles conversaient ensemble, et c'étaient leurs voix qu'il avait entendues. Lady Peveril, emblème de la mort par la pâleur, se trouvait à deux ou trois pas de son mari, les yeux fixés sur lui, de l'air d'une femme qui jette un dernier regard sur l'objet qu'elle chérit le plus. Elle fut la première qui aperçut Julien, et s'écria aussitôt :—Ciel miséricordieux ! mon fils ! rien ne manque plus aux malheurs de la maison !

— Mon fils ! s'écria aussi sir Geoffrey en sortant du sombre abattement dans lequel il était plongé, et en ajoutant un serment à cette exclamation ; tu es arrivé à propos, Julien ; ne crains pas de frapper ; fends-moi la tête de ce bandit, de ce scélérat, depuis le crâne jusqu'au gosier, et peu m'importe ce qui arrivera ensuite.

La situation dans laquelle se trouvait son père fit oublier au fils l'inégalité de la lutte dans laquelle il allait s'engager.

— Misérables ! s'écria-t-il aux deux gardes qui tenaient sir Geoffrey par l'habit, ne le retenez pas davantage ! Et, se précipitant sur eux l'épée à la main, il les força de le lâcher pour songer à se défendre.

Sir Geoffrey, libre en partie, cria à sa femme : — Débouclez le ceinturon, et nous ne nous rendrons pas sans coup férir. Il faudra qu'ils sachent se battre, ceux qui viendront à bout du père et du fils.

Mais un des hommes qui s'occupaient à écrire, et qui s'étaient levés au commencement de la querelle, empêcha lady Peveril de rendre ce service à son mari, tandis qu'un autre s'empara aisément de la personne du vieux chevalier garotté, qui lui donna pourtant dans les jambes plusieurs grands coups de ses grosses bottes, sa position ne lui permettant aucun autre moyen de défense. Le troisième, qui vit que Julien, jeune, actif, et animé de toute la fureur d'un fils qui combat pour son père, forçait les deux satellites à lâcher pied, le saisit au collet, et chercha à s'emparer de son épée.

Abandonnant tout à coup cette arme, et saisissant un de ses pistolets, Julien fit feu à la hâte à la tête de l'homme qui l'attaquait ainsi. Celui-ci ne tomba point, mais chancela, comme un homme étourdi par un grand coup, et montra à Peveril, en tombant assis sur une chaise, les traits du major Bridgenorth, noircis par l'explosion de la poudre, qui avait même brûlé une partie de ses cheveux gris. Un cri de surprise échappa à Julien ; et, dans l'alarme et l'horreur du moment, il fut aisément arrêté et désarmé par ceux qu'il avait d'abord attaqués.

— Peu importe, Julien ! s'écria sir Geoffrey ; ne

vous inquiétez de rien ; ce coup de pistolet fait la balance de tous les comptes. Mais quoi ! que diable ! il vit encore ! võtre pistolet était-il chargé avec du son, ou le diable a-t-il rendu le coquin à l'épreuve du plomb ?

La surprise de sir Geoffrey était assez naturelle, car, pendant qu'il parlait, le major Bridgenorth, revenant à lui, se leva, et, essuyant avec son mouchoir les traces que l'explosion avait laissées sur son visage, il s'approcha de Julien, et lui dit avec le sang-froid qui lui était ordinaire :—Jeune homme, vous devez remercier Dieu de vous avoir empêché aujourd'hui de commettre un grand crime.

— Remercie le diable, scélérat hypocrite ! s'écria sir Geoffrey, car ce n'est rien moins que le père de tous les fanatiques qui a pu empêcher ta cervelle d'être brûlée comme si elle eût été dans la poêle de Lucifer.

— Sir Geoffrey, répondit le major, je vous ai déjà dit que je ne raisonnerais point avec vous, attendu que je ne vous dois compte d'aucune de mes actions.

— M. Bridgenorth, dit lady Peveril faisant un violent effort sur elle-même pour parler, et pour parler avec calme, quelque vengeance que votre conscience vous permette, comme chrétien, contre mon mari ; moi, qui ai droit à quelque compassion de votre part, puisque j'en ai éprouvé une sincère pour vous lorsque la main du ciel s'est appesantie sur votre tête, je vous conjure de ne pas envelopper mon fils dans notre destruction. Que la perte du père et de la mère, et la ruine de notre ancienne maison, suffisent pour apaiser le ressentiment que vous ont inspiré les injustices dont vous pouvez accuser mon mari.

— Silence, ma femme! s'écria le vieux chevalier; vous parlez comme une folle, et vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas. M'accuser d'injustice! Le lâche n'a jamais reçu de moi que ce qu'il méritait. Si j'avais convenablement bâtonné le chien hargneux la première fois qu'il a aboyé contre moi, il ferait en ce moment le chien couchant à mes pieds au lieu de me sauter à la gorge. Mais, si je puis me tirer de cette affaire, comme je l'ai fait de plus mauvaises, je lui promets de régler nos anciens comptes aussi bien que pourra me le permettre le bois de pommier le plus dur.

— Sir Geoffrey, dit Bridgenorth, si la naissance dont vous êtes si fier vous ferme les yeux sur de meilleurs principes, elle devrait au moins vous avoir appris la civilité. De quoi vous plaignez-vous? Je suis magistrat, et je fais exécuter un mandat qui m'est adressé par la première autorité de l'État. Je suis aussi votre créancier, et la loi me donne le droit de retirer ce qui m'appartient des mains d'un débiteur imprévoyant.

— Vous, magistrat! dit le chevalier; aussi magistrat que Noll était monarque. Vous êtes tout fier d'avoir obtenu du roi votre pardon, et d'avoir été remis sur la liste des juges de paix, sans doute pour persécuter les pauvres papistes. Jamais il n'y a eu de trouble dans l'État sans que les vauriens y aient trouvé leur avantage. Toutes les fois que le pot bout, l'écume surnage.

— Pour l'amour de Dieu, mon cher époux, dit lady Peveril, cessez de parler ainsi. Ces propos ne peuvent qu'irriter M. Bridgenorth, qui, sans cela, pourrait réfléchir que la charité.....

— L'irriter! s'écria sir Geoffrey en l'interrompant d'un ton d'impatience: par la mort de Dieu, madame,

vous me rendrez fou! Avez-vous vécu si long-temps dans ce monde pour attendre de la réflexion et de la charité de la part d'un vieux loup affamé. Et quand il en aurait, croyez-vous, madame, que moi, que vous, comme mon épouse, nous soyons des sujets convenables pour l'exercice de cette charité? Julien, mon pauvre garçon, je suis fâché que tu sois arrivé si mal à propos, puisque ton pistolet n'était pas mieux chargé; mais ta réputation comme bon tireur est perdue à jamais.

Cette conversation, à laquelle présidait la colère, se passa si rapidement, que Julien, à peine revenu de l'extrême surprise qu'il avait éprouvée en se trouvant plongé tout à coup dans une situation si désespérée, n'eut pas le temps de réfléchir sur les moyens qu'il pourrait employer pour secourir efficacement ses parens. Le parti le plus sage lui parut être de parler à Bridgenorth avec sang-froid, quoiqu'il en coûtât à sa fierté de s'humilier à ce point. Cependant il fit un effort pour lui dire avec autant de calme qu'il lui fut possible d'en montrer : — M. Bridgenorth, puisque vous agissez en qualité de magistrat, je désire être traité conformément aux lois d'Angleterre, et je demande à savoir de quoi nous sommes accusés, et en vertu de quelle autorité nous sommes arrêtés.

— Autre sottise (1)! s'écria l'impétueux chevalier: sa mère parle de charité à un puritain, et le voilà lui qui parle des lois à un rebelle, à une Tête-Ronde! De qui veux-tu qu'il ait reçu un mandat, si ce n'est du parlement ou du diable?

(1) *Another howlet:* mot à mot, un autre cri de hibou! Éd.

— Qui parle du parlement? demanda un nouvel interlocuteur qui arriva en ce moment, et en qui Peveril reconnut le personnage officiel qu'il avait déjà vu chez le maquignon, et qui entra avec la morgue et l'importance d'un homme qui se sentait revêtu d'une autorité suprême. Qui parle du parlement? répéta-t-il. Je vous garantis qu'on a trouvé dans cette maison de quoi convaincre vingt conspirateurs. Il n'y manquait ma foi pas d'armes. Montrez-les, capitaine.

— Ce sont précisément les mêmes, dit le capitaine en s'approchant, que j'ai mentionnées dans ma narration imprimée, qui a été mise sous les yeux de la chambre des communes. La demande en a été faite au vieux Vander Huys de Rotterdam, par ordre de don Juan d'Autriche, pour le service des jésuites.

— Par le jour qui nous éclaire, dit sir Geoffrey, ce sont les piques, les mousquets et les pistolets qu'on a jetés dans le grenier après la bataille de Naseby, et qui y sont restés depuis ce temps.

— Et voici, dit le camarade du capitaine, des vêtemens de prêtres, des chasubles et des missels; oui, avec des images auxquelles les papistes adressent leurs prières, et devant lesquelles ils font des génuflexions.

— Que la peste t'étouffe, radoteur hypocrite! s'écria le chevalier. Voilà un drôle qui prend les vieux vertugadins de ma grand'mère pour des robes de prêtres, et le volume d'histoire d'Owlenspiegel (1) pour un missel!

— Mais que veut dire ceci, M. Bridgenorth? dit Topham. Votre Honneur a donc eu de la besogne aussi

(1) Nous avons vainement consulté les dictionnaires biographiques sur ce nom. — Éd.

bien que nous? Tandis que nous faisions notre perquisition, vous avez donc trouvé d'autre gibier?

— Je crois, monsieur, dit Julien, que si vous voulez consulter le mandat dont vous êtes porteur, et qui, si je ne me trompe, contient les noms des personnes que vous êtes chargé d'arrêter, vous verrez que vous n'avez aucun droit de me constituer prisonnier.

— Monsieur, répondit l'important personnage, je ne sais qui vous êtes, mais je voudrais que vous fussiez l'homme le plus considérable de toute l'Angleterre, afin de vous apprendre le respect dû à un mandat de la chambre. Il n'y a pas un homme dans l'enceinte des îles britanniques, monsieur, que je ne puisse arrêter en vertu de ce morceau de parchemin, et je vous arrête en conséquence. De quoi l'accusez-vous, messieurs?

Dangerfield s'approcha de lui, et l'ayant regardé sous le nez : — Par l'air que je respire, s'écria-t-il, je vous ai déjà vu quelque part, l'ami; mais je ne saurais me rappeler où. Ma pauvre mémoire ne vaut plus une fève, tant j'ai été obligé d'y avoir recours depuis quelque temps pour le service de l'état. Mais je connais ce drôle; j'en réponds sur le salut de mon ame.

— Comment, capitaine! lui dit son associé plus doucereux, mais encore plus à craindre, c'est le jeune homme que nous avons vu chez le marchand de chevaux, et nous avions des griefs à alléguer contre lui; mais M. Topham n'a pas voulu nous laisser parler.

— Eh bien, parlez maintenant, dit Topham, et dites contre lui tout ce que vous voudrez, puisqu'il a blasphémé contre un mandat de la chambre. Je crois que vous disiez que vous l'aviez déjà vu?

— C'est la vérité, répondit Everett. Je l'ai vu à Saint

Omer, avec les séminaristes. Il y était toujours avec les régens.

— Ne confondez pas, M. Everett, dit Topham. Il me semble que vous m'avez dit que vous l'aviez vu à l'assemblée tenue à Londres par les jésuites.

— C'est moi qui ai dit cela, M. Topham, s'écria le capitaine déterminé, et c'est ma langue qui en fera serment.

— Mon cher M. Topham, dit Bridgenorth, vous pouvez suspendre cette enquête quant à présent. Elle ne sert qu'à fatiguer et embarrasser la mémoire des témoins à charge.

— Vous vous trompez, M. Bridgenorth, répondit Topham; vous vous trompez complètement. Cela ne fait que les tenir en haleine, comme des lévriers qu'on dispose à courir le lièvre.

— Soit! répondit Bridgenorth avec le ton d'indifférence qui lui était ordinaire. Mais en ce moment ce jeune homme doit être arrêté en vertu d'un mandat que je vais signer, pour m'avoir attaqué dans l'exercice de mes fonctions comme magistrat, dans la vue de délivrer un prisonnier arrêté légalement. N'avez-vous pas entendu le bruit d'un coup de pistolet?

— Je suis prêt à en faire serment, dit Everett.

— Et moi aussi, dit Dangerfield. Tandis que nous faisions une perquisition dans la cave, j'ai entendu quelque chose comme un coup de pistolet; mais je m'étais imaginé que ce bruit était occasioné par un long bouchon que je venais de tirer avec force pour voir s'il n'y avait pas dans la bouteille quelques reliques de papisme.

— Un coup de pistolet! s'écria Topham. Il y aurait

pu avoir ici de quoi faire un second volume à l'histoire de sir Edmondbury Godfrey (1)! Oh! tu es le véritable sang du vieux Dragon rouge, car lui aussi il aurait résisté au mandat de la chambre, si nous ne l'avions pris un peu à l'improviste. M. Bridgenorth, vous êtes un judicieux magistrat, et un digne serviteur de l'état. Plût à Dieu que nous eussions un grand nombre d'aussi bons magistrats protestans! Eh bien, emmènerai-je ce jeune drôle avec ses parens, ou le garderez-vous pour lui faire subir un second interrogatoire? Qu'en pensez-vous?

— M. Bridgenorth, dit lady Peveril en dépit de tous les efforts que fit son mari pour l'interrompre, si jamais vous avez su ce que c'est que d'aimer un des nombreux enfans que vous avez perdus, ou la fille qui vous reste, ne faites pas tomber votre vengeance sur la tête de mon pauvre fils! Je puis vous pardonner tout le reste, tous les maux que vous nous avez causés, les malheurs encore plus grands dont vous nous menacez;

(1) Sir Edmondbury Godfrey était un actif juge de paix qui avait été créé chevalier (*knighted*, d'où le titre de sir qui précède son nom) par Charles II, en récompense de sa conduite pendant l'incendie de Londres: c'était, sous d'autres rapports, un homme timide et favorable aux catholiques. Quand Titus Oates, cherchant la plus grande publicité, voulut le rendre dépositaire de sa déclaration dans le *fameux complot*, il ne l'entendit qu'avec peine, et dit ensuite à ses amis qu'il en serait la première victime. Son pressentiment s'accomplit. Pendant plusieurs jours son absence donna de l'inquiétude à ses amis, qui le trouvèrent enfin étranglé dans un fossé. Sa mort pouvait être égalcment l'acte d'un des deux partis ou un suicide. Titus Oates et les siens s'en emparèrent, et le nom de sir Edmondbury devint un cri d'accusation et un cri de guerre contre les catholiques. — Éd.

mais n'agissez pas avec la dernière rigueur contre un jeune homme qui ne vous a jamais offensé. Croyez que si votre oreille est fermée aux pleurs d'une mère au désespoir, celle qui est ouverte aux plaintes de tous ceux qui sont dans le chagrin entendra ma demande et votre réponse.

L'angoisse qu'éprouvait visiblement cette malheureuse mère en prononçant ces mots, entrecoupés par des sanglots, sembla toucher tous ceux qui les entendaient, quoique la plupart fussent endurcis à de pareilles scènes. Chacun gardait le silence, lorsque lady Peveril, cessant de parler, leva sur Bridgenorth ses yeux baignés de larmes, avec toute l'inquiétude d'une femme dont la vie et la mort semblent dépendre de la réponse qu'elle va recevoir. L'inflexibilité même de Bridgenorth parut être ébranlée, et ce fut d'une voix tremblante qu'il lui répondit : — Plût à Dieu, madame, que j'eusse en ce moment le pouvoir de soulager votre détresse autrement qu'en vous recommandant de mettre votre confiance dans la Providence, et de vous armer de tout votre courage pour ne pas murmurer de l'affliction qu'elle vous envoie. Quant à moi, je ne suis qu'une verge dans la main de l'homme fort ; elle ne frappe pas d'elle-même ; elle ne fait que suivre l'impulsion que lui donne le bras qui la tient.

— De même que ma verge noire et moi, nous sommes mis en mouvement par les communes d'Angleterre, dit Topham, qui parut merveilleusement charmé de cette comparaison.

Julien crut alors qu'il était temps de dire quelque chose pour lui-même, et il s'efforça d'y mettre tout le calme possible.

— M. Bridgenorth, dit-il, je ne conteste ni votre autorité, ni le mandat de monsieur.....

— En vérité! s'écria Topham. Oh! oh! jeune homme, je me doutais bien que nous vous mettrions bientôt à la raison.

— Ainsi donc, M. Topham, dit Bridgenorth, voici comment nous arrangerons les choses, si vous le trouvez bon. Vous partirez pour Londres à la pointe du jour avec sir Geoffrey et lady Peveril, et pour qu'ils puissent faire ce voyage d'une manière conforme à leur rang, vous les emmènerez dans leur voiture, en la faisant escorter d'un nombre suffisant de gardes.

— Je voyagerai moi-même avec eux, dit Topham, car les routes de ce comté ne sont nullement favorables pour un homme à cheval, et j'ai les yeux fatigués de voir ces montagnes arides. Je dormirai dans la voiture comme dans mon lit, et aussi bien que maître Bodderbrains sur ses jambes (1).

— Vous ferez bien de prendre vos aises, M. Topham. Quant à ce jeune homme, je m'en charge; je l'emmènerai avec moi.

— Je ne sais trop si cela est convenable, mon digne M. Bridgenorth; car il tombe dans la catégorie de mon mandat.

— Mais songez qu'il n'est arrêté que pour m'avoir troublé dans mes fonctions, avec l'intention de délivrer un prisonnier; et je vous conseille d'y réfléchir à deux fois avant de l'emmener avec vous, à moins que vous ne preniez une garde plus nombreuse. Sir Geoffrey est vieux et cassé, mais ce gaillard est dans la fleur

(1) Proverbe populaire. — Éd.

de la jeunesse, et il aura à ses ordres tous les jeunes Cavaliers débauchés des environs. Vous ne traverserez pas le comté sans avoir à résister à une tentative pour l'enlever.

Topham jeta sur Julien le regard qu'on peut supposer qu'une araignée jette sur une guêpe que le hasard a fait tomber dans sa toile, et dont elle a grande envie de s'emparer, mais qu'elle n'ose attaquer.

— Je ne sais, M. Bridgenorth, dit Julien, si vous avez de bonnes ou de mauvaises intentions en proposant cette séparation ; mais quant à moi, tout ce que je désire, c'est de partager le sort de mes parens, et je vous donne ma parole d'honneur que je ne chercherai pas à recouvrer ma liberté, si vous ne m'en séparez pas.

— Ne parlez pas ainsi, Julien, lui dit sa mère; restez avec M. Bridgenorth. J'ai au fond du cœur un pressentiment qui me dit qu'il ne vous veut pas autant de mal que sa conduite devrait nous le faire croire.

— Et moi, dit sir Geoffrey, je soutiens que depuis les portes du château de mon père jusqu'à celles de l'enfer, il n'existe pas dans tout l'univers un tel misérable. Et si je désire que mes mains redeviennent libres, c'est dans l'espoir de m'en servir pour assener le dernier coup sur une tête grise qui a fait éclore plus de trahisons que tout le Long-Parlement.

— Tais-toi, dit le zélé Topham ; parlement est-il un mot qui doive passer par une bouche comme la tienne? Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers Everett et Dangerfield, vous rendrez témoignage de ceci.

— De ce qu'il a injurié la chambre des communes, dit Dangerfield; oui, de par Dieu! je le promets sur mon ame.

— Il a également injurié la chambre des pairs, ajouta Everett; car il a parlé du parlement en termes généraux.

— Pauvres misérables! dit sir Geoffrey; coquins subalternes qui ne vivez que de mensonges, qui n'avez de pain que celui du parjure; voudriez-vous dénaturer des paroles innocentes, à peine sorties de ma bouche? Je vous dis que le pays est las de vous, et que si les Anglais retrouvaient leur bon sens, la prison, le carcan, le pilori et le gibet seraient les récompenses dignes de vos services. Et maintenant, M. Topham, vous et les vôtres vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira; car je n'ouvrirai plus la bouche pour prononcer une seule parole, tant que je serai dans la compagnie de pareille canaille.

— Peut-être, sir Geoffrey, répondit Bridgenorth, auriez-vous mieux consulté vos intérêts en adoptant cette résolution un peu plus tôt. La langue n'est qu'une petite partie de notre corps, mais elle peut causer de grands maux. Vous, M. Julien, vous allez avoir la bonté de me suivre sans remontrance et sans résistance, car vous devez savoir que j'ai les moyens de vous y forcer.

Julien ne sentait que trop qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de se soumettre à une force supérieure; mais avant de sortir de l'appartement, il s'agenouilla devant son père pour en recevoir sa bénédiction, que le vieillard lui donna, la larme à l'œil, et en prononçant avec emphase les mots : — Dieu te bénisse, mon fils! qu'il te maintienne fidèle au roi et à l'Église, de quelque côté que le vent puisse souffler!

Sa mère ne fut en état que de lui appuyer la main sur la tête, et de le conjurer à voix basse de ne pas em-

ployer témérairement des moyens violens pour les secourir. — Nous sommes innocens, mon fils, lui dit-elle; nous sommes innocens, et nous sommes dans les mains de Dieu. Que cette pensée nous serve de consolation.

Bridgenorth fit alors signe à Julien de le suivre, ce qu'il fit, accompagné, ou plutôt conduit par les deux gardes qu'il avait d'abord désarmés. Quand ils furent sortis de l'appartement, et qu'ils se trouvèrent sur le seuil de la porte du vestibule, Bridgenorth demanda à Julien s'il voulait se considérer comme prisonnier sur parole, auquel cas, ajouta-t-il, il ne prendrait d'autre sûreté que sa promesse.

Peveril, qui ne pouvait s'empêcher de concevoir quelque espoir de l'espèce de faveur que lui témoignait un homme à la vie duquel il venait d'attenter si récemment, lui répondit sans hésiter qu'il lui donnait sa parole, pour vingt-quatre heures, de ne s'évader ni par force ni par ruse.

— C'est parler sagement, répondit Bridgenorth, car, quoique vous puissiez occasioner une effusion de sang, soyez bien assuré que tous vos efforts ne seraient d'aucune utilité à vos parens. Holà! des chevaux! des chevaux dans la cour!

On entendit bientôt le bruit des chevaux qu'on amenait, et Julien, obéissant au signal de Bridgenorth, et fidèle à la promesse qu'il avait faite, monta sur celui qui lui fut présenté, et se prépara à quitter la maison où il laissait ses parens prisonniers, et pour se rendre il ignorait où, sous la garde d'un homme qu'il savait être l'ancien ennemi de sa famille. Il fut un peu surpris de voir que Bridgenorth se disposait à partir avec lui sans avoir personne à leur suite.

Quand ils furent à cheval et hors de la cour, Bridgenorth lui dit : — Peu de gens compromettraient ainsi leur sûreté, en voyageant de nuit, et sans escorte, avec une jeune tête chaude qui a voulu, il y a quelques instans, m'ôter la vie.

— M. Bridgenorth, répondit Julien, je pourrais vous dire avec vérité que je ne vous avais pas reconnu lorsque j'ai dirigé mon arme contre vous; mais je dois aussi ajouter que, quand même je vous eusse reconnu, la cause qui me mettait les armes à la main aurait probablement fait que je ne vous aurais pas respecté davantage. A présent, je vous connais, je n'ai contre vous aucune mauvaise intention, et je n'ai pas à combattre pour la liberté d'un père. D'ailleurs vous avez ma parole, et quand a-t-on vu un Peveril y manquer?

— Oui, répliqua son compagnon; un Peveril, un Peveril du Pic, un nom qui a long-temps résonné comme une trompette de guerre en ce pays, mais dont le son vient peut-être de se faire entendre pour la dernière fois. Retournez-vous, jeune homme; regardez les tours obscures de la maison de votre père, qui s'élèvent superbes sur le sommet de la montagne, comme leurs propriétaires s'élevaient au-dessus de leurs concitoyens. Pensez à votre père qui est captif, à vous-même qui êtes en quelque sorte fugitif; voyez : la lumière de votre demeure est éteinte, votre gloire éclipsée, votre fortune ruinée. Réfléchissez que la Providence a soumis la destinée de la race des Peveril à un homme que, dans leur orgueil aristocratique, ils regardaient comme un plébéien parvenu. Pensez à tout cela, et quand vous serez tenté de vanter l'ancienneté de votre maison, sou-

venez-vous que celui qui a pu élever l'homme humble a pu aussi abaisser le plus orgueilleux.

Julien, le cœur serré, leva un instant les yeux sur les tours du château de son père, que l'obscurité permettait à peine d'entrevoir, et dont la lune projetait l'ombre au loin, ainsi que celle des arbres qui l'entouraient. Mais tout en reconnaissant tristement la vérité de l'observation de Bridgenorth, il éprouva quelque indignation en voyant l'air de triomphe qu'il prenait si mal à propos.

— Si la fortune eût été juste, lui dit-il, le château de Martindale et le nom de Peveril n'offriraient pas à leur ennemi un vain motif de triomphe. Mais ceux qui ont été portés au haut de la roue de la fortune doivent se soumettre à en souffrir les révolutions. Tout ce que je puis dire au moins pour la maison de mon père, c'est qu'elle ne s'est pas élevée sans honneur, et qu'elle ne s'écroulera pas, si elle s'écroule, sans être plainte. Si donc vous êtes chrétien, comme vous le dites, gardez-vous de triompher du malheur des autres, et de vous fier à votre prospérité. Si la lumière de notre maison est éteinte en ce moment, Dieu peut la rallumer quand il lui plaira.

La surprise coupa la parole à Peveril; car, tandis qu'il prononçait ces derniers mots, une flamme vive jaillit du haut de la tour où brillait ordinairement l'étoile polaire de Peveril, et éclipsa les pâles rayons de la lune. Bridgenorth vit avec le même étonnement cette illumination subite, et même, à ce qu'il parut, avec quelque inquiétude.

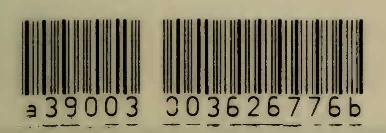
— Jeune homme, dit-il, il est à peine permis de

douter que le ciel n'ait dessein d'effectuer par vous de grandes choses, tant il est singulier qu'un tel présage ait confirmé si promptement vos discours.

En parlant ainsi, il remit son cheval au trot, se retournant de temps en temps, comme pour s'assurer si le fanal du château était véritablement allumé; et, parcourant des sentiers et des avenues qu'il connaissait parfaitement, il conduisit Peveril à sa maison de Moultrassie. Quoique Julien pensât que le feu qui brûlait ordinairement sur la tour pouvait en ce moment n'être qu'accidentel, il n'en vit pas moins un heureux présage dans un événement si intimement lié aux traditions et aux usages de sa famille.

Ils mirent pied à terre à la porte du vestibule, qu'une femme s'empressa d'ouvrir; et, tandis que la voix forte de Bridgenorth chargeait un laquais de prendre soin de leurs chevaux, Julien entendit la voix bien connue d'Alice remercier le ciel de lui avoir ramené son père sain et sauf.

FIN DU TOME SECOND.


CE

a39003 003626776b

